

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI**

**CATHOLICISME ET RÉVOLUTION TRANQUILLE DANS LE RECUEIL  
POÉTIQUE *JE* DE DENIS VANIER**

Suivi de

***SAINTE-SOUFFRANCE : CRÉATION***

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de la maîtrise en lettres

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

**PAR**

**© MÉLISSA CHARRON**

**[Août 2015]**



**Composition du jury :**

**Katerine Gosselin, présidente du jury, évaluatrice interne, Université du Québec à Rimouski**

**Louis Hébert, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski**

**Jacques Paquin, évaluateur externe, Université du Québec à Trois-Rivières**

Dépôt initial le [Août 2014] Dépôt final le [30 juillet 2015]

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À ma mère qui m'a appris que les tabous  
n'existent pas, qu'il n'y a que des gens  
qui ne veulent pas en parler.

## RÉSUMÉ

Depuis la Révolution tranquille, la religion catholique ne fait plus partie de la vie quotidienne des Québécois. Mais, qu'en est-il de son influence solidement ancrée dans la société québécoise? A-t-elle disparu du jour au lendemain comme certains le prétendent? Le premier recueil de poésie de Denis Vanier, intitulé *Je* et publié en 1965, est révélateur des troubles de cette période de profonds bouleversements. Le catholicisme est de la plus haute importance dans l'écriture de ce jeune poète qui deviendra l'emblème de la contre-culture au Québec.

L'histoire politico-religieuse du Québec entre 1930 et 1965 explique, en partie, l'essence catholique de *Je*. Un portrait de la situation prérévolutionnaire remet en contexte l'écriture du recueil dans le sillage de la Révolution tranquille. Ces jeunes ayant survécu au krach de 1929 et à la Deuxième Guerre mondiale, une fois adultes, vont revendiquer la modernité et faire de la place pour la jeune génération suivante : la génération de Denis Vanier.

Prépondérance des liquides et surreprésentation du corps au détriment de l'âme sont les principaux traits du catholicisme perceptibles dans l'écriture de Vanier. Ces caractéristiques transparaissent à travers les sèmes ou traits de contenu utilisés et les isotopies les regroupant. La sémantique interprétative de François Rastier est un outil efficace pour déceler les sèmes religieux dans l'œuvre de Vanier.

L'étude de *Je* sera suivie d'un recueil de récits noirs intitulé *Sainte-Souffrance*.

Mots-clefs : Vanier, *Je*, poésie, contre-culture, littérature québécoise, catholicisme, Révolution tranquille, sémantique interprétative, Rastier, isotopie, sème.

## ABSTRACT

Since the Quiet revolution, the Catholic religion is no longer part of the daily life of Quebecers. But, what happened to his influence deeply rooted in the Quebec society. Is it disappearing from the day to the next day as some claim it? The first book of poetry of Denis Vanier, called *Je* and published in 1965, is reveling disorder from this period of deep disruption. Catholicism is paramount in the writing of this young poet who will become the emblem of counterculture.

This politico-religious history of Quebec between 1930 and 1945 partly explain the catholic essence of *Je*. A portrait of the prerevolutionary situation replaces the writing of this collection in the historical perspective of the Quiet revolution. Those young peoples who survived the 1929 Wall Street Crash and the Second World War, after growing up, will assert modernity and will make room for the next young generation: the generation of Denis Vanier.

Supremacy of liquids and over-representation of body to the detriment of soul are the principal trait of Catholicism perceptible in Vanier's writing. These characteristics are shown through semes used and isotopies gathering them. The interpretative semantics of François Rastier is an effective tool to detect religious semes in Denis Vanier first publication.

The study of *Je* will be followed by a collection of black stories called *Sainte-Souffrance*.

Keywords: Vanier, Je, poetry, counter-culture, Quebec literature, Catholicism, Quiet Revolution, Interpretive Semantics, Rastier, isotopy, seme.

***TABLE DES MATIÈRES***

RÉSUMÉ.....	iv
<i>ABSTRACT</i> .....	v
TABLE DES MATIÈRES.....	vi

**PREMIÈRE PARTIE**

**CATHOLICISME ET RÉVOLUTION TRANQUILLE DANS LE RECUEIL POÉTIQUE**  
**JE DE DENIS VANIER**

INTRODUCTION .....	2
ÉTAT DE LA QUESTION.....	6
CHAPITRE 1 : MÉTHODOLOGIE.....	10
1.1 L'analyse sémique de Francois Rastier.....	10
1.2 Transtextualité chez Gérard Genette.....	13
CHAPITRE 2 : PORTRAIT LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET RELIGIEUX DU QUÉBEC AU TOURNANT DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE .....	17
2.1. Grande Noirceur et contestation dans le Québec d'après-guerre.....	17
2.2. Nationalisme et contre-culture.....	22
2.3 Un Québec laïcisé?.....	29
CHAPITRE 3. L'ISOTOPIE /CATHOLICISME/ : PREMIERS ASPECTS RELIGIEUX ET INTERTEXTUALITÉ BIBLIQUE DANS LA POÉSIE DE <i>JE</i> .....	31
CHAPITRE 4. L'ISOTOPIE /LIQUIDE/ : ENTRE EAU, SANG ET PUTRÉFACTION.....	45
CHAPITRE 5. L'ISOTOPIE /CORPOREL/ : « CARCASSES [...] DES CORPS AIMÉS » ET « CERCUEILS MULTICOLORES ».....	55
CONCLUSION .....	62



ANNEXE I. GLOSSAIRE I : ANALYSE SÉMIQUE DE FRANÇOIS RASTIER.....	75
ANNEXE I. GLOSSAIRE II : LES RELATIONS TRANSTEXTUELLES CHEZ GÉRARD GENETTE.....	80
ANNEXE II. <i>JE</i> DE DENIS VANIER.....	82
ANNEXE III. ILLUSTRATIONS.....	97

## DEUXIÈME PARTIE

### SAINTE-SOUFFRANCE : CRÉATION

PROLOGUE.....	101
<i>CHÂTIMENTS DES IMPURES</i>	
<i>L'argent du bingo</i> .....	114
<i>Christiane et la police</i> .....	126
<i>BIENHEUREUX</i>	
<i>Denis était un petit garçon heureux</i> .....	139
<i>Sainte-Thérèse</i> .....	145
<i>DAMNÉS ET RÉDEMPTEURS</i>	
<i>Cette nausée qui te tue</i> .....	157
<i>Accident de chasse</i> .....	163
<i>Le keclown</i> .....	174
<u>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES</u> .....	193

**PREMIÈRE PARTIE**  
**CATHOLICISME ET RÉVOLUTION TRANQUILLE**  
**DANS LE RECUEIL POÉTIQUE *JE* DE DENIS**  
**VANIER**

## INTRODUCTION

« [...] l'anéantissement final s'accomplira  
en une éternelle étreinte  
où je reconstituerais  
ton âme et tes désirs<sup>1</sup>. »

Dans le poème d'ouverture des *Fleurs du mal*, Baudelaire, par la figure du poète déchu, disait déjà : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance / Comme un divin remède à nos impuretés<sup>2</sup> [...] ». La souffrance, pour le poète Denis Vanier, c'est aussi le désir, celui de la pulsion instinctive, du besoin inassouvi. Le désir est indissociable de la religion dans la poétique de cet écrivain de la Révolution tranquille. Vanier fait lui-même ce constat dans une entrevue accordée à Danielle Laurin pour *Le Devoir* : « Je pense que si j'enlève le mot croix de mes poèmes, le tiers de mon œuvre serait amputé, ça et le sang et le désir. [...] Je suis dans un manque total de foi, bonne ou mauvaise. J'aimerais ça avoir la foi, je serais un saint flashé. J'ai la foi en moi, c'est assez, non<sup>3</sup>? » Cette cohésion entre sacré, violence et sexualité est représentative de l'œuvre de Vanier et transparaît dans son premier ouvrage intitulé *Je*<sup>4</sup>, comme nous pouvons le constater avec la citation en épigraphe. Paru en 1965 et préfacé par Claude Gauvreau, le recueil a marqué le milieu littéraire québécois : Vanier, tel un nouveau Rimbaud, n'avait que 15 ans et fréquentait encore le Collège de Longueuil sous la tutelle des Frères des écoles chrétiennes pendant la rédaction de *Je*. Issu d'une famille catholique, le jeune poète, à l'époque, était encore loin d'être cette figure mystique et marginale que nous reconnaissons aujourd'hui comme étant un précurseur du mouvement contre-culturel québécois.

Nous choisissons les premiers écrits de Vanier pour leur accessibilité. Il vaut mieux se laisser porter par le flot de ses écrits de jeunesse plutôt que d'essayer d'enfoncer une

---

<sup>1</sup> Denis Vanier, « Introspection », *Je*, Longueuil, Images et Verbes, 1965, p. 17, v. 12-13.

<sup>2</sup> Charles Baudelaire, « Bénédiction », *Les Fleurs du mal*, Paris, Librairie Générale française, 1998[1857], p. 12.

<sup>3</sup> Denis Vanier dans Danielle Laurin, « Saint-Vanier-de-la-Croix », *Le Devoir*, 8 avril 1995, p. D5.

<sup>4</sup> Denis Vanier, *Je*, Longueuil, ouvr. cité.

porte double en acier trempé représentant l'hermétisme de sa poésie future. Définitivement, *Je* est beaucoup plus facile d'approche que les 21 autres recueils qui suivront.

En plus de contribuer à la recherche littéraire sur la poésie contre-culturelle, cette étude du premier recueil de Vanier servira à mieux définir la relation particulière qu'il y a entre catholicisme et littérature québécoise. Notre mémoire traitera plus précisément du contenu religieux, proprement canadien-français catholique, dans le premier recueil de Denis Vanier. Nous tenterons de développer une réflexion autour du sacré dans l'œuvre de Denis Vanier et, sur le même thème, nous comparerons son œuvre à celle d'autres écrivains et poètes québécois de la Révolution tranquille.

Nous étudierons son premier recueil sous l'angle d'une analyse sémiologique autour des thèmes du catholicisme. Les questions posées dans ce mémoire seront, notamment : quel traitement Vanier réserve-t-il à la religion catholique et à ses représentations? Sous quelles formes apparaissent-elles dans *Je*?

La sémiotique, plus particulièrement la sémantique interprétative de François Rastier dans son ouvrage du même nom<sup>5</sup>, est, à notre avis, la voie la plus efficace pour répondre à ces questions. Bien qu'à première vue, très peu de rapports unissent la rigueur de l'approche formaliste à l'éclatement du poète contre-culturel, il n'en demeure pas moins que la sémantique interprétative s'est révélée être un outil précieux dans nos précédentes analyses des textes de Vanier. La sémantique semble être la clef de la poésie vaniérienne longtemps considérée comme hermétique. Avec l'analyse sémiologique, le texte incompréhensible s'ouvre et il révèle enfin ses secrets. La théorie sémiotique de Rastier servira donc à relever les traces du catholicisme profondément dissimulées dans le vocabulaire de Denis Vanier.

La théorie des relations transtextuelles définie par Gérard Genette dans son ouvrage *Palimpsestes*<sup>6</sup> viendra solidifier cette étude sur la poésie. Ce second outil permettra

---

<sup>5</sup> François Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.

<sup>6</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1982.

notamment l'identification des cas d'intertextualité biblique dans la poésie vaniérienne, mais servira également à identifier certains procédés de la poésie contre-culturelle en ce qui a trait à la diffusion des œuvres. Lorsqu'il est question de relations transtextuelles, les différents genres littéraires n'adoptent pas les mêmes usages. En poésie, et particulièrement en contre-culture, le texte ne se suffit plus à lui-même. Il y a aussi ce que le théoricien Gérard Genette nomme « [...] la transtextualité, ou transcendance textuelle du texte, [qu'il] définissai[t] déjà, grossièrement, par “tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes”<sup>7</sup>. » La réappropriation des textes bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament dans le premier recueil de Vanier requiert l'utilisation d'une telle théorie qui servira à remettre en contexte les sèmes relatifs au catholicisme soulevés par l'analyse sémique. La théorie de Genette nous permettra également d'inclure dans notre étude des éléments extérieurs au recueil, par exemple, la préface de Claude Gauvreau.

En plus de figurer dans un chapitre sur la question, les notions relatives à l'analyse sémique de François Rastier et aux théories sur la transtextualité de Gérard Genette seront répertoriées dans un glossaire (ANNEXE I) contenant les meilleures définitions, selon nous, des concepts utilisés dans ce mémoire, rehaussées d'exemples tirés du recueil. Ce glossaire sera suivi, en ANNEXE II, des poèmes de *Je*, vers numérotés. Nous fournissons le texte original étant donné la difficulté de se procurer le recueil de 1965. Nous préférons cette version à celle des *Œuvres poétiques complètes*<sup>8</sup> parue en 1980 puisqu'elle ne présente pas de corrections, contrairement à la réédition, et représente donc, plus fidèlement, l'époque post-Révolution tranquille.

L'intégration de la théorie de Genette dans notre mémoire sur la poésie vaniérienne nous oblige à accorder une certaine importance à l'environnement d'origine de la production dans l'analyse de l'œuvre, ce qui ne se fait généralement pas en sémiotique traditionnelle. Cet environnement, à la fois très catholique et très contestataire, semble avoir eu une influence sur le jeune Vanier, qui n'est finalement que le digne héritier du

---

<sup>7</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>8</sup> Denis Vanier, *Œuvres poétiques complètes tome 1(1965-1979)*, Montréal, VLB Éditeur/Partis Pris, 1980.

Refus global et d'une révolution commencée bien avant sa naissance. Ce tiraillement entre tradition et modernité, entre éducation religieuse et écrits modernes, est d'ailleurs l'une des principales caractéristiques de la poésie vaniérienne dans *Je*; symboliquement, le fruit d'une déchirure.

L'écriture maladroite du premier recueil révèle la jeunesse de l'auteur, mais non son inexpérience. Le recueil fut écrit, selon les dires de Denis Vanier : « [...] à treize ans, à la taverne Longueuil, des *Valiums* au *Pepsi*, à quelques années de l'acide<sup>9</sup> [...] ». Malgré son très jeune âge, le poète en connaissait déjà long sur la vie, sur l'amour et la beauté, mais aussi sur l'horreur humaine et la souffrance; des thèmes relatifs au catholicisme dans les récits bibliques.

Plusieurs éléments d'intertextualité biblique émergent d'ailleurs de la poésie vaniérienne. Les relations intertextuelles se construisent, notamment par une forte présence sémantique des liquides. Dans la Bible comme dans *Je*, le liquide est un symbole de souffrance et de mort, mais également de pureté et de vie. L'isotopie, ou si l'on veut le thème du catholicisme, est également soutenue dans *Je* par l'importance donnée au corps, comme dans la dualité corporelle/spirituelle propre à l'enseignement et à la doctrine catholiques. À ces deux facettes du catholicisme que sont les liquides et le corps s'ajoute une troisième qui vient parfois les renverser. Dans l'univers de Vanier, la putréfaction remplace très souvent la pureté, le liquide saint se souille soudainement et le corps sacré se décompose vivant « sous le poids des soleils<sup>10</sup> ».

---

<sup>9</sup> Denis Vanier, « Préface de *Je* », *Œuvres poétiques complètes tome 1(1965-1979)*, ouvr. cité, p. 27.

<sup>10</sup> Denis Vanier, « A [*sic*] peine rendu », *Je*, ouvr. cité, p. 33, v. 4.

## ÉTAT DE LA QUESTION

Depuis la publication de *Je* en 1965, la critique journalistique a fait paraître nombre d'articles sur le poète Denis Vanier. Pourtant, la critique universitaire commence à peine à parler de son œuvre gigantesque, mais représentative de la productivité des écrivains de son époque. Seulement deux mémoires se sont écrits (récemment) sur Denis Vanier, l'un traitant de la contre-culture par Steve Fortin<sup>11</sup> et l'autre de la figure de l'autochtone par Jonathan Lamy<sup>12</sup>. Malgré ce manque de notoriété dans le domaine universitaire, Denis Vanier a toujours su trouver sa place dans les anthologies de littérature québécoise, notamment dans les différents tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*<sup>13</sup>.

Depuis sa mort en 2000, le poète Denis Vanier sort peu à peu de l'ombre. Cinq ans après son décès, le journaliste Jean-François Nadeau de Radio-Canada lui consacre un article-hommage qui explique, d'entrée de jeu, la situation littéraire du poète contre-culturel : « Denis Vanier est un poète d'une envergure toute particulière. Tout le monde le connaît dans le milieu littéraire, mais sa renommée populaire n'a peut-être pas beaucoup franchi les limites d'un certain quartier, celui du Centre-Sud à Montréal, où sa présence était immanquable<sup>14</sup>. » Si l'on peut identifier, en études littéraires québécoises, une poétique du débris chez Réjean Ducharme<sup>15</sup>, il est indéniable que celle de Denis Vanier en est une du déchet, rien de moins. La poésie de Denis Vanier sent la ruelle sale, l'eau stagnante des nids-de-poule et la putréfaction des sacs à ordures. La végétation chez Vanier

---

<sup>11</sup> Steve Fortin, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture » [Mémoire], Ottawa, Université d'Ottawa, 2004.

<sup>12</sup> Jonathan Lamy-Beaupré, « Je est un autochtone. L'ensauvagement dans les poèmes de Paul-Marie Lapointe, Patrick Straram et Denis Vanier » [Mémoire], Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006.

<sup>13</sup> Voir la BIBLIOGRAPHIE pour les articles du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* traitant de l'œuvre poétique de Denis Vanier.

<sup>14</sup> Jean-François Nadeau, « Denis Vanier, rebelle et pour cause », *Radio-Canada* [en ligne], URL : [http://ici.radio-canada.ca/emissions/macadam\\_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=13545](http://ici.radio-canada.ca/emissions/macadam_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=13545), 8 octobre 2005 (p. consultée le 10 mai 2015).

<sup>15</sup> Élisabeth Narbout-Lafarge, *Réjean Ducharme : une poétique du débris*, Saint-Laurent (Québec), Fides, 2001.

est « ordurière<sup>16</sup> » tout autant que celle du Quartier Centre-Sud de Montréal. Prétendument *né pour un petit pain*, comme bien des Canadiens français de son époque, Denis Vanier a su dépasser ce statut pour devenir le poète prolifique que l'on connaît aujourd'hui, avec ses vingt-deux recueils personnels, cinq recueils en collaboration auxquels il faut ajouter de nombreux poèmes publiés dans les périodiques du Québec et à l'international.

La « Bibliographie de Denis Vanier<sup>17</sup> », parue dans un dossier spécial sur le poète dans la revue *Voix et Images*, fait état de cette poésie en plus de fournir une abondance de références concernant les accomplissements de Denis Vanier : préfaces, postfaces, études, critiques, comptes rendus, présences dans les ouvrages de référence, etc. Cette bibliographie contient tout, ou presque, sur le poète contre-culturel. Ce précieux document ainsi que le dossier complet sur Denis Vanier nous donneront un aperçu des études sur l'auteur dans la critique littéraire contemporaine.

Plusieurs articles abondent dans le sens de notre recherche en soulignant le thème de la religion dans l'œuvre complète du poète, côtoyant donc notre sujet de recherche qu'est l'étude de sèmes, bien différent d'un simple survol thématique. L'article de Thierry Bissonnette intitulé « Une Pentecôte pour Judas. Blasphème et baptême dans la poétique de Denis Vanier »<sup>18</sup> traite de la question de la religion dans l'œuvre de Denis Vanier. Durant sa jeunesse, le poète fut baptisé « langue de feu<sup>19</sup> » par Patrick Straram. Ce surnom fait évidemment référence à l'épisode de la Pentecôte dans le Nouveau Testament, comme le titre de l'article de Bissonnette l'indique : « Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. Tout à coup, il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun

---

<sup>16</sup> Simon Harel et Jonathan Lamy (dir.), « Denis Vanier, un monstre dans la ruelle », *Voix et images*, Vol. 32, n° 1 (94), automne 2006, p. 12.

<sup>17</sup> Jonathan Lamy, « Bibliographie de Denis Vanier », *Voix et Images*, Vol. 32, n° 1 (94), automne 2006, p. 93-114.

<sup>18</sup> Thierry Bissonnette, « Une Pentecôte pour Judas. Blasphème et baptême dans la poétique de Denis Vanier », *Voix et Images*, Vol. 32, n° 1 (94), automne 2006, p. 49-61.

<sup>19</sup> Patrick Straram, « Voyages 2 », dans Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, Montréal, Les Herbes rouges, 1974, n.p.



d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer<sup>20</sup>. » Les apôtres, dont le rôle est de repandre la Bonne Nouvelle, possèdent la langue de feu. Patrick Straram suggère que Denis Vanier est comme eux, que sa poésie transcende la barrière de la langue.

Patrick Straram est peut-être le premier à avoir comparé le poète contre-culturel à une figure religieuse, mais il n'est certainement pas le dernier, puisque les rapprochements entre Denis Vanier et le catholicisme sont nombreux dans les études littéraires québécoises. Dès la fin des années 1970, le journaliste littéraire de la revue *Liberté* François Hébert lui reconnaît cette caractéristique dans sa critique du recueil *Comme la peau d'un rosaire* intitulée « Saint-Vanier » : « À la rigueur, Vanier est une sorte de saint; mais moi, je trouve que c'est un saint un peu *botché*<sup>21</sup>... » Dans son ouvrage *La poésie Québécoise*, François Dumont présente le poète comme étant : « une sorte de martyr canadien-français épris d'inaccessible pureté<sup>22</sup>. » alors que, dans le même ordre d'idées, l'ouvrage *Histoire de la littérature québécoise* dit de lui qu'il est « À la fois guerrier et martyr<sup>23</sup> [...] ». Quelques années avant la mort de Denis Vanier, Normand Baillargeon dans un article du *Devoir* décrivait déjà la poésie vaniérienne comme « une tentative désespérée de purification et d'absolu<sup>24</sup> ». Quelques jours avant la mort du poète en 2000, le journaliste de *La Presse* Stéphane Despatie réitère ce même discours sur l'aspect mystique de poésie vaniérienne : « Denis Vanier, en poète radical, a fait de sa vie un long poème. Comme dans ses vers, on ressent chez l'homme cette même quête d'absolu faisant du désir une prière sollicitant des limites<sup>25</sup>. » Cette citation soulève également la question de la représentation du réel en

---

<sup>20</sup> Association Internationale des Gédéons, « Acte 2 - 2 : 1-4 », *Nouveau Testament avec Psaumes* [version Louis Segond], Philadelphie, National Publishing Company, 1967, p. 159.

<sup>21</sup> François Hébert, « Lefrançois, Beaulieu, Nepveu, Vanier », *Liberté*, vol. 19, n° 6 (114), 1977, p. 99.

<sup>22</sup> François Dumont, *La Poésie québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express », 1999, p. 83.

<sup>23</sup> Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 488.

<sup>24</sup> Normand Baillargeon, « Denis Vanier : le poète de la souffrance », *Le Devoir*, 15 octobre 1996, p. B1.

<sup>25</sup> Stéphane Despatie, « Le dernier poète maudit », *La Presse*, 17 septembre 2000, p. C1.

poésie puisque comme soulignait le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* à propos des écrits de Denis Vanier : « Son œuvre [...] est indissociable de sa vie<sup>26</sup> [...] ». »

En combinant ces témoignages sur la poésie vaniérienne aux propos de Vanier véhiculés par *Le Devoir*<sup>27</sup> et cités au début de l'introduction, l'univers du poète ne peut que contenir une isotopie du catholicisme. Définitivement, Vanier n'en est pas à ses premières armes lorsqu'il est temps d'aborder ce sujet. Mais, comme le thème du catholicisme est à peine effleuré, voir peu approfondi dans le domaine universitaire<sup>28</sup>, il devient presque impossible pour nous de trouver des précédents pour cette étude, d'autant plus que notre étude du catholicisme est combinée à une analyse de textes contre-culturels. Nous pourrions terminer cet état de la question en affirmant qu'il reste encore beaucoup de choses à dire sur le poète québécois Denis Vanier, presque autant que sur le catholicisme. Les deux sont donc de grands oubliés des études littéraires québécoises.

---

<sup>26</sup> Roger Chamberland, « JE et PORNOGRAPHIE DELICATESSEN, recueils de poésies de Denis VANIER », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, ouvr.cité, p. 455.

<sup>27</sup> Denis Vanier dans Danielle Laurin, « Saint-Vanier-de-la-Croix », *Le Devoir*, art.cité, p. D5.

<sup>28</sup> À ce sujet, nous préparons présentement une thèse sur la distinction fondamentale entre catholicisme et mysticisme dans le traitement du sacré en littérature québécoise. Denis Vanier nous servira de modèle principal pour cette étude.

## CHAPITRE 1

### MÉTHODOLOGIE

Dans cette partie du mémoire, nous définirons les bases de l'analyse sémiologique telle que François Rastier la conçoit dans son ouvrage *Sémantique interprétative*<sup>29</sup>, ainsi que le concept de transtextualité tiré de Gérard Genette dans *Palimpsestes*<sup>30</sup>. Ces différentes notions sont également synthétisées dans le *Dictionnaire de sémiotique générale*<sup>31</sup> de Louis Hébert. Nous limiterons notre analyse aux concepts de base des deux théories pour nous concentrer sur l'objet de notre analyse, qui est le premier recueil poétique de Denis Vanier.

Nous rappelons qu'un GLOSSAIRE à l'ANNEXE I regroupe les définitions des principaux termes techniques utilisés au cours de ce mémoire. Un exemple tiré du recueil de Vanier est développé pour chaque définition du GLOSSAIRE. Nous joignons également une copie de *Je*, vers numérotés, à l'ANNEXE II.

#### 1.1 L'analyse sémiologique de François Rastier

Le signe est composé d'un signifiant et d'un signifié. Prenons comme exemple le signe « cœur » pour illustrer cette décomposition ainsi que celles qui suivront. Le signifiant serait les graphèmes du mot écrit (c-o-e-u-r-) ou les phonèmes reliés à ce mot (/kœr/). Selon l'ouvrage de Louis Hébert, « [...] un signifié se décompose en sèmes, un sème étant la plus petite unité de signification définie par l'analyse<sup>32</sup>. » Le signifié de « cœur » pourrait être constitué, notamment des sèmes /amour/ et /organe/, par exemple.

Pour le texte, on peut distinguer deux sortes de signifiés : sémème et sémie. La première catégorie peut être définie, selon l'ouvrage de Louis Hébert, comme étant le

---

<sup>29</sup> François Rastier, *Sémantique interprétative*, ouvr. cité.

<sup>30</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité.

<sup>31</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 » dans *Signo* [en ligne], URL : <http://www.signosemio.com/documents/dictionnaire-semiotique-generale.pdf>, 2013, p. 44 (p. consultée le 23 novembre 2012).

<sup>32</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007, p. 259.

« [...] signifié d'un morphème<sup>33</sup> [...] » et la seconde comme étant le « signifié d'une lexie<sup>34</sup> ». Le morphème s'oppose au phonème puisqu'il est reconnu comme étant la plus petite unité de sens utilisé en linguistique. Par exemple, le suffixe « in- » sous-entend une négation. La lexie, quant à elle, contient plusieurs morphèmes, mais possède un sens qui lui est propre, comme dans le mot « injustice » qui signifie « Acte, décision, jugement contraire à la justice<sup>35</sup> », mais qui contient les morphèmes « in » en préfixe pour la négation, le morphème « just » dans le sens de « juste » et le morphème « ice » en suffixe, qui sert à transformer un substantif en adjectif.

Les sèmes entretiennent entre eux des relations hiérarchiques : ils peuvent être plus généraux ou plus particuliers relativement à un autre sème. Le statut général ou particulier peut différer dans un même sème suivant le contexte d'étude. Le sème /organe/ est particulier devant /partie du corps/, mais il devient général lorsque comparé au sème /cœur/ ou /foie/. Il est à noter que l'opposition général / particulier que nous utilisons n'est pas liée directement à l'opposition générique / spécifique utilisée par Rastier et dont nous ne nous servirons pas dans le cadre de ce mémoire.

Les statuts sémiotiques que nous utiliserons opposent les sèmes afférents aux sèmes inhérents et les sèmes actualisés aux sèmes virtualisés. Ces statuts varient selon les interprétants présents dans la production sémiotique. Pour saisir ces différentes notions théoriques, prenons un exemple tiré de l'ouvrage de Louis Hébert : le syntagme du « corbeau albinos<sup>36</sup> ». En langue, c'est-à-dire hors contexte, le sème /noir/ dans le signifié 'corbeau' est inhérent. C'est-à-dire qu'il est toujours actualisé en contexte, sauf dans les cas de virtualisation. C'est ce qui survient dans l'exemple donné, puisque l'utilisation du signifié 'albinos' vient interférer. Le sème inhérent /noir/ a été virtualisé dans 'corbeau'

---

<sup>33</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

<sup>34</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

<sup>35</sup> Paul, Robert, *Le Petit Robert* [en ligne], URL : [http://pr.bvdep.com/version-1/login\\_.asp](http://pr.bvdep.com/version-1/login_.asp), 2012 (p. consultée le 21 février 2015).

<sup>36</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 177.

parce qu'il ne se manifeste plus dans la situation où il devrait le faire, tandis que le sème afférant /blanc/ est actualisé dans le même signifié par un contexte particulier, celui de l'albinisme du sujet.

La répétition d'un même sème au moins deux fois au cours d'une production sémiotique forme une isotopie. Nous analyserons trois isotopies générales dominantes du premier recueil de Vanier, soit /catholicisme/, /liquide/ et /corporel/ ainsi que de nombreuses isotopies particulières détaillées dans le GLOSSAIRE. Des sèmes peuvent se regrouper. Lorsque cette composition est récurrente dans une production, elle forme une molécule sémique. Prenons deux extraits de *Je* pour illustrer ce concept : « une fleur que l'on a tenté de ravir à l'univers / et qui vous a craché son venin à la figure<sup>37</sup> » et « buvions le poison des fleurs<sup>38</sup> ». Trois éléments au moins reviennent dans les deux poèmes pour former une molécule sémique composée des sèmes /floral/+ /oral/+ /toxine/. Nous retrouvons le premier sème dans les signifiés 'fleur[s]' des deux extraits et le deuxième apparaît dans les verbes *cracher* et *boire*, qui se rapportent tous deux à la bouche. Finalement, le troisième sème est présent à la fois dans le signifié 'venin' du premier extrait et dans le signifié 'poison' du second. Au contraire de l'isotopie, l'allotopie survient lorsque deux sémies contiennent des sèmes de natures différentes et, donc, opposés, comme dans l'exemple précédent du « corbeau albinos ».

Selon Rastier, il existe deux types de connexion entre les signifiés. La première est métaphorique. Elle requiert la présence du comparé et du comparant dans la production. Les deux partagent des sèmes communs ou plus précisément génériques, mais s'opposent par des sèmes distinctifs ou plus précisément spécifiques. Le second type, la connexion symbolique, semble le seul qui apparaît dans le recueil de Vanier. Dans ce type de connexion, seul le comparant figure dans le texte; le comparé découle de l'interprétation du texte et de la lecture (au sens où l'entend Rastier) qu'elle produit. Prenons la musique pour exemple, avec une chanson du groupe québécois Beau Dommage, « La complainte du

---

<sup>37</sup> Denis Vanier, « Douleur! », *Je*, ouvr. cité, p. 12, v. 6-7.

<sup>38</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 12.

phoque en Alaska ». Cette chanson est un excellent exemple à la fois de connexion symbolique et métaphorique. Au début de la production, les paroles attribuent à l'animal un caractère humain : « Cré-moé, cré-moé pas / Que'q'part en Alaska / Y'a un phoque qui s'ennuie en maudit / Sa blonde est partie / Gagner sa vie / Dans un cirque aux États-Unis<sup>39</sup> ». À cause du changement de nature que doit subir le phoque pour atteindre le bonheur, cette connexion symbolique s'avère être une critique sociale de la vague québécoise d'américanisme. Les deux comparés, le Québécois (absent de la production au départ) et le phoque, ont en commun le dépaysement, alors qu'ils sont séparés par la distinction animal / humain. La connexion est symbolique durant la presque totalité de la chanson, mais elle devient métaphorique à la fin lorsque les paroles indiquent que le phoque dont on parle est en fait (un peu) le narrateur : « C'est rien qu'une histoire / Je peux pas m'en faire accroire / Mais des fois, j'ai l'impression que c'est moé / Qu'y est assis sur la glace<sup>40</sup> ».

La sémantique interprétative est un outil efficace pour la compréhension de la poésie hermétique. Du moins, la méthode de Rastier semble opérer parfaitement dans l'analyse de la poésie vaniérienne. Vanier s'éloigne assurément de la poésie traditionnelle : ses poèmes n'ont ni métrique, ni même de rimes. Dans cette optique, l'étude systématique que permet l'analyse sémique devient intéressante. La sémantique interprétative étudie scrupuleusement le texte. Le poids des mots peut faire toute la différence dans un recueil comme *Je*, qui n'en contient que 1600, incluant les titres.

## 1.2 Transtextualité chez Gérard Genette

Le phénomène des relations transtextuelles défini par Gerard Genette dans son ouvrage *Palimpsestes* trouve écho dans le mécanisme de fonctionnement de la poésie contre-culturelle québécoise et particulièrement dans le travail de Denis Vanier. Selon le théoricien Gérard Genette, les relations transtextuelles peuvent être classées sous cinq types, soit : l'intertextualité, la paratextualité, l'hypertextualité, la métatextualité, et

---

<sup>39</sup> Beau Dommage, « La complainte du phoque en Alaska », *Beau Dommage* [album], 1974.

<sup>40</sup> Beau Dommage, « La complainte du phoque en Alaska », *ouvr.cité*.

finalement l'architextualité<sup>41</sup>. Puisque ce mémoire ne traite que du premier recueil, et que celui-ci ne dévoile pas entièrement l'importance des relations transtextuelles dans l'élaboration de la poésie vaniérienne, nous limiterons notre utilisation de la théorie aux trois premiers types de relations transtextuelles définis par Genette.

Le processus d'intertextualité, ici biblique et qui semble survenir dans plusieurs des œuvres du poète, est défini par Genette comme étant une « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes<sup>42</sup> ». Ce type de relations transtextuelles peut être introduit par la citation, l'allusion ou le plagiat. Dans ses recueils, Vanier ne se contente pas de se référer à la Bible ou à d'autres sources écrites, il fait aussi appel à d'autres domaines artistiques extérieurs à la littérature, dont la peinture, le dessin, la photographie, le cinéma, la musique. Ce type de relation entre médias de différentes catégories n'est pas défini par Genette dans *Palimpsestes*, bien que l'auteur de l'ouvrage fasse lui-même souvent référence à la musique, à la peinture et au cinéma. Nous pouvons retrouver la définition et la dénomination de ce type de relation dans le *Dictionnaire de sémiotique générale* de Louis Hébert : « Dans l'intermédialité, au moins deux formes relevant de médias distincts sont rendues coprésentes [...]<sup>43</sup> ». La notion d'intermédialité, bien que peu significative pour l'étude de *Je*, semble tout de même essentielle à la compréhension du travail de Vanier puisqu'elle caractérise la majeure partie de ses ouvrages. Cette particularité de l'œuvre de Vanier n'est pas entièrement développée dans *Je* et n'est présente qu'à travers quatre dessins faits à la plume par Reynald Connolly. Notons tout de même que la théorie de l'intermédialité ne distingue pas les médias originaux d'une œuvre (par exemple, les dessins de Connolly dessinés expressément pour *Je*<sup>44</sup>), des images empruntées (par exemple, les illustrations de Martin Van Maele tiré de *La Légende des sexes*, d'Edmond

---

<sup>41</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 8-12.

<sup>42</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>43</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 », ouvr. cité, p. 121.

<sup>44</sup> Denis Vanier, *Je*, ouvr. cité, p. 9, 19, 29, 39.

Haraucourt dans *Lesbiennes d'Acid*<sup>45</sup>). Il serait peut-être intéressant, dans une future étude, de nommer ce phénomène.

La paratextualité, le second type de relations transtextuelles abordées par Genette dans son ouvrage *Palimpsestes*, est, selon nous, le plus intéressant au vu d'une étude sur le mythe entourant Denis Vanier. En poésie, la paratextualité joue un rôle capital étant donné la brièveté des textes qui laissent peu de place à l'intertextualité. Le paratexte englobe tout ce qui est extérieur à l'œuvre elle-même, dans la limite physique du livre-objet. Genette énumère les différents éléments du paratexte dans *Palimpsestes* : « titre, sous-titre, intertitres; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc. ; notes marginales, infrapaginales, terminales; épigraphes; illustrations [...] »<sup>46</sup>. Déjà, la préface de Claude Gauvreau pèse lourd dans la balance de la notoriété de *Je* en tant qu'argument d'autorité et cette forme de parrainage sera reprise par Vanier dans presque tous ces recueils. Il n'était pas le seul poète à user de cette stratégie, puisque cette pratique semblait être l'apanage des écrivains contre-culturels qui n'avaient aucune honte à s'échanger des éloges d'un recueil à l'autre. Dans le milieu contre-culturel, la réputation et les relations d'un auteur jouaient pour beaucoup dans le calcul de sa popularité auprès des lecteurs. Un exemple concret : Paul Chamberland a rédigé une double préface pour le recueil *Comme la peau d'un rosaire*<sup>47</sup> de Vanier, qui à son tour, a écrit, avec Josée Yvon, la préface du livre de Chamberland, *La prince de sexamour*<sup>48</sup> et ainsi de suite. Il s'agissait donc d'un jeu où tous « s'entre-utilisaient » pour amplifier le phénomène littéraire et social de la contre-culture au Québec. La notion de paratextualité défini par Genette a donc joué un rôle essentiel dans le développement du mouvement auquel appartenait le poète Denis Vanier, et ce, avant la lettre, d'où l'importance de définir cette théorie pour notre mémoire.

L'hypertextualité, notion approfondie dans *Palimpsestes*, servira également de support à ce mémoire. Le rapport entre hypertexte et hypotexte défini par Genette, nous

---

<sup>45</sup> Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, Montréal, Parti Pris, 1972, p.

<sup>46</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr.cité, p. 9.

<sup>47</sup> Denis Vanier, *Comme la peau d'un rosaire*, Montréal, Parti pris, coll. « paroles », n° 50, 1977.

<sup>48</sup> Paul Chamberland, *Le prince de sexamour*, Montréal, l'Hexagone, 1976.



semble très utile pour comprendre la relation entre la Bible (hypotexte) et le recueil *Je* de Denis Vanier (hypertexte), une relation qui semble à la fois faible, puisqu'il y a très peu d'intertextualité évidente, et forte étant donné l'ampleur du vocabulaire à connotation religieuse. Genette, qui définit l'hypertextualité comme étant : « [...] une relation unissant un texte B [...] à un texte antérieur A [...] sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire<sup>49</sup> », donne également des recommandations quant à son usage :

Moins l'hypertextualité d'une œuvre est massive et déclarée, plus son analyse dépend d'un jugement constitutif, voire d'une décision interprétative du lecteur [...]. Je puis [...] traquer dans n'importe quelle œuvre les échos partiels, localisés et fugitifs de n'importe quelle autre, antérieur ou postérieur. Une telle attitude aurait pour effet de verser la totalité de la littérature universelle dans le champ de l'hypertextualité, ce qui en rendrait l'étude peu maîtrisable<sup>50</sup>.

Étant donné cette mise en garde de Gérard Genette, nous avons décidé de ne pas approfondir les théories relatives aux relations transtextuelles dans ce mémoire. Elles serviront plutôt de complément d'analyse à la sémantique interprétative de François Rastier qui convient mieux, selon nous, à l'étude de la poésie de Denis Vanier puisqu'elle permet d'éclaircir certains aspects de la poésie vaniérienne par l'étude des textes mot à mot.

---

<sup>49</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>50</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 18-19.

## CHAPITRE 2

### PORTRAIT LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET RELIGIEUX DU QUÉBEC AU TOURNANT DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

L'appellation « Grande Noirceur » nous paraît malhabile au vu des transformations sociétales nombreuses durant cette période de l'histoire du Québec. La rupture religieuse spontanée, qui, selon les historiens, constituait le cœur de la Révolution tranquille, ne semble pas avoir eu lieu en vérité. Selon l'ouvrage de Michael Gauvreau intitulé *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*<sup>51</sup>, cette transition vers la laïcité devrait plutôt être décrite comme un long combat, un combat qui a commencé bien avant la victoire de Jean Lesage en 1960, un combat qui n'est pas prêt de s'achever encore aujourd'hui! L'après-guerre peut donc être considérée comme une époque de grande fermentation qui a vu naître les idéologies de la Révolution tranquille et surtout les idéaux littéraires du Québec.

#### 2.1 Grande Noirceur et contestation dans le Québec d'après-guerre

La parution du *Refus global*<sup>52</sup> en 1948 change drastiquement le visage de la littérature québécoise. Le manifeste, signé entre autres par Claude Gauvreau, préfacier de *Je*, marque l'entrée du Québec dans la modernité; une ouverture sur le monde après presque une décennie de Grande Noirceur. Ce besoin d'élargir ses horizons est une caractéristique propre à la jeunesse de l'après-guerre et ne se limite pas aux partisans du *Refus global*. Louise Bienvenu, dans son ouvrage *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, souligne également cette particularité chez des mouvements pourtant nettement plus modérés que les Automatistes :

S'il est un trait dominant de la pensée des mouvements d'Action catholique spécialisée dans l'après-guerre, c'est bien l'obsession de s'ouvrir au vaste monde. L'heure n'est plus à désigner des ennemis et à ériger des lignes de démarcation. Non. Ces barrières, tant physiques que psychologiques, sont

---

<sup>51</sup> Michael Gauvreau, *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, ouvr. cité.

<sup>52</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo, 2006[1948].

désormais considérées comme de fausses protections, quadrillant d'éventuels champs de bataille. Il revient aux jeunes catholiques de les faire tomber une à une, en créant des alliances et en engageant des négociations. Pour peu, l'on se rallierait à certaines déclarations des jeunes signataires du *Refus global*, des contemporains pourtant engagés sur des voies autrement radicales<sup>53</sup>.

Cette caractéristique, nous pouvons également la retrouver chez Paul-Marie Lapointe, dont la publication du recueil *Le vierge incendié*<sup>54</sup> fut soutenue par les frères Claude et Pierre Gauvreau l'année même de la parution du *Refus global*. Le recueil détonne du paysage littéraire québécois par ses formes à la fois éclatées, morbides et sensuelles. Il est aujourd'hui considéré comme une œuvre phare du mouvement contre-culturel québécois et, surtout, une grande influence pour le poète Denis Vanier. Selon le chercheur Jonathan Lamy, les deux poètes ont un point commun en ce qui concerne le traitement du passé religieux :

*Le vierge incendié* pille allègrement le bagage de l'univers judéo-chrétien, à la fois pour se l'approprier et s'en libérer, mais surtout pour en faire suinter le *sauvage*, le sacré poème, en le transformant, en le transfigurant. C'est une réactualisation d'un passé religieux — comme nous l'observons dans toute l'œuvre de Denis Vanier, de *Je* (1965) à *Porter plainte au criminel* (2001) — laquelle en utilise, dans un contexte personnel et avec un certain plaisir de profanation, les symboles, les images, et leur fait violence<sup>55</sup>.

La poésie de Paul-Marie Lapointe, cautionnée par les deux signataires du *Refus global* Claude et Pierre Gauvreau, reflète plusieurs des idées révolutionnaires du groupe automatiste, dont la remise en question des valeurs traditionnelles. Ces intellectuels dénoncent également, dans leur manifeste révolutionnaire, l'attitude paternaliste de l'Église catholique. Les intentions du clergé n'étaient pas mauvaises, disent-ils, puisqu'au début de la colonie les hommes d'Église accomplissaient indirectement une mission : protéger les Canadiens français, leur langue et leurs croyances contre l'invasion anglaise. Mais, en refermant le Québec sur lui-même, l'Église a engendré une forme d'ignorance perpétuée

---

<sup>53</sup> Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p. 191-192.

<sup>54</sup> Paul-Marie Lapointe, *Le Vierge incendié*, Montréal, Éditions Typo, coll. « Poésie », 1998[1948].

<sup>55</sup> Jonathan Lamy, « Sacré poème. Le *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe », *Postures* [en ligne], URL : <http://oic.uqam.ca/fr/system/files/garde/2598/documents/lamy-sacre-poeme.pdf>, 2004, p. 51-52. (p. consultée le 16 février 2015).

par l'enseignement des religieux. Le système d'éducation québécois ne permet pas à la société d'atteindre la modernité revendiquée par les signataires du *Refus global* :

Héritières de l'autorité papale, mécanique, sans réplique, grands maîtres des méthodes obscurantistes, nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste<sup>56</sup>.

Selon eux, l'évolution de la société québécoise est compromise. Le Québec n'adhère pas au mouvement mondial de contestation qui regorge de grands penseurs puisque ces derniers sont critiqués et censurés par le clergé canadien-français<sup>57</sup>. Bien avant la Révolution tranquille au Québec, les signataires du *Refus global* utilisent le terme mis entre guillemets dans leur manifeste : « Les amis du régime nous soupçonnent de favoriser la “Révolution”. Les amis de la “Révolution” de n'être que des révoltés<sup>58</sup> [...] ». L'idée de « Révolution » était donc déjà présente à l'époque de l'écriture du *Refus global*, qui est également l'époque du règne de Duplessis : la Grande Noirceur. La révolution, sous sa forme nationaliste, est loin de l'idéologie véhiculée par le manifeste automatiste. Les bouleversements sociaux engendrés par le mouvement automatiste sont, comme la poésie de Denis Vanier d'ailleurs, de l'ordre d'une révolte internationale, d'une ouverture sur le monde.

Scandalisés par les politiques du gouvernement de Duplessis qui s'évertue à passer leurs revendications sous silence, certains signataires du *Refus global* fuirent même vers l'Europe. C'est le cas, notamment, de Paul-Émile Borduas, chef du mouvement. Après avoir perdu son emploi par décret ministériel, il s'exile à Paris<sup>59</sup>. Paul-Marie Lapointe, quant à lui, ne publiera aucun autre recueil avant 1960. Malgré ce semblant d'échec du *Refus global*, il va sans dire que le Québec avait commencé son évolution bien avant la Révolution tranquille.

---

<sup>56</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, ouvr. cité, p. 66.

<sup>57</sup> Gouvernement du Québec, « Paul-Émile Borduas et le *Refus global* », *Révolution tranquille 50 ans* [en ligne], URL : [http://www.revolutiontranquille.gouv.qc.ca/index.php?id=104&tx\\_ttnews\[tt\\_news\]=19&cHash=9c056ed3164a6cbf005bda01ab7a5a16](http://www.revolutiontranquille.gouv.qc.ca/index.php?id=104&tx_ttnews[tt_news]=19&cHash=9c056ed3164a6cbf005bda01ab7a5a16), 2010 (p. consultée le 18 octobre 2012).

<sup>58</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, ouvr. cité, p. 74.

<sup>59</sup> Martine Poulain, « L'art à l'époque de la “Grande Noirceur” : le *Refus global* », *Histoire Québec*, vol. 5, n° 3, 2000, p. 19.

Les groupes intellectuels reviennent à la charge dès le début de la décennie suivante avec la fondation de *Cité libre* en 1950. La revue remet en question les vieux dogmes de l'Église catholique présents depuis trop longtemps au Québec. Elle fait suite aux mouvements d'Action catholique des deux décennies précédentes, à un détail près : elle traite de la politique<sup>60</sup>. Le clergé et les laïcs responsables des mouvements d'Action catholique des années 30 avaient signifié leur désir d'exclure la jeunesse de toute lutte partisane<sup>61</sup>. Les collaborateurs de *Cité libre*, quant à eux, font évoluer les débats sociaux sur la place publique, tout en gardant cette ferveur catholique loin de la flamme politique : pour la rédaction de *Cité libre*, il ne faut jamais mélanger politique et religion.

Le sort de la foi est au centre des préoccupations de la nouvelle revue. Mais, selon ses rédacteurs, la religion devrait être séparée des institutions publiques et du gouvernement. Les grands acteurs de *Cité libre* ne cherchent pas à abandonner leurs racines canadiennes-françaises catholiques. Ces intellectuels s'interrogent seulement sur cette foi devenue, pour le citoyen moyen, une simple habitude de vie, un rituel plus ou moins vidé de sens. D'après eux, pour revenir à la vraie essence du catholicisme, il faut sortir l'Église de l'État.

La doctrine personaliste recommandée par les collaborateurs de *Cité libre* est attribuable à une tentative de l'Action catholique pour remettre au goût du jour ce mouvement philosophique français après la Deuxième Guerre mondiale. Courant tiré de la philosophie d'Emmanuel Mounier et de sa revue *Esprit*, le personalisme a influencé non seulement l'Action catholique et la revue *Cité libre*, mais aussi tout le mouvement catholique de gauche d'après-guerre au Québec<sup>62</sup>. Cet extrait d'un ouvrage de Mounier décrit bien la nouvelle attitude du catholicisme canadien-français à l'aube des années 50 :

Un chrétien sensible à l'importance centrale de l'Incarnation dans sa religion ne méprisera pas ces réalisations historiques à cause de leurs impuretés. Mais il sera vigilant aux déviations visibles ou secrètes qu'elles introduisent dans les valeurs

---

<sup>60</sup> Cécile Vanderpelen-Diagre, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Éditions Nota bene, 2007, p. 114.

<sup>61</sup> Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, ouvr. cité, p. 184.

<sup>62</sup> Michael Gauvreau, *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, ouvr. cité, p. 48.

chrétiennes; et il veillera, au lieu de figer l'éternel dans des formes caduques, à lui préparer incessamment les voies dans chaque paysage historique nouveau. Enfin, le personalisme chrétien soulignera, contre l'individualisme religieux, le caractère communautaire, trop négligé depuis deux siècles, de la foi et de la vie chrétiennes; y retrouvant dans des perspectives nouvelles l'équilibre de la subjectivité et de l'objectivité, il se défiera du subjectivisme religieux comme de toute objectivation réductrice de l'acte libre qui est au noyau de chaque démarche authentiquement religieuse<sup>63</sup>.

Le personalisme de Mounier, inspirant les catholiques canadiens-français, fait preuve d'audace par son désir de modernité. La philosophie apprend à ses adeptes que l'Église est obligée de s'adapter si elle ne veut pas disparaître. Pour ce faire, le nouveau pratiquant doit revenir aux valeurs fondamentales du catholicisme sans se laisser soumettre par la vieille doctrine morale et sévère de l'Église. L'humain doit être libre de croire et non contraint de croire sous la menace du clergé et de l'enfer qui pèse sur son âme.

Pour certains, cette remise en question de l'Église catholique au Québec rabaisse le statut de la foi, lui enlevant toute signification. Jean-Guy Blain, dans un numéro sur le Canada français de la revue *Esprit*, dit même que : « tout le monde est catholique, jusqu'à preuve du contraire. Oui, telle est bien notre condition spirituelle dans toute sa vigueur : un catholicisme de présomption<sup>64</sup>. » La contestation de l'autorité religieuse, perpétrée tout d'abord par cette interprétation du personalisme de Mounier propre au Québec, puis par les signataires du *Refus global*, constitue un point de non-retour pour le Québec, une avancée vers la modernité.

Mais, ce ne sont pas les revendications idéologiques et littéraires de l'époque, comme celles du *Refus global* et de *Cité libre*, qui ont influencé les croyances et les pratiques religieuses des Québécois de l'époque. Dès le début de son second mandat, Duplessis s'était uni à l'Église catholique dans la gestion de l'État, causant leur perte, selon l'historienne Nadia F. Eid dans un article de la revue *Critère* :

---

<sup>63</sup> Emmanuel Mounier, *Le personalisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1961[1949], p. 87-88.

<sup>64</sup> Jean-Guy Blain, « Inquiétude et tradition », *Esprit*, août/septembre 1952 dans Cécile Vanderpelen-Diagre, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, ouvr. cité, p. 116.

L'usage cynique que Duplessis fit de la religion et du clergé a grandement concouru à les discréditer. Parfois, je soupçonne même ce rusé potentat d'avoir sciemment poursuivi cette fin. Existait-il, en effet, un moyen plus efficace pour diminuer le prestige des évêques et des administrateurs ecclésiastiques que de les soumettre à des démarches humiliantes afin d'obtenir quelques maigres subventions tout en prenant bien soin de rappeler au peuple qu'ils « viennent manger dans ma main »<sup>65</sup> ?

La révolte des artistes et des journalistes de l'époque ne fut donc pas la cause principale de la chute de l'Église catholique au Québec. Aussi bien dire que les signataires du *Refus global* et les collaborateurs de *Cité libre* n'étaient que des moustiques devant le géant Duplessis. Certains d'entre eux, notamment Paul-Émile Borduas, Claude Gauvreau et Paul-Marie Lapointe, devront même attendre près de 20 ans avant de voir leurs talents et leurs idées reconnus. À ce propos, nous soulevons le commentaire de Gilles Marcotte sur le premier recueil de Paul-Marie Lapointe, tiré de l'ouvrage *Le temps des poètes : description de la poésie actuelle au Canada français* paru en 1969 :

*Le vierge incendié* fut accueilli par quelques sarcasmes et beaucoup d'indifférence; aujourd'hui encore il est introuvable en librairie et aucune anthologie de la poésie canadienne-française ne lui fait place. C'est pourquoi il importe d'en redire l'importance et la fécondité; il occupe, dans l'œuvre de Paul-Marie Lapointe, une place analogue à celle du *Marteau sans maître* dans l'œuvre de René Char : il en est le foyer originel. Paul-Marie Lapointe ne fera sa rentrée poétique que douze ans après *Le vierge incendié*<sup>66</sup> [...].

La redécouverte du recueil de Paul-Marie Lapointe et du manifeste automatiste, tous deux influencés par le surréalisme français, sera l'un des déclencheurs du mouvement contre-culturel québécois. Entre l'automatisme et la contre-culture, le nationalisme littéraire voit le jour et cherche à redéfinir la place du Québec dans le Canada.

## 2.2 Nationalisme et contre-culture

Fondées notamment par le poète Gaston Miron, les éditions de l'Hexagone voient le jour en 1953. Le nationalisme, mouvement politique de droite sous l'influence de

---

<sup>65</sup> Nadia F. Eid, « Faut-il oublier l'histoire religieuse du Québec », *Critère*, numéro 32 (automne), 1981, p. 155-156.

<sup>66</sup> Gilles Marcotte, *Le temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, Éditions HMH, 1969, p. 71.

Duplessis, prend un virage à gauche (et littéraire) sous la plume des poètes de l'Hexagone qui tentent par tous les moyens d'embrasser la cause souverainiste, cause auparavant incompatible avec leurs idéaux socialistes<sup>67</sup>. La maison d'édition publie les principaux poètes québécois de l'époque, dont Fernand Ouellet et Jean-Guy Pilon. Paul-Marie Lapointe y fera même son grand retour :

Paul-Marie Lapointe y fait paraître en 1960 *Choix de poème/Arbres*, qui marque son retour à la poésie après douze ans de silence. En passant à l'Hexagone, Paul-Marie Lapointe semble avoir renoncé au surréalisme de son premier recueil, *Le vierge incendié*, au profit d'une tonalité toute différente qui fera de son poème « Arbres » l'un des emblèmes de la poésie du pays. En cela, il illustre un mouvement plus général qui va d'une modernité radicale, symbolisée par *Refus global*, à une modernité plus modérée et plus accueillante, incarnée par l'Hexagone<sup>68</sup>.

Ce sens de la retenue sera plus tard fortement critiqué par la contre-culture. Dans son recueil *Lesbiennes d'acid*, Denis Vanier remet lui-même en cause les idéologies de l'Hexagone ainsi que plusieurs institutions québécoises, dont l'université, lorsqu'il clame : « Il faut s'opposer radicalement à ce que les Ed. du Jour, de l'Hexagone, Main-Mise, Claude Jasmin, George Dor, etc. soient les seuls faits d'une culture que l'on voudrait libérée<sup>69</sup>. » et « Tank you Allah pour les racks à viandes universitaires qui se déshonorent à lire jean-guy pilon<sup>70</sup> [...] » Le jeune Vanier dénonce les pratiques des poètes de l'Hexagone nettement moins radicales que celles de leurs prédécesseurs du *Refus global*.

Comme l'indique François Dumont dans son ouvrage *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Denis Vanier ne fait aucun compromis lorsqu'il est question d'engagement littéraire :

[...] la tendance contre-culturelle à laquelle adhèrent Patrick Straram et Denis Vanier ne « tolère » plus la multiplicité indifférenciée des poétiques contestataires. [...] ceux-ci s'opposent notamment à l'autre tendance contre-

---

<sup>67</sup> François Dumont, « L'Hexagone et la nationalisation de la poésie québécoise », *Voix et Images*, vol. 15, n° 1 (43), 1989, p. 96.

<sup>68</sup> Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, ouvr. cité, p. 368.

<sup>69</sup> Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, ouvr. cité, p. 30.

<sup>70</sup> Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, ouvr. cité, p. 50.



culturelle. Mais l'«ennemi», en poésie, est avant tout la génération de l'Hexagone. Car seule la jeunesse serait en mesure de mettre radicalement en question les usages poétiques et d'orienter la poésie vers un « faire » révolutionnaire<sup>71</sup>.

Le poète Denis Vanier, né en pleine Grande Noirceur à peine un an après la parution du *Refus global*, semble ne jamais avoir perdu de vue les visées radicales de l'automatisme et du surréalisme. Dès son premier recueil en 1965, l'idéologie surréaliste (ou *surrationalnelle*) s'ancre profondément dans son écriture. Il n'est donc pas étonnant de retrouver dans *Je*, en épigraphe du poème « Décombres », une citation de Tristan Tzara, écrivain surréaliste et fondateur du mouvement dada<sup>72</sup>. Il n'est pas étonnant non plus de constater que deux poèmes sont dédiés à Claude Gauvreau dans *Je*.

Le poète, peintre et dramaturge automatiste réitérera son appui au jeune Vanier pour son second recueil intitulé *Pornographic Delicatessen*<sup>73</sup>, dont la préface se termine ainsi : « Denis Vanier est un merveilleux imagier surrationalnel<sup>74</sup>. » Claude Gauvreau utilise le qualificatif « surrationalnel » non sans raison. Il fait évidemment référence au mouvement surréaliste-automatiste québécois mis sur pied par le peintre Paul Émile Borduas 20 ans plus tôt. Gauvreau à lui-même grandement contribué à l'essor du groupe dont le style est parfois désigné par l'appellation « automatisme surrationalnel<sup>75</sup> », tout comme *Refus global* fut souvent qualifié de « manifeste surrationalnel<sup>76</sup> ».

Les membres de la contre-culture, inspirés par l'avant-garde française et québécoise ainsi que par la *Beat Generation* américaine, se diviseront en deux branches lorsqu'il sera

---

<sup>71</sup> François Dumont, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1993, p.202.

<sup>72</sup> Martine Bercot et André Guyaux (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XXe siècle*, Paris, Librairie générale française, 1998, p. 1114.

<sup>73</sup> Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, Montréal, Éditions Estérel, 1968, n.p.

<sup>74</sup> Claude Gauvreau, « Préface » dans Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p.

<sup>75</sup> Swann Paradis « Le réalisme du non-figuratif automatiste surrationalnel : Claude Gauvreau », *Québec français*, n° 121, 2001 et François Dumont, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, ouvr. cité, p. 31.

<sup>76</sup> André G. Bourassa, « Gauvreau et la critique baroque », *Voix et Images*, vol. 3, n° 1, 1977, p.24 et François Dumont, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, ouvr. cité, p. 25.

temps d'aborder la question nationale. Le discours patriotique modéré d'un Lucien Francoeur, par exemple, s'oppose au discours nettement plus radical d'un Denis Vanier qui se soulève contre les formes nationalistes de la littérature contemporaine et, surtout, contre la génération de l'Hexagone, comme nous l'avions déjà mentionné. Dans *Je*, Denis Vanier s'intéresse très peu à l'avenir du Québec et à la défense de la langue française, le dernier poème du recueil porte d'ailleurs un titre anglais<sup>77</sup>. La question de la langue était pourtant brûlante après la mort de Maurice Duplessis, notamment avec la parution des *Insolences du Frère Untel*<sup>78</sup> en 1960 qui contribue à la réforme scolaire au Québec. Le jeune poète évite de peu cette réforme en quittant le Collège de Longueuil, encore sous la tutelle des Frères des écoles chrétiennes, après la publication de *Je*.

La question de la langue, longtemps défendue par l'Église catholique, devient donc une préoccupation gouvernementale et littéraire. Le statut du français évolue : l'association entre langue maternelle et catholicisme fait place à une alliance entre français et patrie. Sous le gouvernement Lesage, le citoyen n'est plus ce Canadien français catholique du passé. Pour la première fois, il est un « Québécois ». Seuls des écrivains de la branche modérée du mouvement contre-culturel littéraire québécois s'intéresseront au nationalisme ambiant qui semble être la chasse gardée des poètes de l'Hexagone et de quelques érudits. C'est le cas notamment de Paul Chamberland, l'un des fondateurs de la revue indépendantiste *Partis pris*<sup>79</sup>. Malgré un premier recueil à saveur fortement contre-culturelle intitulé *Genèse*<sup>80</sup>, Chamberland se tourne vers le nationalisme dès son second recueil. Dans *Terre Québec*, dont le premier poème est dédié à Gaston Miron et Paul-Marie Lapointe, Chamberland reprend positivement les thèmes de la poésie du terroir :

NOUS rançonnerons aux cents nuits  
la TERRE QUÉBEC  
l'immense berceau des glaces

---

<sup>77</sup> Denis Vanier, « *Seven days* », *Je*, ouvr. cité, p. 38.

<sup>78</sup> Michel Plourde (dir.), Pierre Georgeault (dir.), *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides/Conseil Supérieur de la langue française, 2008, p. 326.

<sup>79</sup> François Dumont, *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, ouvr. cité, p. 134.

<sup>80</sup> Paul Chamberland, *Genèses*, Montréal, L'Aurore, 1974[1962].

le profond dortoir des astres nickel et cuivre<sup>81</sup>

L'association entre les sèmes /terre/ et /froid/ est reprise négativement par Vanier dans le poème « Québec » de son premier recueil :

Terre de tronçons imbibés de sang  
 où les oiseaux refusent de mourir  
 terre de suffrages où nos corps  
 se sont dilapidés sous l'énigme de la puissance  
 par delà [*sic*] les vents glorieux de la liberté,  
 sol où nos os pourrissent  
 dans la honte de la misère

Mais un jour viendra où nous déploierons  
 les voiles qui recouvrent nos corps bleuis  
 par le froid, et la peine [...]

Québec en tisons enflammés  
 en ciel bas sur la terre de sang

Québec a faim de sa chair détruite  
 la clémence attisée des peuples sans os<sup>82</sup>

Paul Chamberland et Denis Vanier, deux auteurs contre-culturels, adoptent pourtant une position bien différente lorsqu'il est question des sèmes relatifs au nationalisme, à la terre, bref au Québec. Le premier appartient à une branche plus modérée, voire idéaliste, de la contre-culture. Pour cette dernière branche, issue du mouvement hippie, le Québec est une utopie, un idéal à atteindre. Mais, cet espoir ne semble pas faire partie des aspirations de la seconde branche de la contre-culture. Pour Denis Vanier, qui incarne presque à lui seul cette seconde branche, la poésie se doit d'être radicale. Alors que la poésie de Chamberland est de l'ordre de la révolution politique, celle de Vanier est une révolution spirituelle, d'où l'importance du thème de la religion chez cet auteur.

Le sème /terre/, privilégié par la littérature du terroir, a d'abord été repris par Gaston Miron afin de soutenir la cause nationale. En 1963, la revue *Liberté* publie officiellement le

---

<sup>81</sup> Paul Chamberland, *Terre Québec*, Montréal, Éditions de la Librairie Déom, 1964, p. 17.

<sup>82</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31-32.

poème « l'Octobre » non pas sous l'intitulé de *L'homme rapaillé*, mais sous celui de *La vie agonique*<sup>83</sup>, qui servira de sous-titre dans le futur recueil de Miron. Depuis 1956, « l'Octobre » était aussi paru sous un autre titre<sup>84</sup>. Ce poème de Gaston Miron est l'un des textes fondateurs du mouvement nationaliste au Québec. Le destin fera en sorte qu'il soutiendra la cause des écrivains durant la révolution d'octobre en 1970 :

[...] Terre de Québec, Mère Courage  
dans ta longue marche, tu es grosse  
de nos rêves charbonneux douloureux  
de l'innombrable épuisement des corps et des âmes [...]

nous te ferons, Terre de Québec  
lit des résurrections  
et des mille fulgurances de nos métamorphoses<sup>85</sup>

À la lecture des poèmes de Chamberland et de Miron, nous pouvons constater toute l'étendue du phénomène des relations transtextuelles chez Vanier, qui, nous le signalons, ne se limite pas à l'intertextualité biblique. Il est tout de même impressionnant qu'un poète âgé d'à peine 15 ans fasse de la « Terre Québec/Terre de Québec » de Chamberland et Miron un élément négatif de son poème, et ce, avant même que le mouvement nationaliste en fasse officiellement son emblème. Le jeune Denis Vanier pervertit le sème /terre/, grand symbole de la littérature québécoise. Dans le poème « Québec » de Vanier, la glace du poème de Chamberland se transforme en feu et la résurrection du poème de Miron est remplacée par une impossibilité de renaître en tant que société distincte. Le renversement, la transformation et la révolution seront des thèmes récurrents de l'œuvre de Vanier, mais nous les retrouvons déjà sous leur forme brute dans son premier recueil. Dans les poèmes de *Je*, le jeune Vanier semble décrire une bataille qui n'a pas encore de nom, celle qui deviendra l'objectif ultime de la contre-culture : la lutte pour le changement social, qu'elle passe ou non par la séparation de Québec.

<sup>83</sup> Gaston Miron, « La vie agonique », *Liberté*, vol. 5, n° 3 (27), 1963, p. 220-221.

<sup>84</sup> Jean Royer, « L'Octobre des poètes », *Le Devoir* [en ligne], URL : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/309902/l-octobre-des-poetes>, 30 octobre 2010 (p. consultée le 17 février 2015).

<sup>85</sup> Gaston Miron, « L'Octobre », *L'homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Prix de la revue Études françaises », 1970, p. 62.

L'article de Simon Harel et Jonathan Lamy intitulé « Denis Vanier : un monstre dans la ruelle » porte bien son nom, puisque Vanier, à cause de sa précocité, ne pourra jamais véritablement trouver sa place dans le vaste champ littéraire québécois :

La position particulière de Denis Vanier a également pour cause le fait qu'il n'appartient à aucune génération, courant ou école de la poésie québécoise. Il a commencé à publier très jeune, en même temps que les poètes de la génération qui, en principe, le précède (comme Michel Beaulieu, Nicole Brossard et Raoul Duguay) et bien avant ceux de sa propre génération, sur laquelle, paradoxalement, il a pu avoir une certaine influence (pensons à Claude Beausoleil, à Lucien Francoeur et à Roger Des Roches). La place et les textes de Vanier dans l'histoire de la littérature québécoise se trouvent ainsi marginalisés. En même temps, son œuvre tisse un vaste réseau de dialogues avec d'autres œuvres littéraires, que ce soit par les citations ou les préfaces<sup>86</sup>.

Tel un monstre dans le paysage littéraire québécois, Denis Vanier sème la terreur avec ses mots, parfois durs, parfois tendres, mais toujours empreints d'une sagesse qui se rapproche de l'illumination. Selon Steve Fortin, la poésie vaniérienne est même « une quête de "sainteté" qui passe par le dérèglement de tous les sens<sup>87</sup>. » Et puisque Chamberland répète, dans la préface du recueil *Comme la peau d'un rosaire*, qu'« il n'y a plus de sainteté que délinquante et armée<sup>88</sup> », il est évident que Vanier incarne, pour la contre-culture du moins, ce modèle de sainteté. Le lien entre religion catholique et poésie contre-culturel s'étend à d'autres acteurs du mouvement auquel appartient Denis Vanier. Nous avons précédemment évoqué le premier recueil de Paul Chamberland intitulé *Genèses*<sup>89</sup> dont le titre copie, au pluriel, un intertexte biblique de l'Ancien Testament. Nous retrouvons également cette formule chez Claude Péloquin, qui reprend la toponymie de la Bible pour titre *Jéricho*<sup>90</sup>. Paru en 1963, le recueil de Péloquin précède de peu la parution du premier recueil de

---

<sup>86</sup> Simon Harel, Jonathan Lamy, « Denis Vanier, un monstre dans la ruelle », *Voix et Images*, art. cité, p. 10.

<sup>87</sup> Steve Fortin, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture », ouvr. cité, p. 5.

<sup>88</sup> Paul Chamberland, « Préface I » et « Préface II » dans Denis Vanier, *Comme la peau d'un rosaire*, ouvr. cité, p. 10 et 13.

<sup>89</sup> Paul Chamberland, *Genèses*, ouvr. cité.

<sup>90</sup> Claude Péloquin, *Jéricho* dans *Le premier tiers. Œuvres complètes (1942-1975). Tome 2*, Montréal, Beauchemin, 1976[1963].

Vanier. Le jeune poète lisait assurément Péloquin puisque le nom de ce dernier apparaît dans le second poème de *Je* intitulé « DOULEUR<sup>91</sup>! ».

La refonte du catholicisme, opérée par les premiers poètes contre-culturels, est peut-être bien le résultat de la rupture entre l'éducation et l'Église. Ces jeunes artistes, qui pour la plupart ont reçu une instruction catholique durant leur enfance, se retrouvent devant le vide laissé par l'abandon de la pratique religieuse. Mais, la foi est restée en eux, comme le prétendait lui-même Denis Vanier dans l'extrait d'entrevue du *Devoir* présenté en introduction.

### 2.3 Un Québec laïcisé?

Avec la création du ministère de l'Éducation en 1964, Jean Lesage met officiellement fin à plus de 350 ans de domination religieuse. Mais, en vérité, il faut le dire : le nouveau gouvernement libéral n'a eu qu'à effleurer les murs de l'Église catholique pour qu'ils s'effondrent et qu'elle tombe en miette. À partir de cette date, l'enseignement religieux sera conservé dans les écoles, mais strictement à l'intérieur des cours de catéchèse ou des prières. Il ne sera plus jamais question d'allusions religieuses dans les cours, l'enseignement du français étant particulièrement touché par cette pratique<sup>92</sup>. Danielle Nepveu, dans son ouvrage intitulé *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires de niveau élémentaire 1950-1960*, relève ces thématiques utilisées par les instituteurs et institutrices ecclésiastiques : Dieu, l'Église, la prière, la mort, l'exclusivité du catholicisme et les fêtes religieuses<sup>93</sup>. Nous pouvons facilement les identifier dans le premier recueil de Vanier, comme vous pourrez le constater au cours de ce mémoire. Cela porte à croire que ces thèmes ont hanté toute une génération d'écoliers.

Pendant la Révolution tranquille, plusieurs Québécois convaincus par le gouvernement Lesage mettront la pratique religieuse de côté pour adopter de nouvelles

---

<sup>91</sup> Denis Vanier, « DOULEUR! », *Je*, ouvr. cité, p. 12.

<sup>92</sup> Danielle Nepveu, *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires 1950-1960*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, p. 14.

<sup>93</sup> Danielle Nepveu, *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires 1950-1960*, ouvr. cité, p. 21-31.

valeurs totalement étrangères à la société québécoise. Dans les années 50, la proximité des États-Unis était un véhicule idéal pour l'arrivée de la culture américaine au Québec. Vers 1960, cette proximité devient aussi une porte d'entrée pour sa contrepartie. La contre-culture exhibe des valeurs opposées à la société de consommation américaine qui a envahi le Québec. La jeunesse tourne les talons à ses ancêtres pour créer une génération différente de celles du passé. Entre *Beat Generation* américaine et influences européennes, la ferveur de la nouvelle génération est née d'un monde en désordre, de conflits entre politiciens et membres du clergé, bref, d'une période mouvementée de l'histoire du Québec. L'ordre a fini par être rétabli, mais des milliers de jeunes Québécois ont été marqués à vie. Ils ont traversé les derniers instants de l'enseignement religieux dans les écoles publiques du Québec. Ces hommes et ces femmes ont grandi dans une société en train de se scinder en deux : l'avant et l'après Révolution tranquille.

Il faut tout de même souligner que la Révolution tranquille n'est pas que spirituelle. Dans le domaine gouvernemental, cette période de l'histoire du Québec symbolise également la prise de contrôle de la destinée politique et économique d'un Québec francophone. Voilà donc la principale réalisation des libéraux après la Grande Noirceur. Le gouvernement Lesage a su reprendre les rênes de la protection du français au Québec après l'abandon de la tâche par l'Église catholique à bout de souffle et surtout, à bout de moyens. Dans l'ancien Québec, l'Église, le gouvernement et le peuple ne faisaient qu'un, sous l'œil sévère de Dieu. Dans le nouveau Québec, ces groupes se divisent entre traditionalistes et progressistes. Les jeunes de la Révolution tranquille, constamment tiraillés entre tradition et modernité, feront de leur mieux pour rallier ces deux mondes si différents. Dans le domaine des lettres, Denis Vanier semble être l'un d'entre eux.

### CHAPITRE 3

#### L'ISOTOPIE /CATHOLICISME/ : PREMIERS ASPECTS RELIGIEUX ET INTERTEXTUALITÉ BIBLIQUE DANS LA POÉSIE DE *JE*

Chez Vanier, la révolte se fait sentir bien plus que la révolution : par son style, par sa tendance à utiliser le catholicisme, à l'utiliser comme un objet pouvant être déconstruit. Dans *Je*, le poète Denis Vanier traite du catholicisme comme Salvador Dali avait peint une église quelques années plus tôt<sup>94</sup>. Outre le /liquide/, isotopie très récurrente chez les deux artistes, des idées et objets religieux trouvent leur place sous une forme inusitée dans cette toile de Dali. Les objets sont fondus, durcis, gelés, bref, dénaturés. Dans *Je*, leur fonction d'origine est altérée par l'imaginaire d'un jeune poète et par sa vision anticonformiste de la société québécoise du début de la Révolution tranquille. Notons tout de même que le « pervertissement » du spirituel est un procédé d'écriture fréquent, surréalisme en moins. Nous n'avons qu'à penser, par exemple, au faux dévot dans *Tartuffe* de Molière ou à l'abbaye de Thélème dans *Gargantua* de Rabelais.

Le catholicisme intervient dans *Je* en tant que ciment de l'œuvre poétique. L'isotopie /catholicisme/ dans l'écriture de Vanier rappelle les fondations d'une bâtisse : même si elles se voient à peine, elles sont essentielles à la solidité de tous les bâtiments. Comme le souligne Steve Fortin dans son mémoire, à propos de *Je* : « [...] le lexique religieux exerce à l'évidence une certaine fascination chez le jeune poète, qui l'utilise pour célébrer sa quête de liberté sous toutes ses formes [...] Vanier utilise certaines images religieuses comme matériau poétique<sup>95</sup> [...]. » Les poèmes de Vanier ne sont pas religieux, du moins pas au sens traditionnel du terme, mais son vocabulaire l'est, sans aucun doute. Influencé par une éducation catholique issue de la tradition canadienne-française, Vanier appartient à l'une des dernières générations catéchisées avant la Révolution tranquille. Comme nous l'avons mentionné dans le premier chapitre, le jeune poète fréquentait encore le Collège de

---

<sup>94</sup> Robert Descharnes, « The Ecumenical Council », *The world of Salvador Dali*, New York, Viking Press, 1972[1960], p.69.

<sup>95</sup> Steve Fortin, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture », ouvr. cité, p. 27.



Longueuil pendant la réaction de *Je*. Vanier quittera définitivement l'établissement scolaire, encore sous la tutelle des Frères des écoles chrétiennes, après cette première publication.

L'isotopie /catholicisme/ domine le recueil à l'étude et transparaît principalement à travers le vocabulaire utilisé. Une image tirée du recueil *Lesbiennes d'acid*<sup>96</sup> illustre le traitement réservé aux sèmes /catholicisme/ dans *Je* et plus généralement dans la poésie vaniérienne : une représentation du corps à la fois sexuelle et religieuse. Cette illustration, mettant en scène Adam et Ève dans une position sexuelle des plus controversée, est tirée de *La Légende des sexes*<sup>97</sup>, recueil du poète français Edmond Haraucourt.

Nous avons déjà évoqué dans le premier chapitre l'importance des relations transtextuelles dans l'œuvre de Vanier. Cette image pose évidemment problème devant les théories présentées puisqu'elle joue à la fois sur l'intermédialité, en utilisant un média autre que l'écriture, et si l'on peut dire, sur une certainement forme d'intertextualité. La création du dessinateur Martin Van Maele, placé ainsi dans le recueil de Vanier, fait appel, non seulement au poème-dialogue original d'Haraucourt intitulé « L'Éden », mais aussi à la Genèse dans la Bible, puisqu'elle reprend les personnages d'Adam et Ève.

Le manque de pudeur des deux protagonistes indique que la scène décrite se déroule bien avant la consommation du fruit de la connaissance. Adam et Ève n'ont pas conscience d'être nus et ce n'est qu'après avoir mangé qu'ils se rendront compte de cette nudité. Le récit d'Haraucourt illustré par Martin Van Maele se voit donc comme une exploration du corps, sans que cela ne soit présenté comme un péché et surtout, sans la honte de la nudité. Cette première rencontre se transforme, par mégarde, en première relation sexuelle.

Cette allusion à *La légende des sexes* dans le recueil de Denis Vanier *Lesbiennes d'acid* illustre un fort besoin d'altérer les repères traditionnels, sans pour autant les détruire. Cette image, qui a pourtant été créée dans un cadre tout autre que celui de la Révolution

---

<sup>96</sup> Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, Montréal, Parti Pris, 1972, p. 24 (Vous trouvez cette illustration à la FIGURE 1 de l'ANNEXE III).

<sup>97</sup> Edmond Haraucourt, « L'Éden », *La légende des sexes* dans *Gallica* [en ligne], URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8618380c/f45.image>, 1882, p. 27-40 (p. consultée le 20 mai 2014).

tranquille au Québec, tente d'abolir la morale ascétique de l'Église catholique tout en préservant l'importance de la religion. La scène représentée est-elle sexuelle ou religieuse; vertueuse ou immorale? Nous pouvons affirmer que l'image est provocatrice, davantage que le texte lui-même, puisqu'elle ne présente pas Adam et Ève en coït. La scène choisie par Van Maele n'est donc pas utile à la reproduction. Le plaisir, balisé dans la Bible, a visiblement ici toute l'attention. La sexualité, portant l'œuvre de Dieu, n'est plus seulement limitée à la reproduction. Cette ambiguïté dans le traitement de la religion inonde l'œuvre de Vanier, de ses premiers écrits jusqu'à sa mort. Il n'est donc pas étonnant de voir que l'on range Denis Vanier dans la série « sexe et religion<sup>98</sup> » parmi les poètes québécois contemporains.

Il faut préciser que Denis Vanier, dans l'ensemble de son premier recueil, sait rendre à César ce qui est à César, puisqu'il établit une différence entre membres de l'Église catholique, Dieu et la religion ou la Bible. Ils ne forment plus, ensemble, ce « tout » d'auparavant. C'est précisément ce qui survient dans le Québec de l'époque. Il en était question dans le second chapitre de ce mémoire : le gouvernement n'a pas eu un grand rôle à jouer dans le délaissement de la pratique religieuse, qui s'est tout de même conservée dans la sphère privée. Le peuple avait déjà décidé du sort du clergé. L'Église avait, en quelque sorte, creusé elle-même sa tombe.

Le contexte de production de *Je* va bien au-delà de la problématique politico-idéologique du Québec d'avant la Révolution tranquille. Nous n'avons évidemment pas la possibilité de refaire l'histoire complète de la Bible et de la religion catholique dans ce mémoire. Comme ces croyances religieuses sont un lieu commun dans la civilisation occidentale, nous nous contenterons d'expliquer brièvement les doctrines du catholicisme et textes bibliques en lien avec les différents sèmes relevés par l'analyse sémiologique.

La présence d'un vocabulaire associé au dualisme dans le recueil d'un auteur catholique n'est pas étonnante lorsque le sujet de la religion est abordé. La doctrine

---

<sup>98</sup> Clément Moisan, « Le phénomène de la poésie dans le Québec contemporain (1945-1970) » dans René Bouchard (dir.), *Culture populaire et littérature au Québec*, Saratoga, Anma Libri, 1980, p. 144.

catholique et les enseignements bibliques reprennent les concepts universels de bien et de mal sous plusieurs formes, premièrement par la représentation du ciel et de l'enfer, de Dieu et de Satan. C'est ainsi que l'homme explique le monde et la dualité dans le choix de ses actions. L'isotopie /bien/ rattachée à l'au-delà dans la religion catholique apparaît chez Vanier dans plusieurs signifiés : 'encens', 'cieux', 'ciel', 'célestes', 'paradis' et 'encensoir'. Nous retrouvons également l'isotopie /mal/ à travers les signifiés 'enfer', 'diaboliques' et 'apocalyptiques'.

Une première référence directe au catholicisme est identifiable dans le poème intitulé « Introspection », où Vanier se réfère à l'invisible : « j'ai vécu l'invisible <sup>99</sup> ». Cette référence est intéressante par la translation<sup>100</sup> (c'est-à-dire un changement dans la catégorie morphologique d'un mot) qu'elle opère dans le terme « invisible », généralement utilisé comme adjectif, mais repris ici sous la forme d'un nom. Cette translation amène un changement de sens, qui requiert une définition du concept d'« Invisible » dans la religion catholique. Le *Dictionnaire amoureux du catholicisme* fournit une excellente interprétation libre de ce que la religion chrétienne a apporté à l'humain dans la compréhension de sa propre spiritualité :

Autant dire : un reflet de l'image de Dieu. Voir l'Invisible serait le privilège des mystiques et des saints si le catholicisme n'en avait dessiné, peint, gravé, sculpté, sonorisé, transcrit les contours. L'intime, l'infini, le secret, le douillet, l'harmonie, la majesté, l'éthéré, la plénitude, la fécondité, l'éternité, tous les sentiments qu'éveille la contemplation d'un paysage, l'art sacré et ses dérivés les ont traduits en un langage audible par le commun des mortels. Ces sentiments sont religieux par essence; ils suggèrent tous ce comble de félicité promis aux justes par les Écritures. Le *Crédo* des Chrétiens précise que Dieu créa les choses visibles et invisibles, *visibilia omnia et invisibilia*<sup>101</sup>.

Le *Crédo* trouve sa place au Québec, dans l'éducation religieuse, notamment dans la *confirmation* ou la *profession de foi* des jeunes enfants du primaire. Cette prière est la version longue du « Je crois en Dieu » : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant,

---

<sup>99</sup> Denis Vanier, « Introspection », *Je*, ouvr. cité, p. 17, v. 7.

<sup>100</sup> Voir Jean Dubois, Mathé Giacomo et autres, « translation, transposition », *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 2002, p. 493.

<sup>101</sup> Denis Tillinac, *Dictionnaire amoureux du catholicisme*, Paris, Plon, 2011, p. 309-310.

créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible<sup>102</sup> [...] ». En résumé, nous considérons qu'au vu de ces informations, le signifié 'invisible' du poème « Introspection » contient le sème /spirituel/, traditionnellement opposé au sème /corporel/ dans la religion catholique, comme dans l'opposition commune corps/âme.

Dans ses poèmes, Vanier utilise également le vocabulaire religieux pour former un univers sens dessus dessous, à l'image de la toile de Salvador Dali présentée au début de ce chapitre. Les vers de *Je* semblent exposer les restes d'une société tombée en disgrâce. Une société où, étrangement, Dieu n'intervient jamais. Un vers de *Je* illustre même une vaine tentative d'élévation vers lui : « les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est<sup>103</sup> ». Le poème « Petit cosmos » reproduit textuellement une locution issue d'une discussion entre Moïse et Dieu dans l'épisode du Buisson ardent « Je suis celui qui est<sup>104</sup>. » Cette formule biblique semble être reprise en intertextualité implicite et consciente puisqu'elle se présente sous la forme d'une allusion<sup>105</sup> contrairement aux autres exemples de relations transtextuelles chez Vanier qui se présentent majoritairement sous la forme hypertextuelle. La locution sous-entend le sème /élévation/ dans le signifié 'oiseaux', soutenant que « celui qui est » est au-dessus de ces derniers. Il y a donc aussi une actualisation du sème /élévation/ dans ce second signifié. La présence du sème /élévation/ ne se limite pas à cette seule utilisation dans le poème « Petit Cosmos » :

Petit Cosmos suant dans tes yeux  
 un coup n'attend pas l'autre  
 crève ou crache  
 escaliers à flancs de cieux grisés d'espace  
 les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est  
 fonce au fronton d'une pelure  
 voguant à source de l'être-épouvantail

<sup>102</sup> Archidiocèse de Rimouski, « Je crois en un seul Dieu », *Variété de prières* [en ligne], URL : <http://www.diocèsesrimouski.com/lit/spir/prieresusu.html>, date inconnue (p. consultée le 26 novembre 2012).

<sup>103</sup> Denis Vanier « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 5.

<sup>104</sup> École biblique de Jérusalem, « Exode 3 : 14 », *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions de Cerfs, 2000, p. 109.

<sup>105</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 », ouvr. cité, p. 122.

jeune galaxie fusée de plâtre  
 tu es poète vieille langouste déjà  
 au revers de marbres qui crie "Silex"  
 escalade les monts  
 de l'érotisme flagrant d'airain causé  
 petit cerceau à l'ombre de boue<sup>106</sup>.

L'isotopie /élévation/ s'amorce dans le titre pour s'étendre dans les vers. Plusieurs signifiés renferment un sème particulier /spatial/ en plus de leur sème /élévation/ (en gris foncé) : 'cosmos', 'cieux', 'espace', 'galaxie', 'fusée'. « Petit cosmos » contient également des signifiés dont le sème /élévation/ est moins haut que l'espace (en gris pâle). Les signifiés 'escaliers', 'fronton' et 'monts' participent donc également à l'isotopie /élévation/ du poème « Petit cosmos ».

Le poème « Petit cosmos » est également représentatif d'un phénomène particulier s'étalant sur l'entièreté du recueil. Pourquoi les « oiseaux », pourtant naturellement pourvus d'ailes comme les anges, sont-ils incapables d'atteindre Dieu? Cette situation limite l'importance du sème /élévation/ dans le signifié 'oiseaux'. Nous notons qu'une connexion symbolique semble s'établir entre la représentation des volatiles et les membres du clergé canadien-français. Traditionnellement, ceux-ci symbolisent, séparément, une version physique et morale d'un sème /élévation/. Les oiseaux volent vers le ciel et les religieux gagnent leur paradis en étant pieux. Le vers « les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est<sup>107</sup> » entretient donc l'idée d'un Dieu inaccessible. L'image est caricaturale, mais représentative d'un clergé impuissant qui n'a pas su atteindre la grandeur spirituelle exigée par les cieus pour rejoindre le Seigneur. De toute manière, l'entreprise était peut-être déjà vouée à l'échec : la transcendance étant inatteignable. Notons que l'inaccessibilité de la

<sup>106</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p.25.

<sup>107</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p.25, v. 5.

transcendance est un thème fréquent en poésie, on le trouve notamment chez Baudelaire<sup>108</sup> et Mallarmé<sup>109</sup>.

Ce cas de connexion symbolique se veut évidemment hypothétique pour notre recherche, bien que nous ne puissions nier les nombreuses analogies qui surviennent dans plusieurs extraits du recueil, l'espèce animale comptant de nombreuses occurrences dans *Je*. Un autre rapprochement entre les sèmes /volatile/ et /catholicisme/ est visible dans le poème « Déambule » : « des oiseaux d'ébène pondaient des œufs / couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus / que le brouillard dissimulait [*sic*] aux quatre coins de l'univers<sup>110</sup> ». Est-ce là une critique du système d'éducation québécois laissé entre les mains des religieux? Les signifiés 'enfants', 'têtes' et 'encens' appuient cette hypothèse par leur lien avec le sème /éducation/, pour les deux premiers, et /catholicisme/, pour le dernier. La couleur 'ébène' des 'oiseaux' contient également le sème /noir/. Noir, comme la majorité des vêtements cléricaux féminins et masculins portés par le personnel enseignant ecclésiastique. Le signifié 'ébène' contient également le sème /dur/ rappelant les rigueurs de l'enseignement catholique.

Avec leur Dieu inaccessible et leur autorité sur les enfants, le statut des religieux, dans *Je*, rejoint celui du cliché véhiculé depuis la Révolution tranquille. Vanier amplifie le phénomène de connexion symbolique entre le sème /volatile/ et le sème /clergé/ en leur attribuant une autre caractéristique dominante de l'Église catholique d'avant la Révolution tranquille, celle de l'influence sur l'histoire et le territoire québécois. Nous retrouvons d'ailleurs une molécule sémique /volatile+/territoire québécois/ dans deux passages du recueil. Tout d'abord, l'introduction de « Québec » expose une première occurrence de la molécule sémique, représentative du monde contemporain de Vanier : « Terre de tronçons imbibés de sang / où les oiseaux refusent de mourir<sup>111</sup> ». Pendant la Révolution tranquille,

---

<sup>108</sup> Thierry Orfila, « Les voies d'accès à la transcendance chez Baudelaire » [Mémoire], Nantes, Université de Nantes, 1998.

<sup>109</sup> Thierry Roger, « Mallarmé et la transcendance du langage : lecture du *Démon de l'analogie* », *Littérature*, Paris, Armand Collin, n° 143, mars 2006, p. 3-27.

<sup>110</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 6-8.

<sup>111</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 1-2.

malgré la tentative de modernisation par Vatican II, certains ecclésiastiques entêtés se sont acharnés à nier le besoin de modernité du Québec<sup>112</sup>. Le poème « Québec » semble traiter de la fin de cette soumission et de la rébellion d'un peuple. Si « les oiseaux refusent de mourir », c'est qu'on souhaite leur mort. Il est essentiel de comprendre, qu'à l'époque, il n'est pas encore question de souveraineté politique lorsque le concept de révolution est abordé, l'idée de séparation du Québec étant encore à l'état embryonnaire pendant l'écriture de *Je*. Le poème « Québec » exprime seulement les véritables enjeux de la province au moment de l'écriture du recueil. Soit les véritables enjeux de la Révolution tranquille, c'est-à-dire un peuple qui rejette les dogmes catholiques pour entrer dans la modernité.

Un rapprochement entre les sèmes /volatile+/territoire québécois/ est également identifiable dans le poème « Comme un dédale » : « Les corbeaux ont tout brisé de cette horde / de mauvais barbares qui possédait la blanche / découverte<sup>113</sup> ». Le sème /volatile/ se retrouve dans 'corbeaux'. Ce signifié contient également un sème /noir/, qui était aussi présent dans le signifié 'ébène' du poème « Déambule ». Plusieurs exemples mènent sur la piste du sème /territoire québécois/. Ensemble, ils permettent, en tant qu'interprétant, d'en reconnaître l'actualisation dans le signifié 'découverte'. L'adjectif « blanche » qualifie la neige. L'isotopie /sauvage/ ('horde', 'mauvais' et 'barbares') introduit un élément essentiel du territoire canadien-français. La figure de l'Amérindien est indubitablement dominante dans l'œuvre de Vanier. Cette dimension de l'écriture du poète est d'ailleurs relevée par Jonathan Lamy dans son mémoire sur le thème de l'ensauvagement<sup>114</sup> dans la poésie québécoise. Un ouvrage de Danielle Nepveu commente ce cliché de l'Amérindien sauvage dans l'ancien système d'éducation québécois : « Dans la majorité des manuels de français, plusieurs pages sont consacrées à l'importance de la conversion. [...] L'accent est donc

---

<sup>112</sup> Bernard Gagnon, « La laïcisation des prêtres québécois dans le sillon de la Révolution tranquille. Le cas du diocèse de Rimouski » [communication], *79e Congrès de la société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Rimouski, 28 septembre 2012.

<sup>113</sup> Denis Vanier, « Comme un dédale », *Je*, ouvr. cité, p. 26, v. 5-7.

<sup>114</sup> Jonathan Lamy Beaupré, « Je est un autochtone. L'ensauvagement dans les poèmes de Paul-Marie Lapointe, Patrick Straram et Denis Vanier » [mémoire], Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006.

mis, avec insistance, sur le travail des missionnaires. [...] La religion, dans les manuels d'histoire, est encore présente. [...] Entre autres, la description des tortures qu'ont subies les missionnaires est répétée à de nombreuses reprises<sup>115</sup>. » Le stéréotype de l'Amérindien sauvage vivant en Nouvelle-France a été très longtemps véhiculé par la société canadienne-française. Si bien que, même après plusieurs centaines d'années, cette *doxa* était toujours enseignée dans les écoles catholiques comme le prouve l'ouvrage de Danielle Neveu. L'association des signifiés 'horde', 'mauvais' et 'barbares' s'accroche à cette appellation dépassée du « sauvage » chassé ou converti par les religieux. Le verbe « brisé » peut être, à la fois, physique et psychologique. Dans les deux cas, il entraîne la dépossession du territoire en faveur des « corbeaux », soit par la mort, soit par la conversion. Bref, qu'elle soit allégorie ou métaphore filée, cette connexion symbolique entre volatile et hommes d'Église sur le territoire québécois est assurément récurrente dans *Je*.

Selon Gérard Genette, l'intertextualité est une « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes<sup>116</sup> », c'est pourquoi nous voudrions nuancer notre propos lorsqu'il est question de la ferveur religieuse du poète. Nous sommes conscients que Vanier ne puise pas uniquement sa religiosité dans la Bible. La preuve en est cette citation d'une autre grande influence de Denis Vanier, reprenant, elle aussi, l'intertextualité vue précédemment, mais dans une autre langue. Dès le début de son poème intitulé *The Scripture of the Golden Eternity*, Jack Kerouac s'exprime ainsi : « *One that / is what is, the golden eternity, or God, or, / Tathagata — the name. The Named One*<sup>117</sup>. » Le vocabulaire de Kerouac ne laisse aucun doute quant aux références sacrées utilisées en alliant les enseignements catholiques à ceux du bouddhisme et en mettant d'emblée « *One that is what is* », « *God* » et « *Tathagata* » comme des synonymes de « *the name* » ou « *The Named One* », tous représentatifs du concept d'Être Supérieur. Quoi qu'il en soit, que

---

<sup>115</sup> Danielle Neveu, *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires de niveau élémentaire 1950-1960*, ouvr. cité, p. 27, 35.

<sup>116</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>117</sup> Jack Kerouac, *The Scripture of the Golden Eternity*, San Francisco, City Lights, 1994[1960], p. 23.



l'influence vienne de la Bible ou de la *Beat Generation*, la religion est un élément essentiel de la poésie vaniérienne.

Un autre poème, celui-ci intitulé « J'ai quitté la plénitude », fait référence à la parole de Dieu, tout en témoignant de son retrait de la société québécoise : « peuple coloré à viscères nuptiales / peuple fœtus criant à l'éclosion d'un verbe nouveau / dans la langue des "interdits-de-parole"<sup>118</sup> ». Ces vers, à eux seuls, ne permettent pas de confirmer notre hypothèse, mais une forte présence du religieux, sous la forme d'un champ lexical (« vierges », « chair », « nuptiales », « crucifié »), évoque la possibilité d'un « verbe nouveau » remplaçant le Verbe de Dieu. Il est question du « Verbe » divin dans le prologue de l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu<sup>119</sup>. » Le « fœtus » éveille également cette idée de renouveau; une forme de renaissance pour le peuple québécois demeuré à l'état embryonnaire sous l'influence de l'Église catholique et, donc, incapable de s'exprimer, d'où l'expression « interdits-de-parole ». Au final, ce poème de Vanier décrit un peuple, fortement caricaturé, il est certain, mais bien réel : un peuple anciennement destiné à procréer silencieusement.

Au contraire de l'image de Dieu, celle du Christ est évidente et surexposée dans l'œuvre de Vanier. De nombreuses références, directes ou indirectes, s'installent tout au long de *Je*. La figure de Jésus présente une multitude de sèmes. Par exemple, l'Eucharistie, qui prend la forme d'une molécule sémique dans le recueil en impliquant les sèmes /ingestion/+corporel/+sacrifice/. Le sacrement s'identifie premièrement par la présence du pain sacré dans un extrait de « Québec » : « troncs d'ivoire et nids d'argent dans les branches d'hosties<sup>120</sup> ». Cette présence du religieux est renforcée par le fait que ce poème, en particulier, semble être un témoignage du rejet du catholicisme dans la province.

---

<sup>118</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 10-13.

<sup>119</sup> École biblique de Jérusalem, « Jean 1 : 1 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 1817.

<sup>120</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 13-14.

Une autre preuve de la représentation du fils de Dieu est la coprésence de sèmes communs entre l'œuvre de Vanier et le Nouveau Testament. Dans le poème « Elle seule », ce modèle intervient à au moins trois reprises, couvrant plusieurs épisodes du Nouveau Testament. Vanier reproduit les enseignements de sa jeunesse catholique en les ingérant et en les vomissant sur le papier. Le poète copie la transsubstantiation, le don de soi, par une seconde représentation de l'Eucharistie : « je t'offrirai mon être tout ruisselant / d'immondices humains / pour que tu l'engloutisses en toi et le fasse tien<sup>121</sup> ». Nous ne pouvons statuer sur la position du poète : s'agit-il d'une purification ou d'une contamination? Tout ce que nous pouvons affirmer c'est que des sèmes identiques se côtoient dans ce poème de *Je* et dans la Cène : « Or, tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna aux disciples en disant : “Prenez, mangez, ceci est mon corps.” Puis, prenant une coupe, il rendit grâce et la leur donna en disant : “Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour la multitude en rémission des péchés [...]”<sup>122</sup> ». Dans ce fragment de la Bible, nous retrouvons, une fois de plus, la molécule formée des sèmes /ingestion+/corporel+/sacrifice/. Il s'agit donc, précisément, dans chacun des deux extraits, d'ingérer le corps d'un être humain, qui se sacrifie pour purifier l'homme de ses péchés.

Le second exemple de sèmes communs entre l'œuvre de Vanier et les Saints Écrits concerne une autre étape cruciale de la vie de Jésus, tout juste avant sa mort. *Le Lavement des pieds des apôtres* ouvre le dernier repas, ou plus communément, la Cène. Outre son importante isotopie de l'eau/, ce passage de la Bible a encore un élément en commun avec le poème « Elle seule » : « je te dirai l'eau / qui coulera à nos pieds / l'amour en perles de neige et de soleil<sup>123</sup> ». Les sèmes généraux /corporel/ et /liquide/ se manifestent dans cet extrait et leur sème particulier associé, /pieds/ et /eau/, le font également. Il faut noter que la formation du sème /liquide/ dans le poème de Vanier est possible grâce à la présence des signifiés 'neige' et 'soleil', qui, une fois combinés, laissent entrevoir le sème /liquide/ ou,

<sup>121</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 37, v. 14-16.

<sup>122</sup> École biblique de Jérusalem, « Matthieu 26 : 26-28 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 1724.

<sup>123</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 6-8.

plus particulièrement, /eau/. Les protagonistes d'« Elle seule » sont donc à l'image des apôtres. L'eau, symbole de la purification, mais aussi de l'amour, coule sur leur pied, puisque ce passage de la Bible s'ouvre également sur ce dernier sujet : « Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin<sup>124</sup>. » Une telle représentation de la part d'un auteur exposant directement la religion dans plusieurs de ces poèmes ne peut être le fruit du hasard. Il est presque impossible que Vanier, formé dans les écoles catholiques de l'avant-Révolution tranquille, n'ait pu voir le lien entre l'eau, les pieds et la scène du lavement.

D'autres vers du même poème de Vanier présentent cette marque indélébile du catholicisme et de la Bible : « je te descendrai la lune / et la poserai sur le plateau d'or ruisselant / de tes cheveux<sup>125</sup> ». Le sème /eau/ s'associe, une fois de plus, au sème général /corporel/, mais cette fois-ci, il le fait avec le sème particulier /tête/ plutôt que /pied/. Cette association évoque, non seulement les sacrements du baptême dans la religion catholique, mais contribue également à la création d'une molécule sémique combinant les sèmes /liquide/+corporel/, molécule présente dans les trois extraits de « Elle seule » présentés ('être'+ 'ruisselant', 'eau'+ 'pieds' et 'ruisselant'+ 'cheveux'). Fait intéressant, cette strophe pourrait également être en lien avec un personnage important dans la vie du Christ : Jean Baptiste, précepteur du baptême dans la religion catholique, dont celui de Jésus lui-même. Le sème /tête/ va peut-être avec /eau/, dans l'exemple précédent, mais il s'associe également avec /plateau/, reproduisant *La décollation de saint Jean-Baptiste* ou lorsque Salomé a offert une danse au roi Hérode contre la tête de ce saint homme sur un plateau. Les sèmes /plateau/ et /tête/ se retrouvent dans cette strophe, sans parler de l'expression « descendrai la lune » qui rappelle la promesse du souverain, le souhait de Salomé inacceptable d'un point de vue moral.

---

<sup>124</sup> École biblique de Jérusalem, « Jean 13 : 1 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 1847.

<sup>125</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 9-11.

Jésus sera lui aussi peint dans sa mort. Une formule de *Je* semble ridiculiser l'importance de la crucifixion pour les catholiques : « les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est / fonce au fronton d'une pelure / voguant à source de l'être-épouvantail<sup>126</sup> ». Le poème « Petit cosmos » a tout pour entretenir ce genre de parallèle. Une forte isotopie /élévation/ ainsi que la présence de Dieu (« celui qui est ») et des oiseaux, dont nous avons vu la signification religieuse précédemment, soutiennent l'isotopie /spirituel/. Par la figure de la substitution, Vanier reproduit Jésus à travers un néologisme impliquant deux substantifs liés par un trait d'union<sup>127</sup>, celui de « l'être-épouvantail ». Liés par une connexion symbolique, les deux personnages partagent la même caractéristique quant à l'orientation physique de leur bras : une forme de croix. Les deux se distinguent (mais se rapprochent également) par le statut ambigu de leur existence. Les deux présentent à la fois les sèmes /vie/ et /mort/, sans pour autant que le tout soit clair. L'épouvantail s'affiche dans la première position parce qu'il semble être vivant et dans la seconde, parce qu'il ne l'est pas réellement. Jésus entretient les deux sèmes en raison de son origine divine. Crucifié, le Christ n'est pas encore mort, mais il n'est pas vivant non plus, puisqu'il n'est pas humain. Selon le Nouveau Testament, Jésus est Dieu fait homme.

La dernier vers du recueil est une allusion au Christ, celle de « la cicatrice des paumes<sup>128</sup> », imitant les plaies de la crucifixion et les stigmates que contractent certains fervents. Le symbole était manifestement visible étant donné la nature particulièrement catholique de *Je* et, notamment, dans le titre de ce poème final : « Seven days » est un intertexte rappelant la création du monde en sept jours par Dieu dans l'Ancien Testament. Un important passage de la Genèse évoque cette importance des liquides dans la religion catholique : « Dieu dit : “Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux” et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament “ciel”<sup>129</sup>. » Dans *Je*,

---

<sup>126</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 5-7.

<sup>127</sup> Louis Guilbert, « Théorie du néologisme », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, vol. 20, n° 25, 1973, p. 20.

<sup>128</sup> Denis Vanier, « Seven days », *Je*, ouvr. cité, p. 38, v. 8.

<sup>129</sup> École biblique de Jérusalem, « Genèse 1 : 6-8 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 37-38.

l'isotopie /liquide/ est omniprésente. Vanier accorde à cet élément biblique une place d'honneur dans son écriture, tout en le remodelant à son image.

## CHAPITRE 4

### L'ISOTOPIE /LIQUIDE/ : ENTRE EAU, SANG ET PUTRÉFACTION

Tout en variant leurs formes et leurs états, les liquides traversent de part en part l'Ancien et le Nouveau Testament. L'eau bénite, le vin, le sang du christ, les huiles saintes, etc. ont une fonction sacrée tant dans les scènes bibliques étudiées que dans l'ensemble des rites catholiques. Le liquide est le symbole de la vie, mais aussi de la mort lorsqu'il lave la terre des êtres corrompus pendant le Déluge :

Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – depuis l'homme jusqu'aux bestiaux, aux bestioles et aux oiseaux du ciel –, car je me repens de les avoir faits. » Mais Noé avait trouvé grâce aux yeux de Yahvé<sup>130</sup>.

Dans *Je*, Vanier utilise également l'isotopie /liquide/ comme un indice de souffrance et de mort : « nos deux corps se sont dispersés / dans d'affreux océans où les hommes / se tordaient sous le poids des soleils<sup>131</sup> ». S'ajoute à cette quasi-image du Déluge, une dimension divine et purificatrice des liquides, elle aussi, à l'image des écritures bibliques : « et la pourriture des fruits deviendra le doux miel / dont se nourriront vos entrailles / l'eau de nos corps lavera la poussière des pavés<sup>132</sup> ». En plus des sèmes particuliers /vie/ et /mort/, traditionnellement rattachés au sème général /liquide/ dans le catholicisme, Vanier développe une position supplémentaire non exploitée par la religion catholique. En effet, le poète réunit purification et putréfaction, opposant ainsi les sèmes /pureté/ et /impureté/. Cette opposition touche à la fois les isotopies /corporel/ et /liquide/ et sans doute d'autres isotopies.

---

<sup>130</sup> École biblique de Jérusalem, « Genèse 6 : 5-8 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 45-46.

<sup>131</sup> Denis Vanier, « A [*sic*] peine rendu », *Je*, ouvr. cité, p. 33, v. 2-4.

<sup>132</sup> Denis Vanier, « Introspection », *Je*, ouvr. cité, p. 17, v. 12-14.

Vanier souille également cette eau pure si chère au catholicisme. La moindre tentative pour atteindre la pureté est perdue d'avance : « Ils m'ont distillé en eau im potable [*sic*] / car à tes seins de rivière j'élevais / la menthe des feuilles de chair / aux reflets des / grands étangs<sup>133</sup> ». Ce poème affiche une importante isotopie /liquide/. Malgré sa longueur d'à peine cinq vers et d'une vingtaine de mots, « Ils m'ont distillé » contient au moins sept signifiés relatifs au sème général /liquide/ et au moins cinq rattachés au sème particulier /eau/. La principale caractéristique du procédé de purification de l'eau est virtualisée dans ce premier vers. L'eau distillée, contenant habituellement le sème /pureté/, arbore maintenant le sème inverse, soit celui /impureté/. Par l'utilisation du signifié 'im potable', une première opération virtualise le sème /pureté/ du signifié 'eau', pour, ensuite, actualiser, dans une seconde opération, le signifié /impureté/.

La corruption morale et la décomposition cadavérique sont généralement les premières responsables de la contamination du liquide, mais l'eau se souille également par la terre et les nombreuses références à la boue dans *Je* sont là pour le prouver : « alluvions<sup>134</sup> », « fange<sup>135</sup> », « boue<sup>136</sup> », etc. Même les astres en sont recouverts dans « Québec » lorsque le poète écrit : « givre des soleils boueux<sup>137</sup> ». Vanier semble, une fois de plus, opter pour un renversement de valeur. Tout comme l'eau, la terre possède, elle aussi, une symbolique particulière au Québec, comme nous avons pu le voir au chapitre 2. La littérature du terroir accordait une place essentielle à la terre dans l'imaginaire collectif canadien-français. Le courant du terroir a dominé la littérature québécoise pendant de nombreuses décennies avec ce sème récurrent de la /terre/ et cette image du Canadien français *né pour un petit pain*. Plus tard, les écrivains indépendantistes et souverainistes ont repris le symbolique flambeau. Mais, cette fois-ci, la terre n'est plus celle que l'on sème et récolte au sens propre du terme. Pendant la Révolution tranquille, la « terre » devient, pour l'écrivain québécois, la province de Québec, car sous forme d'isotopie, elle

---

<sup>133</sup> Denis Vanier, « Ils m'ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35.

<sup>134</sup> Denis Vanier, « Douleur! », *Je*, ouvr. cité, p. 12, v. 3.

<sup>135</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 16.

<sup>136</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 13.

<sup>137</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 32, v. 27.

contient maintenant à la fois les sèmes /terre/ et /nation/. On la cultive toujours, mais elle fait germer des rêves plutôt que des récoltes, à l'image du poème « l'Octobre » de Gaston Miron. Denis Vanier, lui, était assurément à l'avant-garde en présentant déjà la Terre-Mère comme inféconde : « peuple fœtus criant à l'éclosion d'un verbe nouveau [...] / peuple démiurge / crucifié dans sa gale et son acharnement / à crever dans la fange des vagins à sec<sup>138</sup> ».

Évoquant les « arpents de neige<sup>139</sup> » de Voltaire, « la blanche découverte<sup>140</sup> » de Vanier illustre également, en plus du sème /terre/, un sème /liquide/ parfaitement adapté au climat du Québec. Depuis Nelligan<sup>141</sup>, et même avant avec Eudore Évanturel<sup>142</sup>, l'hiver et la neige sont des paysages chers aux poètes québécois. Depuis ce sème a été repris par de nombreux écrivains, comme nous avons pu le constater précédemment avec le poème de Paul Chamberland. Il n'est donc pas étonnant de retrouver, dans plusieurs passages de *Je*, une molécule sémique formée des sèmes /froid/+eau/ faisant place à un nouveau sème /glace/. Le vers du poème « Québec », cité précédemment, était déjà un très bon exemple de virtualisation/actualisation impliquant le sème /glace/. Tout d'abord, le sème /chaleur/ disparaît du signifié 'soleils' pour être remplacé par les sèmes /froid/+eau/; résultats de sa combinaison avec le signifié 'givre'. Un autre phénomène d'actualisation apparaît dans le poème « Québec », mais, cette fois-ci, il se limite au sème /froid/ : « nos corps bleuis / par le froid<sup>143</sup> ». Le signifié 'bleuis', qui fait normalement référence à la couleur d'un objet, contient maintenant, dans son sens, le sème afférent /froid/, puisqu'il est associé au signifié 'froid'. Le court poème « Hiver » dévoile, quant à lui, une isotopie /froid/ encore plus puissante que celle du poème d'ouverture de *Je*, où le signifié 'neige' était repris deux fois<sup>144</sup>. À l'image du poème « Ils m'ont distillé », qui contenait une forte isotopie /liquide/,

<sup>138</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 11 et 14-16.

<sup>139</sup> Voltaire, *Candide ou l'optimisme*, édition de Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1992[1759], p.119.

<sup>140</sup> Denis Vanier, « Comme un dédale », *Je*, ouvr. cité, p. 26, v. 6-7.

<sup>141</sup> Émile Nelligan, « Soir d'hiver », *Poésies*, Montréal, Boréal, 1996, p.100

<sup>142</sup> Eudore Évanturel, « Blquette », *L'œuvre poétique d'Eudore Évanturel*, édition de Guy Champagne, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 50-52.

<sup>143</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 9-10.

<sup>144</sup> Denis Vanier, « L'absence morne », *Je*, ouvr. cité, p. 11, v. 3-4.



le poème intitulé « Hiver » porte bien son titre, qui, à lui seul, introduit cette caractéristique propre à la Terre de Québec : « Nous sommes morts / pays de froid / sillons de néant glacé / à l'enchevêtrement des nuits crispées / peuple à effluves de frimas<sup>145</sup>. » Nous ne donnerons pas plus de détails sur ce poème, puisque la répétition du sème /froid/ semble évidente dans l'extrait. Qu'il soit seul ou en molécule sémique avec un sème /eau/, le sème /froid/ contenu dans les signifiés de ce poème contribue, sans aucun doute, à développer une isotopie du même nom.

Les Québécois et leur patrie sont également associés à l'isotopie /froid/ chez Vanier. En effet, les poèmes de *Je* exposent très souvent une molécule sémique formée des sèmes /corporel/+froid/. Nous pouvions déjà identifier cette molécule dans les poèmes « Québec » (« corps bleuis par le froid ») et « Hiver » (« peuple à effluves de frimas » à cause de la condensation de l'haleine caractéristique du froid québécois), mais elle se retrouve également dans « Décombres », poème peignant une société au bord de ce gouffre que sera le futur : « insérez nos os dans la glace des décembres et de / l'au-delà<sup>146</sup> ». Dans cet extrait, nous identifions tout d'abord une relation entre les sèmes /froid/ et /catholicisme/ par l'implication du signifié 'au-delà'. Dans ce sens, l'extrait semble aussi contenir une référence à l'éternité, du moins, à la longue durée, par la pluralisation de 'décembres'. La molécule sémique formée des sèmes /corporel/+froid/ est identifiable dans le signifié 'os' pour le premier sème et dans les signifiés 'glace' et 'décembres' pour le second sème. Finalement, le sème /froid/ apparaît dans le poème « Elle seule », mais, cette fois-ci, il subit un traitement opposé : « je te dirai l'eau / qui coulera à nos pieds/ l'amour en perles de neige et de soleil<sup>147</sup> ». Au lieu de faire geler l'eau, comme c'était le cas dans les exemples précédents, Vanier fait fondre la 'neige' pour qu'elle reprenne sa forme liquide. Lorsqu'il s'unit au sème /chaleur/ dans 'soleil', le sème /froid/ se virtualise du signifié 'neige'. Il en résulte une eau purificatrice, symbole de l'amour, à l'image de celle du lavement des pieds dans la Bible, comme nous l'avons déjà mentionné.

---

<sup>145</sup> Denis Vanier, « Hiver », *Je*, ouvr. cité, p. 27.

<sup>146</sup> Denis Vanier, « Décombres », *Je*, ouvr. cité, p. 16, v. 17-18.

<sup>147</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 6-8.

L'isotopie /liquide/ coule dans l'œuvre de Vanier comme elle traverse les Saints Écrits. Dans *Je*, plusieurs signifiés se regroupent pour créer une molécule sémique formée des sèmes généraux /liquide+/élévation/. Bien que nous l'ayons déjà identifiée sous la forme particulière /froid(glace)/+catholicisme/ dans le poème « Décombres », cette molécule sémique se retrouve, le plus souvent, sous la forme d'une association entre les sèmes particuliers /eau+/ciel/. Des exemples à l'appui suivront, mais il est d'abord essentiel de rappeler la signification reliée au ciel dans la religion catholique. Il a été mentionné, lors du précédent chapitre, que cette croyance est de conception manichéenne : le paradis, ou le ciel, symbolise le bien et l'enfer, sous la terre, le mal. De plus, nous tenons également à rappeler l'importance de la molécule elle-même dans la Bible, puisqu'il a été évoqué précédemment que les croyances catholiques sous-entendent qu'au départ eau et ciel ne faisaient qu'un. Nous remarquons aussi l'importance capitale de cette forme récurrente chez Vanier. La co-réurrence des sèmes /eau+/ciel/ apparaît une première fois dans les vers initiant le poème intitulé « Ma ville » : « au cœur des vagues célestes / sur un océan de torsionnelles [sic] candeur<sup>148</sup> ». Ces deux vers exposent, en double, la molécule étudiée. Les signifiés 'vagues' et 'océan' contiennent tous deux le sème général /liquide/ et le sème particulier /eau/. Le sème /élévation/ se présente sous sa forme inhérente par le recours au signifié 'célestes' et sous sa forme afférente par l'utilisation du signifié 'candeur'. Ce dernier évoque la « pureté de l'âme<sup>149</sup> » nécessaire pour atteindre les cieux, car Jésus a dit dans la Bible : « Jésus se fâcha et leur dit : «Laissez les petits enfants venir à moi; ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu<sup>150</sup> [...]». » Les signifiés présentant le sème général /élévation/ contiennent donc aussi le sème particulier /ciel/. Il y a donc une double occurrence de la molécule particulière /eau+/ciel/ dans ce seul poème.

Dans un autre passage de *Je*, nous retrouvons la même molécule sémique /eau+/ciel/, mais, cette fois-ci, Vanier lui offre un traitement très différent, un traitement

<sup>148</sup> Denis Vanier, « Ma ville », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 2-3.

<sup>149</sup> Trésor de la langue française, « candeur » dans *Trésor de la langue française informatisé* [en ligne], URL : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>, date inconnue (p. consultée le 3 février 2013).

<sup>150</sup> École biblique de Jérusalem, « Marc 10 : 14 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 1746.

qui lui est propre : « Les épaves tordues des cieux voguent à la dérive / sur l'immensité d'un cerveau de micas [*sic*] / où les membranes et les veines s'entrelacent / en une douce jouissance sur le mont de ta chair<sup>151</sup> ». Ces vers ont un statut particulier, car ils exposent un aspect essentiel de la poétique vaniérienne : le contraste, le changement de texture matérielle et l'oxymore. Nous pouvons identifier, dans le premier vers, la molécule étudiée sous sa forme originale (/eau/ = 'épaves', 'voguent', 'dérive', 'cerveau' et /ciel/ = 'cieux'). Dans le second vers, le sème /eau/ est virtualisé des signifiés précédents par la présence du signifié 'micas'. Il est rarement question de navigation sur une surface aussi sèche que le mica, alors le sème /liquide/, inhérent dans les signifiés 'épaves', 'voguent', 'dérive' et afférant dans 'cerveau', se virtualise au profit du sème /solide/ (ou /sec/ en opposition au sème /humide/ de 'cerveau') dans 'micas'. L'allotopie est causé par l'incompatibilité entre les lexies qui contiennent le sème /liquide/. L'isotopie /liquide/ se réactive dans le vers suivant, à travers les parties du corps présentées (« membranes », « veines » et « chair ») et la mollesse du verbe « entrelacent » utilisé pour les relier.

L'extrait précédent renfermait également un signifié représentatif d'une autre isotopie particulière dominante dans l'écriture de Vanier et reliée à l'isotopie générale /liquide/. Le sème /navigation/, contenu dans les signifiés 'épaves' et 'voguent' du précédent poème, est aussi repris tout au long du recueil, dans des signifiés comme 'rivages<sup>152</sup>', 'échouer<sup>153</sup>', 'grève<sup>154</sup>', 'ports<sup>155</sup>', 'navires<sup>156</sup>', 'fleuve<sup>157</sup>', 'vagues<sup>158</sup>', 'océan[s]<sup>159</sup>', 'flots<sup>160</sup>', 'voguant<sup>161</sup>', 'voiles<sup>162</sup>', 'écumer<sup>163</sup>', 'île<sup>164</sup>', 'rivière<sup>165</sup>' ,

<sup>151</sup> Denis Vanier, « Les épaves tordues », *Je*, ouvr. cité, p. 24, v. 1-4.

<sup>152</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 14-15, v. 1 et 15.

<sup>153</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 14, v. 8.

<sup>154</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 14, v. 8.

<sup>155</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 7.

<sup>156</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 7.

<sup>157</sup> Denis Vanier, « Éclipse » et « Je crève le temps de tes yeux », *Je*, ouvr. cité, p. 22, v. 1 et p. 34, v. 2.

<sup>158</sup> Denis Vanier, « Ma ville », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 2.

<sup>159</sup> Denis Vanier, « Ma ville » et « A [*sic*] peine rendu », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 3 et p. 33, v. 3.

<sup>160</sup> Denis Vanier, « Ma ville », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 15.

<sup>161</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 7.

<sup>162</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 9.

<sup>163</sup> Denis Vanier, « Je crève le temps de tes yeux », *Je*, ouvr. cité, p. 34, v. 8.

‘étangs<sup>166</sup>’ et ‘quai<sup>167</sup>’. Dans ces vers, les « épaves tordues des cieux » font-elles référence au statut chancelant du catholicisme au Québec? Dans son mémoire sur Denis Vanier et la contre-culture, Steve Fortin laisse entendre cette hypothèse. Il associe les « cieux » à l’époque de répression sexuelle et confirme la libération sexuelle des Québécois par l’utilisation des référents « jouissance » et « chair », résultat de la « dérive » du catholicisme. Fortin affirme que « le rejet de ces interdits quels qu’ils soient s’imposera comme l’élément principal et commun à toutes revendications contre-culturelles. Bientôt, toute une génération revendiquera le droit à une sexualité ouverte<sup>168</sup>. » Le pouvoir inébranlable dont jouissait l’Église catholique avant la Révolution tranquille tombe sous la plume du jeune Vanier. Dans *Je*, les cieux ne symbolisent plus un modèle de stabilité, puisqu’en plus d’être présentés comme « à la dérive » dans « Les épaves tordues », ils « se nouent et meurent en d’innombrables culbutes<sup>169</sup> » dans « Des rivages abandonnés » et ils « vomi[ssent] la bave / écumante de nos espoirs<sup>170</sup> » dans « Québec », entre autres. Nous assistons donc, dans *Je*, à la naissance des contestations contre-culturelles comme l’indiquait Steve Fortin dans son travail.

Une identification du sème /liquide/ est également possible à travers les nombreuses substances organiques dont fait état la poésie de Vanier. Les liquides corporels occupent une place essentielle dans la composition de *Je*. Cette caractéristique particulière de l’écriture vaniérienne continuera de se développer chez le poète avec les années, jusqu’à sa mort, jusque dans le titre du dernier recueil paru de son vivant : *L’urine des forêts*<sup>171</sup>. Chez Vanier, il faut reconnaître que la matière est en constante mutation et les états liquides, solides et gazeux se confondent. C’est pourquoi les sécrétions organiques ne dérogent pas à cette règle en changeant, elles aussi, de rôle dans leurs fonctions naturelles : « Petit

---

<sup>164</sup> Denis Vanier, « Je crève le temps de tes yeux », *Je*, ouvr. cité, p. 34, v. 8.

<sup>165</sup> Denis Vanier, « Ils m’ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35, v. 2.

<sup>166</sup> Denis Vanier, « Ils m’ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35, v. 5.

<sup>167</sup> Denis Vanier, « Seven days », *Je*, ouvr. cité, p. 38, v. 3.

<sup>168</sup> Steven Fortin, « Denis Vanier : à l’aune de la contre-culture » [Mémoire], ouvr. cité, p. 31.

<sup>169</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 9.

<sup>170</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 11-12.

<sup>171</sup> Denis Vanier, *L’urine des forêts*, Montréal, Les Herbes rouges, 1999.

cosmos suant dans tes yeux<sup>172</sup> ». L'ajout du signifié 'yeux' virtualise le sème /sécrétion sudoripare/ dans 'suant' en le remplaçant par le sème /sécrétion oculaire/. Il faut tout de même noter que tous deux contiennent le sème /liquide organique/.

Dans le poème intitulé « Ils m'ont distillé », Vanier joue sur le sens d'un autre signifié pour y actualisé le sème /liquide organique/. Le poète utilise la figure de la métaphore pour y arriver : « à tes seins de rivière<sup>173</sup> ». Nous avons déjà souligné le rôle majeur de l'isotopie particulière /eau/ dans ce poème, mais le sème particulier /liquide organique/ y est aussi important. Un processus de lactation est engendré par le prolongement du sème /liquide/ dans 'rivière' vers celui du signifié 'seins'. Effectivement, si les seins, par la métaphore, sont comme une rivière, ce qui en coule n'est pas de l'eau, mais bien du lait maternel. Le signifié 'seins' virtualise donc le sème /eau/ dans le signifié 'rivière' au profit du sème /liquide organique/, qui s'actualise. Il s'agit donc là d'une présupposition mutuelle, puisque le sème /eau/ de 'rivière' se transporte dans le signifié 'seins', qui, lui-même, actualise le sème /liquide organique/ dans 'rivière'.

Déjà, en 1965, presque tous les liquides organiques imaginables se côtoyaient dans *Je*. Mais, le sang demeure tout de même le plus commun d'entre eux parmi la salive, la bile, le pus, les sécrétions vaginales, la vomissure et la sueur. La présence du sang, cette substance indispensable au catholicisme dont la présence était symbolisée dans l'acte eucharistique, apparaît également dans d'autres extraits de *Je* : « un tronçon d'insecte qui vous tord / le cœur et nage dans votre sang<sup>174</sup> », « des nuits de sang<sup>175</sup> », « le sang des rats<sup>176</sup> », « où les fouets et le sang scintillent<sup>177</sup> », etc. De plus, une molécule sémique formée des sèmes /terre/+ /sang/ est identifiable dans les premiers vers des deux pages constituant le poème « Québec » : « Terre de tronçons imbibés de sang [...] en ciel bas sur

---

<sup>172</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 1.

<sup>173</sup> Denis Vanier, « Ils m'ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35, v. 2.

<sup>174</sup> Denis Vanier, « Douleur! », *Je*, ouvr. cité, p. 12, v. 1-2.

<sup>175</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 14, v. 4.

<sup>176</sup> Denis Vanier, « Décombres », *Je*, ouvr. cité, p. 16, v. 4.

<sup>177</sup> Denis Vanier, « Les épaves tordues », *Je*, ouvr. cité, p. 24, v. 5.

la terre de sang<sup>178</sup> ». Le sème particulier /sang/ est communément associé au sème général /liquide/, à une exception près. Par la figure de l'oxymore, Vanier réussit à virtualiser ce sème dans le vers de clôture de « Ma ville » : « des globules éparses [*sic*]... sans flots<sup>179</sup> ». Réservé aux sécrétions organiques, le signifié 'globules', voit son sème /liquide/ virtualisé, ou, du moins, réduit par la négation du signifié 'flots'.

Dans le vers final de « J'ai quitté la plénitude », une autre sécrétion organique perd son sème /liquide/ : « peuple démiurge / crucifié dans sa gale et son acharnement / à crever dans la fange des vagins à sec<sup>180</sup> ». Le dernier signifié virtualise le sème /liquide/ des signifiés 'fange' et 'vagins'. Le même phénomène de virtualisation survenait entre les signifiés 'micas' et 'cerveau' dans le poème « Les épaves tordues » et entre 'sans flots' et 'globules' dans le poème « Ma ville ». Le sème /impureté/ du signifié 'fange', associé à l'organe génital, est peut-être bien le symbole des règles féminines. Il faut rappeler que dans la société québécoise les menstruations n'étaient pas vues d'un très bon œil. La Bible dit d'ailleurs à ce sujet que, pendant ses menstruations, tout ce que touche la femme devient impur :

Lorsqu'une femme a un écoulement de sang et que du sang s'écoule de son corps, elle restera pendant sept jours dans la souillure de ses règles. Qui la touchera sera impur jusqu'au soir. Toute couche sur laquelle elle s'étendra ainsi souillée sera impure; tout meuble sur lequel elle s'assiéra sera impur. Quiconque touchera son lit devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau, et il sera impur jusqu'au soir. Quiconque touchera un meuble, quel qu'il soit, où elle se sera assise, devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau, et il sera impur jusqu'au soir<sup>181</sup>.

Ce sont là les paroles de Dieu transmises à Moïse pour les Israélites et ce discours sur l'impureté de la femme continue au-delà de cet extrait. Anciennement, les femmes devaient avoir honte de ce phénomène naturel, qui justifiait, en partie, leur infériorité vis-

<sup>178</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31-32, v. 1 et 19.

<sup>179</sup> Denis Vanier, « Ma ville », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 15.

<sup>180</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 14-16.

<sup>181</sup> École biblique de Jérusalem, « Lévitique 15 : 19-22 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 180.

à-vis des hommes<sup>182</sup>. Le sème /infertilité/ s'ajoute donc au sens de 'vagins', puisqu'il s'actualise devant la perte du cycle menstruel ou, tout simplement, à cause de la sécheresse vaginale freinant la procréation.

Tout comme l'isotopie /catholicisme/, la dominance de l'isotopie /liquide/ n'est plus à prouver. Pourtant, les liens directs avec la Bible et l'isotopie /liquide/ ne sont pas les seuls représentants de la religion des Canadiens français dans l'univers du poète. Vanier et bien d'autres écrivains de l'époque s'évertueront à faire évoluer ce paradigme vieux de plusieurs siècles; ce pudique rapport au corps véhiculé par le clergé catholique<sup>183</sup>.

---

<sup>182</sup> Suzanne Marchand, « Cachez ce sang que je ne saurais voir. Les menstruations au Québec (1900-1950) », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 10, 2012, p. 69.

<sup>183</sup> Isabelle Miron, « Américanité, corps et quête de sens en littérature québécoise moderne (1953-1970) » [colloque] dans *Fabula* [en ligne], URL : [http://www.fabula.org/actualites/americanite-corps-et-quete-de-sens-en-litterature-quebecoise-moderne-1953-1970\\_33068.php](http://www.fabula.org/actualites/americanite-corps-et-quete-de-sens-en-litterature-quebecoise-moderne-1953-1970_33068.php), 2009 (p. consultée le 16 avril 2013).

## CHAPITRE 5

### L'ISOTOPIE /CORPOREL/ : « CARCASSES [...] DES CORPS AIMÉS<sup>184</sup> » ET « CERCUEILS MULTICOLORES<sup>185</sup> »

Denis Vanier est assurément un poète du corps. Qu'il soit sexuel, religieux ou en état de putréfaction, le corps est surutilisé dans la poétique vaniérienne. Il s'introduit par des expressions le décrivant de la « tête<sup>186</sup> » aux « pieds<sup>187</sup> », littéralement. Puisqu'une grande place est laissée au sème /corporel/, c'est avec peu d'étonnement que nous pouvons constater que les signes « homme », « corps » et « chair » sont les plus répétitifs du recueil, avec neuf, neuf et sept récurrences respectives. Les corps dans *Je* sont, le plus souvent, représentés dans un état de mort. Par l'exemple, dans l'extrait suivant : « je traîne avec moi / les carcasses insondables des corps aimés<sup>188</sup> ». En revanche, un seul corps a droit à un traitement de faveur, un seul humain échappe à ce sort : « Mireille<sup>189</sup> ». Cette femme, dont le prénom est cité à deux reprises, jouit d'un statut particulier dans *Je*. La mort ne l'atteint pas contrairement aux autres éléments du recueil. Elle ne semble pas pouvoir saigner et, pourtant, le sang ne manque pas dans les écrits de Vanier : « [...] Mireille / une solitude sans vertige / des globules éparses [*sic*]... sans flots<sup>190</sup> ». Sa dissection ne cause en rien sa mort, puisqu'elle est peinte comme un acte d'amour dans le poème « Elle seule », une sorte d'ode à l'amour typiquement vaniérien : « je transformerai ta chair en lamelles de printemps / Mireille<sup>191</sup> ». Nommée « Déesse<sup>192</sup> » dans l'imaginaire du poète-écrivain de *Je*, Mireille se tient sur des « cimes abruptes de cadavres<sup>193</sup> ». Cette description renforce son état de perfection et d'immortalité ou, du moins, de supériorité face à la mort. Le narrateur

---

<sup>184</sup> Denis Vanier, « Éclipse », *Je*, ouvr. cité, p. 22, v. 3.

<sup>185</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 10.

<sup>186</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 7.

<sup>187</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 7.

<sup>188</sup> Denis Vanier, « Éclipse », *Je*, ouvr. cité, p. 22, v. 2-3.

<sup>189</sup> Denis Vanier, « Ma Ville » et « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 13, p. 37, v. 18.

<sup>190</sup> Denis Vanier, « Ma Ville », *Je*, ouvr. cité, p. 23, v. 13-15.

<sup>191</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 37, v. 17-18.

<sup>192</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 1-2.

<sup>193</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 2.



amoureux fait tremper leurs pieds dans des « perles de neige et de soleil<sup>194</sup> ». Il offre également la « lune<sup>195</sup> » à Mireille. Finalement, il accomplit le sacrifice ultime en donnant son corps, une *Eucharistie* version Denis Vanier, comme nous avons pu le constater dans le troisième chapitre. Tout le reste n'est que sang et impureté : même le « temps [est] mort », même le corps du narrateur amoureux offert à sa bien-aimée est recouvert « d'immondices humains<sup>196</sup> [*sic*] ».

Exception faite de Mireille, les autres corps humains sont rongés par la maladie et la putréfaction, entretenant l'isotopie /impureté/ déjà introduite dans le chapitre traitant des liquides. Le cadavre d'un suicidé grouille de bestioles : « un tronçon d'insecte qui vous tord / le cœur et nage dans votre sang / des alluvions sans fin jouant dans vos lobes / un suicide affreux qui depuis bien longtemps / a disparu de la mémoire des hommes<sup>197</sup> ». Comme nous l'avons déjà mentionné, les corps ne sont souvent que « carcasses<sup>198</sup> » dans un imaginaire où les « os pourrissent<sup>199</sup> ». Ces sinistres tableaux entretiennent également une forte isotopie de la /mort/ dans *Je*. Plusieurs études sur les œuvres complètes de Vanier, dont un numéro spécial de *Voix et Images*<sup>200</sup>, soutiennent aussi cette dimension putréfactive et mortelle associée à une isotopie /impureté/. Entre les plaies purulentes et les maladies de peau, la pourriture attaque les corps, des corps qui se décomposent à travers les déjections humaines. Cette isotopie crée un univers fictif extrêmement funeste. Mais, il ne faut surtout pas s'y méprendre. Malgré la mort, le noir ne domine pas le monde littéraire de Vanier. Les jeux sur la couleur sont nombreux, comme dans l'expression « cercueils multicolores<sup>201</sup> ». Cet exemple renverse la coutume du noir traditionnel des enterrements dans la religion catholique. Il en est de même pour les vers du poème « Elle seule » : « déesse sur cimes abruptes des cadavres fous et bariolés / comme dans un cirque

---

<sup>194</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 8.

<sup>195</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 9.

<sup>196</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 37, v. 15.

<sup>197</sup> Denis Vanier, « Douleur! », *Je*, ouvr. cité, p. 12, v. 1-5.

<sup>198</sup> Denis Vanier, « Éclipse », *Je*, ouvr. cité, p. 22, v. 3.

<sup>199</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31, v. 6.

<sup>200</sup> Simon Harel, Jonathan Lamy, « Denis Vanier, un monstre dans la ruelle », *Voix et Images*, art. cité, p. 12.

<sup>201</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p. 13, v. 10.

/ un cirque de chair / en guise de toile<sup>202</sup> ». En comparant des « cadavres » à un « cirque », le cliché associatif entre le sème /noir/ et le sème /mort/ est neutralisé. Le sème /noir/ se virtualise également devant le signifié ‘bariolés’, qui, selon sa définition, rend pratiquement impossible la présence d’une seule et unique couleur sombre telle que le noir.

De la même manière qu’elle vacille entre perfection et putréfaction, la poésie de *Je* semble être constamment tiraillée entre la tradition et la modernité, entre la dépossession et la repossession du corps, entre le désir et la mort, oppositions facilement explicables en raison de l’enseignement catholique moralisateur et du climat de répression sexuelle associé à la dévalorisation du corps au profit de l’âme. Comme nous l’avons vu précédemment dans le poème « Les épaves tordues », l’écriture de Vanier revendique cette jouissance interdite du corps, celle qui est revenue naturellement avec la sexualité lorsque le « navire » du catholicisme a coulé. Comme chez Haraucourt, Denis Vanier remet seulement les choses à leur place, en remplaçant la sexualité au centre de la vie. Pendant l’écriture de *Je*, Vanier n’est pas encore ce personnage contre-culturel, haut en couleur, presque pervers, qui décidera de mettre, en 1974, dix photographies de vagin en gros plan dans la première édition du *Clitoris de la fée des étoiles*<sup>203</sup>... Le style dans *Je* est nettement plus sage, étonnamment plus raffiné, malgré le jeune âge du poète (nous rappelons qu’il avait entre 13 et 15 ans pendant la rédaction de *Je*). Le mélange de points de vue modernes et d’anciens dogmes catholiques est tel que la représentation du corps chez Vanier oscille constamment entre consommation et consécration, entre une ouverture sur le monde et un repli sur soi propre à la culture catholique québécoise. Le jeune Vanier ne semble pas encore vouloir choquer par la sexualité, il se sert seulement des corps comme il le fait avec les différents éléments du catholicisme. La chair, en plus d’être un thème récurrent de l’œuvre de Vanier, est un objet du décor. La citation de Steve Fortin reprenait précédemment cette idée, mais d’un point de vue religieux : « Vanier utilise certaines

---

<sup>202</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 2-5.

<sup>203</sup> Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, ouvr. cité.

images religieuses comme matériau poétique<sup>204</sup> ». Les représentations du corps et les images religieuses, entre autres, occupent cette fonction commune dans la poétique vanérienne, celle de « matériau poétique ».

L'isotopie /corporel/ évolue également à travers les multiples représentations de la chair sexuelle, par exemple dans le poème intitulé « J'ai quitté la plénitude ». Celui-ci renferme une probante isotopie /corporel/(en gris pâle), plus particulièrement, une isotopie de la /sexualité/ ou de la /procréation/. L'isotopie générale /corporel/ forme une molécule sémique avec l'isotopie /terre/, au sens où l'entendait Gaston Miron avec sa « Terre de Québec », c'est-à-dire formée d'une combinaison du sème /terre/, issu de la littérature du terroir, en plus d'un sème /nation/ propre aux écrits de la Révolution tranquille :

J'ai quitté la plénitude des rois à sol de sexe [...]

dans le relâchement du muscle cervical  
vers des immensités vierges du viol saccadé des yé-yé  
verdoyants de terre palpable [...]

les petits ports à navires déchiquetés de chair [...]

peuple coloré à viscères nuptiales  
peuple fœtus criant à l'éclosion d'un verbe nouveau [...]

peuple démiurge  
crucifié dans sa gale et son acharnement  
à crever dans la fange des vagins à sec<sup>205</sup>

De nombreuses occurrences des sèmes /sexualité/ et /terre/ se retrouvent dans ces extraits de « J'ai quitté la plénitude. L'expression « à sol de sexe » combine d'ailleurs les deux sèmes dès le début du poème. L'association des signifiés 'muscle' et 'cervical' actualise le sème sexualité par sa référence au col de l'utérus. Ce passage représente donc l'ouverture d'un utérus vers « des immensités [...] verdoyant[e]s de terre palpable ». En d'autres mots,

<sup>204</sup> Steve Fortin, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture » [Mémoire], ouvr. cité, p. 27.

<sup>205</sup> Denis Vanier, « J'ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 1, 3-5, 7, 10-11, 14-16.

cela symbolise peut-être la naissance du peuple québécois et son appropriation de la Terre de Québec; le retour dans l'utérus de la mère avant que ce dernier ne soit desséché. Nous retrouvons également la figure de l'oxymore si chère à Vanier dans la locution « vierge du viol », le premier signifié représentant le sème /pureté/, et le second, le sème /impureté/. Cette expression entraîne aussi une troisième actualisation du sème /sexualité/ dans les deux signifiés. Bien que le signifié 'ports' du vers 7 semble se rattacher au sème /liquide/, il n'en reste pas moins qu'il est aussi associé au sème /terre/, puisqu'un port se dresse presque toujours sur le littoral. Un peu plus loin, au vers 10, c'est encore la combinaison de signifiés qui crée l'actualisation du sème /sexualité/. En effet, à lui seul, le signifié 'viscères' n'a rien de sexuel. C'est lorsque Vanier le combine au signifié 'nuptiales', relatif à l'accouplement et au mariage, que le sème /sexualité/ s'actualise, rappelant un type de viscère en particulier : l'appareil génital féminin ou l'utérus. Le signifié 'fœtus' du vers 11 soutient cette hypothèse en entretenant cette antithèse d'une société destinée à enfanter, mais incapable de naître en tant que nation souveraine, ou plutôt, en tant que culture souveraine, puisqu'il n'est pas encore question de séparation politique du Québec. Cette image est d'ailleurs reprise dans les derniers vers du poème à travers le signifié 'vagins'. Puisqu'ils sont décrits comme « à sec », les « vagins », habituellement relatifs à l'accouchement, sont aussi synonymes d'infertilité.

Nous avons déjà parlé de la perte de la fécondité symbolisée par la sécheresse vaginale dans le précédent chapitre. Le poème « Québec » renforce cette image déjà utilisée dans « J'ai quitté la plénitude », celle d'un peuple voué à ne jamais venir au monde ou qui n'a jamais vraiment eu la possession de son corps. Une analogie de sèmes s'établit entre les deux poèmes qui contiennent tous deux la molécule /corporel+/terre/. Les isotopies générales /corporel/ et /terre/ étaient déjà présentes dans le précédent extrait du poème « J'ai quitté la plénitude ». L'isotopie /corporel/ s'étend aussi dans cet extrait de « Québec ». Représentatif du début de la bataille entre les mœurs catholiques et la contre-culture, ce poème évoque le tiraillement entre la dépossession et la repossession du corps :

Terre de tronçons imbibés de sang [...]
 terre de suffrages où nos corps

se sont dilapidés sous l'énigme de la puissance [...]  
 sols ou nos os pourrissent  
 dans la honte de la misère.

Mais un jour viendra où nous déploierons  
 les voiles qui recouvrent nos corps bleuis  
 par le froid, et la peine [...]

en ciel bas sur la terre de sang

Québec a faim de sa chair détruite  
 la clémence attisée des peuples sans os [...] <sup>206</sup>

Au chapitre 4 de ce mémoire, nous avons identifié une molécule /terre+/sang/ dans le poème « Québec ». Celle-ci s'intègre dans la nouvelle molécule /terre+/corps/. Dans « Québec », l'isotopie /corporel/ dévoile d'abord un sentiment d'impuissance devant la possession du corps, le même qui était décrit dans « J'ai quitté la plénitude ». La « chair » est « détruite », les « peuples » sont « sans os », car ces derniers « pourrissent » dans la Terre de Québec. La seconde isotopie évoque l'idée de nation par la présence des signifiés 'terre', 'sol' et 'peuple', présents dans les deux poèmes, et par le signifié 'Québec', dans le poème du même nom. Le signifié 'chair' porte également cette essence du catholicisme exclusive au poète Denis Vanier. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'association entre les signifiés 'faim' et 'chair' rappelle l'acte eucharistique de Jésus envers ses apôtres. La chair est d'ailleurs très présente dans la doctrine catholique, par exemple, dans l'interdit du péché de chair ou bien dans le passage biblique « Et le Verbe s'est fait chair<sup>207</sup> » traitant du corps du Christ. Chez Vanier, le signifié 'chair' est une occurrence du sème /corporel/ en plus d'être associé au sème /catholicisme/ et parfois, aussi, au sème /sexualité/.

Évoqués précédemment, les tabous liés au corps et à la sexualité dans la religion catholique sont fortement dénoncés dans l'œuvre de Vanier. Dans « Québec », cette critique des autorités religieuses se renforce. Le « peuple » soumis dans le poème « J'ai quitté la plénitude » se réveille et veut récupérer le contrôle de son corps (« Mais un jour

<sup>206</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31-32, v. 1, 3-4, 6-10, 19-21.

<sup>207</sup> École biblique de Jérusalem, « Jean 1 : 14 », *La Bible de Jérusalem*, ouvr. cité, p. 1818.

viendra [...]). Il s'agit d'un autre cas où Vanier met en parallèle des éléments contradictoires. Il dépeint le peuple québécois de manière caricaturale en lui imposant une caractéristique physique. L'obligation de procréer est à la fois omniprésente et annihilée par l'infertilité. D'un point de vue idéologique, le message est clair. La modernisation doit passer par la chute du catholicisme traditionnel qui force les couples à avoir des enfants et encore des enfants et le tout sans aucun plaisir et, surtout, sans aucun désir. (Faut-il rappeler que le mariage d'amour est un phénomène récent?) Métaphoriquement, quand les femmes arrêteront d'accoucher, le Québec pourra naître en tant que société distincte. C'est peut-être pour cette raison que l'âme est presque oubliée tout au long du recueil. Constamment mise de l'avant par la religion catholique, l'âme semble devoir disparaître temporairement dans *Je* pour que le corps brille de sainteté lui aussi, pour qu'il cesse d'être une simple enveloppe en attendant le paradis et que les deux, corps et âme réunis, redorent le blason de la notion de « désir » essentielle à la poétique vaniérienne. Nous terminerons ce chapitre sur des vers d'un poème de Vanier qui laisse cette impression. La fin d'« Introspection » présente les sèmes /sexualité/, /corporel/ et /spirituel/, tous des sèmes à l'étude durant ce mémoire, mais elle contient, en plus, une opposition /finitude/ /renouveau/, signe que tout espoir n'est pas perdu pour le jeune Denis Vanier : « et l'anéantissement final s'accomplira / en une éternelle étreinte / où je reconstituerais / ton âme et tes désirs<sup>208</sup>. »

---

<sup>208</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 17, v. 15-18.

## CONCLUSION

En 1965, le Québec commence à peine à sortir de l'immense gouffre causé par l'effondrement de l'Église catholique. Après les coups d'éclat du *Refus global* et de *Cité Libre*, les Québécois peuvent enfin s'affirmer. Mais, l'abandon des valeurs prioritaires d'une société ayant nécessairement un coût, le vide laissé par le catholicisme sera rapidement comblé par le nationalisme ambiant. Les artistes se tourneront vers leur nouvelle muse : la mère patrie. Denis Vanier sera un laissé pour compte dans l'histoire de la Révolution tranquille, la politique n'ayant jamais été au centre de ses préoccupations. Malgré la montée du souverainisme au Québec, Denis Vanier ne dérogera pas de ses principes révolutionnaires. Roger Chamberland, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, écrit à ce sujet, avec raison : « le poète tente de s'inscrire en faux contre une poésie "nationaliste" montante, surtout représentée par les poètes du pays<sup>209</sup>. »

Au cours de sa longue carrière, Vanier s'associera à de nombreuses figures contestataires de la littérature francophone et anglophone. Encourageant la lecture des littératures internationales (Tristan Tzara<sup>210</sup>, Friedrich Engels<sup>211</sup>, Friedrich Nietzsche<sup>212</sup>, Jorge Luis Borges<sup>213</sup>, Emile Cioran<sup>214</sup>, Stefan Zweig<sup>215</sup>, Milan Kundera<sup>216</sup>, etc.) et des textes *beat* (William Burroughs<sup>217</sup>, Gregory Corso<sup>218</sup>, Allen Ginsberg<sup>219</sup>, Jack Kerouac<sup>220</sup>,

---

<sup>209</sup> Roger Chamberland, « JE et PORNOGRAPHIC DELICATESSEN, recueils de poésies de Denis VANIER », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, ouvr. cité, p. 456.

<sup>210</sup> Épigraphe de Tristan Tzara dans Denis Vanier, *Je*, ouvr. cité, p. 16.

<sup>211</sup> Épigraphe de Friedrich Engels dans Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, ouvr. cité, n.p.

<sup>212</sup> Épigraphe de Friedrich Nietzsche dans Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, ouvr. cité, n.p.

<sup>213</sup> Épigraphe de Joseph Luis Borges dans Denis Vanier, *Rejet de prince*, Montréal, VLB éditeur, 1983, p. 9.

<sup>214</sup> Épigraphe d'Émile Cioran dans Denis Vanier, *Une Inca sauvage comme le feu*, Québec, Éditions de la Huit, 1992, p. 9.

<sup>215</sup> Épigraphe de Stefan Zweig dans Denis Vanier, *Une Inca sauvage comme le feu*, ouvr. cité, p. 18.

<sup>216</sup> Épigraphe de Milan Kundera dans Denis Vanier, *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, p. 10.

<sup>217</sup> Dédicace à William Burroughs dans Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p.

<sup>218</sup> Épigraphe de Grégory Corso dans Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p.

<sup>219</sup> Allusion à Allen Ginsberg dans Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p.

<sup>220</sup> Épigraphe de Jack Kerouac dans Denis Vanier, *Cette langue dont nul ne parle*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 23.

etc.) dans nombre de ses recueils, il fut l'un des premiers à dénoncer, par sa poésie, le repli sur soi du peuple québécois.

Parmi ces influences majeures, nous retrouvons, entre autres, le poète et éditeur *beat* Ed Sanders. En 1965, ce dernier lui confie la gérance de sa librairie expérimentale *The Peace Eye Bookstore* à New York. Ed Sanders offre alors au jeune Denis Vanier un aperçu de l'avant-scène de la contre-culture américaine dominée par l'idéologie *beat*<sup>221</sup>, la librairie étant considérée comme un refuge pour les poètes *beat*. L'expérience acquise à New York contribuera au partage du mouvement entre les États-Unis et le Québec lorsque Denis Vanier revient à Longueuil. Le jeune poète dédiera d'ailleurs son second recueil *Pornographic delicatessen*<sup>222</sup> à Ed Sanders. Ce dernier lui rédigera, plus tard, une préface poétique pour le recueil *Lesbiennes d'acid*<sup>223</sup>.

Dans le milieu contre-culturel québécois, Patrick Straram, poète migrant franco-québécois indépendant, surnommé le Bison Ravi en symbole de son esprit libre, aura également un grand rôle à jouer dans la carrière de Denis Vanier. En plus d'inspirer le poète dans son désir de création, comme nous le verrons plus loin dans cette conclusion, Straram préfacera trois des recueils les plus controversés du jeune poète soit *Pornographic delicatessen*<sup>224</sup>, *Lesbiennes d'acid*<sup>225</sup> et *Le clitoris de la fée des étoiles*<sup>226</sup>. En plein cœur du mouvement contre-culturel, les préfaces de ces deux auteurs<sup>227</sup>, avec celles de Claude Gauvreau, serviront à entretenir le mythe marginal de la poésie vaniérienne.

Loin des revendications politiques séparatistes, la littérature contre-culturelle, celle de Denis Vanier du moins, servira de laboratoire littéraire pour tester les limites de la

---

<sup>221</sup> Denis Vanier, *Hôtel Putama. Textes croisés, Longueuil-New-York, 1965-1990*, Québec, Éditions de la Huit, 1991, p. 21.

<sup>222</sup> Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p

<sup>223</sup> Ed Sanders, « Ed Sanders », dans Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, ouvr. cité, p. 21.

<sup>224</sup> Patrick Straram, « To a Strange Night of Stone », dans Denis Vanier, *Pornographic delicatessen*, ouvr. cité, n.p

<sup>225</sup> Patrick Straram, « Patrick Straram, le Bison ravi », dans Denis Vanier, *Lesbiennes d'acid*, ouvr. cité, p. 17-20.

<sup>226</sup> Patrick Straram, « Voyages 2 », dans Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, ouvr. cité, n.p.

<sup>227</sup> Parfois très longues : une préface de 32 pages par Patrick Straram dans le cas de *Pornographic delicatessen*.



création. Elle ira au-delà de toute chose, au-delà des revendications automatistes, au-delà des valeurs contre-culturelles nationalistes, au-delà de la déchirure religieuse propre au Québec. Pour Denis Vanier, le catholicisme semble être une fatalité à embrasser, à épouser et la refonte de ses valeurs, une cause pour laquelle on doit donner sa vie. La révolution spirituelle de Denis Vanier, davantage une révolte, passe notamment par une réappropriation du corps avec la sexualité. La naissance de cette branche radicale de la littérature coïncide d'ailleurs avec la fin du climat d'oppression sexuelle, le déclin du clergé et le début de la pratique spirituelle individuelle au Québec. La foi demeure donc, mais sous une forme bien différente.

À elle seule, la notion de « matériau poétique<sup>228</sup> » avancée par Steve Fortin dans son mémoire sur Vanier et la contre-culture est représentative des formes que prend cette foi ambiguë dans la poésie vaniérienne. Les références au catholicisme faites par le poète sont nombreuses et ne se limitent pas à de la simple intertextualité. Les sèmes relatifs au catholicisme envahissent littéralement la poésie de Denis Vanier, chargeant chaque vers d'une aura presque sacrée.

Un portrait de la situation politique, religieuse et littéraire du Québec était essentiel pour comprendre le statut particulier de cet écrivain de la Révolution tranquille. La relation entre le peuple canadien-français et l'Église catholique est une relation à la fois positive et négative. L'implication du pouvoir ecclésiastique dans les domaines politiques, notamment en santé, services sociaux et éducation, teinte l'histoire du Québec, et ce, dès le début de la colonie essentiellement bâtie par des religieux. Le clergé défendait, d'une main, la langue et la religion des Canadiens français. Mais, de l'autre, il empêchait le peuple de s'élever au-dessus de sa condition.

L'institution catholique au Québec n'étant pas ce « bloc monolithique<sup>229</sup> » longtemps décrit par les anciens historiens, il est urgent de faire appel, en recherche

---

<sup>228</sup> Steve Fortin, « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture » [Mémoire], ouvr. cité, p. 27.

<sup>229</sup> Michael Gauvreau, *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, ouvr. cité, p. 143.

littéraire québécoise contemporaine, à ce que la professeure au département d'histoire de l'UQAM Nadia F. Eid nommait déjà en 1981 « la nouvelle histoire religieuse » :

La nouvelle histoire religieuse [...] peut rendre bien des services encore à une société en quête de son passé, en quête surtout de son identité culturelle. Elle transmettra certes de ce passé et de cette culture une image peut-être moins idéalisée, moins belle parce que moins retouchée. Mais elle est certainement susceptible d'en fournir une vision renouvelée dont nous avons besoin aujourd'hui plus que jamais<sup>230</sup>.

Nous avons un très bon exemple de cette nouvelle histoire religieuse avec l'ouvrage de Michael Gauvreau, qui permet, entre autres, de décoder la hiérarchie instaurée par Vanier dans sa poésie en ce qui a trait à la religion catholique. Comprendre qu'il n'y avait pas que des ultramontains parmi le clergé à l'orée de la Révolution tranquille permet aussi de constater l'influence que certains progressistes ont pu avoir sur l'écriture du jeune Vanier. Il parle d'ailleurs lui-même de ce lien entre écriture contre-culturelle et éducation religieuse dans une entrevue avec Normand Baillargeon pour le *Devoir* :

Mes études? Les frères des Écoles chrétiennes et les claques sur la gueule. Mais ces frères m'ont toujours encouragé à écrire. Quand on nous donnait à faire une composition, c'était l'enfer pour les autres élèves; mais, à moi, on donnait alors une fin de semaine de vacances. [...] À 12 ans, j'étais encore au Collège de Longueuil. Il y avait tout une bibliothèque là-dedans. Je suis tombé sur *Les Écrits du Canada français* où figurait un texte de Straram. J'ai trouvé ça extraordinaire<sup>231</sup>.

Au vu de ces informations, nous comprenons mieux pourquoi la poésie du jeune Vanier joue à la fois sur le sacré et la révolte; le premier lui ayant permis d'accéder à la seconde. Et comme Paul Chamberland, dans la préface du recueil *Comme la peau d'un rosaire*, nous répétons : « [...] il n'y a plus de sainteté que délinquante et armée<sup>232</sup> » une seconde fois, pour fixer le statut mystique du poète Denis Vanier. Tout compte fait, le terme « mystique » conviendrait peut-être mieux que « catholique » pour décrire poésie vaniérienne. Cette nouvelle terminologie gagnerait à être approfondie dans une étude future puisque le

<sup>230</sup> Nadia F. Eid, « Faut-il oublier l'histoire religieuse du Québec », *Critère*, art. cité, p. 147.

<sup>231</sup> Denis Vanier dans Normand Baillargeon, « Denis Vanier : le poète de la souffrance », *Le Devoir*, 15 octobre 1996, p. B1.

<sup>232</sup> Denis Vanier, *Comme la peau d'un rosaire*, ouvr. cité, p. 10 et 13.

mysticisme semble être un trait typique de la littérature québécoise, de la contre-culture du moins. Un recueil au titre aussi évocateur que *Le vierge incendié*<sup>233</sup>, *Genèses*<sup>234</sup> ou bien *Jéricho*<sup>235</sup> peut difficilement nier ses intentions religieuses. Peut-on encore affirmer que la contre-culture est une littérature « maudite » lorsque le mysticisme et les intertextes bibliques débordent des pages jusque dans le paratexte? Il serait important dans le domaine des études littéraires québécoises de faire la part des choses et de distinguer les différentes pratiques religieuses. Denis Vanier ne croyait certainement pas comme un curé de village. Le poète avait plutôt la foi en lui comme s'il s'agissait d'un commandement, d'un inéluctable héritage de l'enseignement catholique au Québec.

Au cœur de la Révolution tranquille, la poésie de Vanier prend la forme de l'anticléricalisme profond, d'une religion personnelle entrée en rébellion contre l'éducation religieuse. Dans son mémoire sur le thème de l'amérindianisme, l'une des figures les plus malmenées par l'enseignement catholique comme nous avons pu le constater précédemment, Jonathan Lamy en arrive au même constat, en parlant des précurseurs du mouvement contre-culturel au Québec :

Lors d'une table ronde sur les liens entre la poésie et le sacré, qui eut lieu dans le cadre du Marché de la poésie de Montréal en juin 2005, le poète et performeur français Serge Pey rappelait l'importance de combattre le caractère dogmatique, idéologique et politique du religieux. Cela, par la violence même du sacré, qui s'incarne pour lui dans « l'arrachement du Christ sur la croix ». Antonin Artaud adopte une posture similaire, notamment dans *Pour en finir avec le jugement de dieu*. Claude Gauvreau aussi, lorsqu'il s'écrit dans *Boucliers mégalomanes* : « Scalpons les jésuites » (Gauvreau, 1977 : 1247). Ainsi que Paul-Marie Lapointe, principalement dans *Le Vierge incendié*. Chez Denis Vanier, la figure du poète et celle du « mauvais sauvage » forment un même masque de guerre et de révolte. Il y a chez ces auteurs un anticléricalisme sacré, au sens où le combat contre le religieux et ses institutions se mène avec les symboles même de la religion, mais renversés, comme si les propres armes du catholicisme seraient retournées contre lui<sup>236</sup>.

---

<sup>233</sup> Paul-Marie Lapointe, *Le vierge incendié*, ouvr. cité

<sup>234</sup> Paul Chamberland, *Genèses*, ouvr. cité.

<sup>235</sup> Claude Péloquin, *Jéricho*, ouvr. cité.

<sup>236</sup> Jonathan Lamy Beaupré, « Je est un autochtone. L'ensauvagement dans les poèmes de Paul-Marie Lapointe, Patrick Straram et Denis Vanier », ouvr. cité, p. 73.

Cette affirmation du chercheur Jonathan Lamy consolide notre intérêt pour l'étude de la religion en littérature québécoise. L'étude du catholicisme, ou du mysticisme, est généralement l'apanage de la théologie, mais elle gagnerait à être intégrée dans le domaine des lettres, puisque les deux milieux, littéraire et religieux, s'influencent mutuellement. La Bible n'est qu'un livre, après tout! Et un livre que Denis Vanier semblait connaître du bout des doigts tant il réutilise les sèmes et isotopies bibliques dans sa propre poésie.

Depuis la Révolution tranquille, et même avant, le catholicisme prend des formes particulières dans la littérature québécoise, formes qu'il faut à tout prix définir. À ce propos, l'écrivain Hubert Aquin, principal sujet d'étude des recherches littéraires sur la religion au Québec, disait : « Combattre le clergé ne peut se faire, même inconsciemment, qu'au nom du Dieu qu'il trahit<sup>237</sup>. » et Pierre Vadeboncoeur affirmait à ce sujet : « J'ai la foi sans être croyant<sup>238</sup> ». Le mouvement contre-culturel n'est donc pas le seul à souffrir de ce vide laissé par l'affaiblissement de la religion au Québec. L'écriture de Vanier s'imprègne de cet abandon du catholicisme. Les sèmes et isotopies exploités dans *Je* prédisent la venue de la contre-culture québécoise en tant que preuve de l'ultime renversement des valeurs canadiennes-françaises catholiques. La repossession du corps et la foi renouvelée dépeintes dans ce premier recueil de Vanier seront au centre des revendications contre-culturelles.

Cette réappropriation du corps et du sacré passe notamment par la mise en œuvre d'un vocabulaire religieux dualiste, très souvent associé aux oppositions d'isotopies traditionnelles (/bien/ /mal/, /vie/ /mort/, /sacré/ /profane/, /âme/ /corps/, /pureté/ /impureté/, etc.) La poésie de Denis Vanier se distingue pourtant du catholicisme par son attitude anticléricale. Nous ne retrouvons pas chez Vanier l'opposition Dieu/Satan traditionnellement véhiculée par l'Église catholique. Le clergé, souvent représenté dans *Je* par la figure de l'oiseau, se substitue à cette figure du mal créant ainsi une opposition

---

<sup>237</sup> Hubert Aquin dans Marie-André Bergeron, Vincent Lambert, « La littérature québécoise et le sacré », *Québec français*, numéro 172, 2014, p. 28.

<sup>238</sup> Pierre Vadeboncoeur dans Yvon Rivard, « *Cast your bread*, ou la foi de l'incroyant », *Québec français*, numéro 172, 2014, p. 48.

/Dieu/ / /clergé/. Nous ne retrouvons pas non plus d'opposition /ciel/ / /enfer/ dans *Je*, puisque dans cette dernière, l'enfer, comme Satan, prend une tout autre forme. L'écriture de Vanier est davantage apocalyptique ou de l'ordre de la chute du paradis, elle révèle donc une opposition /ciel/ / /terre/ (« que les cieux se nouent et meurent en d'innombrables culbutes<sup>239</sup> » ou « Québec en tisons enflammés / en ciel bas sur la terre de sang<sup>240</sup> »).

Il faut tout de même préciser que dans l'apocalypse, le lien entre ciel et enfer n'est pas nécessairement celui que l'on retrouve dans les enseignements catholiques qui ont fortement influencé les croyances populaires. La conception du mal, dans la révélation de Saint Jean, n'est pas systématiquement associée à l'enfer, ni au feu d'ailleurs. Les meilleurs passages de la Bible illustrant cette distinction sont, sans aucun doute, ces deux extraits de l'Apocalypse mettant en scène les sept anges envoyés par Dieu, dans le premier cas, et le dragon du mal Satan ou le serpent, dans le deuxième cas :

Et les sept anges qui avaient sept trompettes se préparèrent à en sonner. Le premier sonna de la trompette. Et il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang, qui furent jetés sur la terre; et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé, et toute herbe verte fut brûlée. [...] Et, de sa bouche, le serpent lança de l'eau comme un fleuve derrière la femme, afin de l'entraîner par le fleuve. Et la terre secourut la femme, et la terre ouvrit sa bouche et engloutit le fleuve que le dragon avait lancé de sa bouche<sup>241</sup>. »

Il faut l'avouer, nous sommes loin de la banale représentation des anges lumineux et de Satan, dieu des enfers. Vanier, malgré son jeune âge, semblait tenir en haute estime les écrits bibliques, et ce, en dépit de son mépris pour le clergé. Cette particularité dans le traitement du sacré, cette loyauté envers les écrits d'origine, deviendra finalement une dimension essentielle de sa poésie. Ces « matériaux » bibliques que sont le liquide et la terre, retouchés par l'Église catholique, sont repris par Vanier qui les remet dans leur état d'origine, leur redonne une « saveur apocalyptique ».

---

<sup>239</sup> Denis Vanier, « Des rivages abandonnés », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 5.

<sup>240</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 5.

<sup>241</sup> Association Internationale des Gédéons, « Apocalypse 8 : 6-7 et 12 : 15-16 », *Nouveau Testament avec Psaumes*, ouvr. cité, p. 340 et 344.

Manifestement, le jeune poète avait bien lu la Bible, cette œuvre massivement diffusée tant au Québec qu’au niveau mondial. Au début de ce mémoire, il était terriblement difficile pour nous d’avancer une telle affirmation sans avoir l’air de tomber dans le fanatisme. Mais nous avons appris notre leçon et nous saurons à l’avenir qu’il ne faut jamais douter de la foi de Denis Vanier puisque le poète s’inscrit de manière très évidente dans une tradition littéraire mystique anticatholique au Québec. Gilles Marcotte décrivait déjà cette posture de l’écrivain québécois, un an avant la parution de *Je*, dans un article de la revue *Recherches sociographiques* intitulé « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine » :

Le premier mot qui vient à la bouche, quand on parle de la religion dans la récente littérature du Canada français, c’est celui de révolte. Je ne connais pas chez nous d’œuvre d’*interrogation* où les signes de chrétienté ne soient interprétés, à tout le moins, comme des menaces. Cette révolte, on imaginerait qu’elle a pris d’abord la forme de l’anticléricalisme<sup>242</sup>.

Dans ce même article, Gilles Marcotte soulève également la question de l’absence du père dans *Le torrent* d’Anne Hébert, nouvelle qu’il se propose d’étudier sous le regard de la religion. L’impossibilité de reconnaître un père est l’une des caractéristiques de la révolte en littérature canadienne-française et le chercheur l’associe de très près à l’absence de Dieu dans la société québécoise. Ce manque, nous le constatons également chez Vanier pour qui Dieu est un être inaccessible, notamment en raison du contrôle des croyances par le clergé (« les oiseaux n’ont pas atteint celui qui est<sup>243</sup> »). Avec Denis Vanier, cette caractéristique de l’absence du Dieu prend une tournure différente puisqu’il ne s’agit pas d’un rejet de la part de l’auteur, contrairement à ce que l’on peut voir chez Anne Hébert, écrivaine ayant évolué avant la Révolution tranquille.

Il faut spécifier que, selon nous, la relation entre l’écrivain et la divinité, du moins celle de Denis Vanier, en est une à double sens. Nous croyons fortement que l’étiquette

---

<sup>242</sup> Gilles Marcotte, « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, 1964, p. 169.

<sup>243</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25, v. 5.

« littérature maudite », qualificatif parfois repris pour décrire la poésie vaniérienne<sup>244</sup>, réduit le phénomène à l'une seule de ses facettes. L'écrivain ne fait pas qu'être maudit par Dieu puisqu'au final, il écrit. Cet acte de création est perçu comme une bénédiction de la part de l'écrivain. Il développe une relation amour/haine avec Dieu qui se caractérise par l'ambiguïté de ses sentiments. Finalement, nous pouvons dire que Denis Vanier, comme de nombreux écrivains au Québec, défendait un Dieu qu'ils savent absent, un Dieu disparu aux alentours de 1882 lorsque Nietzsche a proclamé sa mort. Vanier attaque l'Église catholique et lui impute ce départ de Dieu et, comme un fils qui tente de venger la mort de son père, il se met dans la peau de Jésus. Le sacrifice du fils, avec l'absence de Dieu, est l'une des figures récurrentes du premier recueil de Denis Vanier. Le jeune poète répète l'histoire du christ en renouvelant les formes de la transsubstantiation (« je t'offrirai mon être tout ruisselant / d'immondices humains / pour que tu l'engloutisses en toi et le fasse tien<sup>245</sup> ») et de la crucifixion (« être-épouvantail<sup>246</sup> » ou « cicatrice des paumes<sup>247</sup> »).

Au-delà de la transfictionnalité de personnages bibliques (Dieu et Jésus, mais aussi Jean Baptiste et Salomé<sup>248</sup>), le poète reprend des sèmes propres à l'environnement biblique, les remodèle et les transforme. C'est le cas notamment de l'isotopie /liquide/. La surreprésentation de ce sème paraît être une obsession pour le jeune Vanier qui se le réapproprie dans sa poésie. L'isotopie /liquide/ apparaît dans *Je* sous de multiples formes, pures ou impures.

L'eau, symbole de vie et de mort pour les catholiques, est d'abord repris tel quel dans le premier recueil de Vanier. Élément positif lorsqu'il est associé à l'amour (« je te dirai l'eau / qui coulera à nos pieds / l'amour en perles de neige et de soleil<sup>249</sup> »), l'eau devient vite un synonyme de souffrance dans d'autres cas (« nos deux corps se sont

<sup>244</sup> Notamment dans Normand Baillargeon, « Denis Vanier : le poète de la souffrance, *Le Devoir*, art. cité et Stéphane Despatie, « Le dernier poète maudit », *La Presse*, art. cité, p. C1.

<sup>245</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 37, v. 14-16.

<sup>246</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p.25.

<sup>247</sup> Denis Vanier, « Seven days », *Je*, ouvr. cité, p. 38, v. 8.

<sup>248</sup> À ce propos, une peinture de Georges Antoine Rochegrosse intitulée « Salomé dansant devant le roi Hérode » tirée d'un autre recueil de Denis Vanier (*Lesbiennes d'acid*, ouvr. cité, p. 38.) vient soutenir notre hypothèse sur la reprise de ces deux personnages bibliques dans le poème « Elle seule ».

<sup>249</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 6-8.

dispersés / dans d'affreux océans où les hommes / se tordaient sous le poids des soleils<sup>250</sup> » ou « Comme un fleuve dans l'éclipse du temps / je traîne avec moi / les carcasses insondables des corps aimés<sup>251</sup> »).

À l'image des représentations de l'apocalypse précédemment évoquées, l'eau reprend également dans *Je* son état d'origine, celui de la Genèse. Vanier confond parfois l'eau et le ciel, comme avant la création (« Les épaves tordues des cieux voguent à la dérive<sup>252</sup> »). L'un des résultats de l'association de sèmes /ciel/ et /eau/ est le développement d'une isotopie de la navigation, nous soulignons, très familière à la littérature canadienne-française. En effet, l'on retrouve, notamment chez Nelligan, une foule de références au thème maritime. Vanier parodiera même cette tendance du poète québécois dans le paratexte de son recueil *Le fond du désir* : « Comme la neige de ton ventre a neigé / sa mer d'odeur laiteuse et salée / au goût de nature morte et caviar dérangé<sup>253</sup>. » Nous pouvons bien reconnaître ici la célèbre formule de Nelligan parodiée par la poésie de Denis Vanier.

Ces vers parodiques affichent des sèmes relatifs à la navigation, mais ils contiennent également un autre sème récurrent de la littérature québécoise repris par Denis Vanier dans *Je* : un sème liquide parfaitement adapté aux rigueurs de l'hiver. Cette réutilisation du sème /froid/ dans le premier recueil de Denis Vanier se traduit par un fort sentiment d'impuissance, cette glace empêchant métaphoriquement le peuple québécois d'avancer. Nous retrouvons cette formule non seulement dans le poème « Hiver » (« Nous sommes morts / pays de froid / sillons de néant glacé / à l'enchevêtrement des nuits crispées / peuple à effluves de frimas<sup>254</sup> »), mais aussi dans « Québec » (« Mais un jour viendra où

---

<sup>250</sup> Denis Vanier, « A [*sic*] peine rendu », *Je*, ouvr. cité, p. 33, v. 2-4.

<sup>251</sup> Denis Vanier, « Éclipse », *Je*, ouvr. cité, p. 22.

<sup>252</sup> Denis Vanier, « Les épaves tordues », *Je*, ouvr. cité, p. 24, v. 1-4.

<sup>253</sup> Denis Vanier, *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, p. 70.

<sup>254</sup> Denis Vanier, « Hiver », *Je*, ouvr. cité, p. 27.



nous déploierons / les voiles qui recouvrent nos corps bleuis / par le froid, et la peine<sup>255</sup> [...] »).

Le jeune Vanier ose également reprendre un autre symbole essentiel à la littérature canadienne-française : celui de la terre. La terre est représentée comme une femme infertile (« fange des vagins à sec<sup>256</sup> ») ou, au contraire, des liquides souillés s’y mélangent la rendant boueuse, et alors elle recouvre même les astres du ciel (« givre des soleils boueux<sup>257</sup> »). Bref, le jeune Vanier semble vouloir pervertir ce culte de la terre si chère à la littérature du terroir et nationaliste. Si Dieu fut un père absent pour les écrivains québécois de la Révolution tranquille, il ne fait aucun doute que la terre est une mère à revendiquer pour ces mêmes écrivains, comme elle le fut auparavant pour le clergé canadien-français défendant la langue et la religion. La situation semble différente pour Vanier qui ne demande que le retour du père et ne s’intéresse en rien à la mère patrie. Pour cette raison, la terre devient responsable de la contamination de l’eau divine qui se transforme en boue, en fange et en alluvion, bref, en illusions nationalistes.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue que l’eau, pour les catholiques, et pour Vanier aussi semble-t-il, est également un symbole de purification (« l’eau de nos corps lavera la poussière des pavés<sup>258</sup> »). Sous la plume du jeune poète, le liquide saint essentiel à la vie se souille par la boue, mais devient aussi impropre à la consommation (« Ils m’ont distillé en eau impotable [*sic*]<sup>259</sup> [...] »). Denis Vanier ajoute donc la putréfaction aux principales caractéristiques de l’eau, créant ainsi une opposition /pureté/ / /impureté/ en plus de l’opposition /vie/ / /mort/ déjà présente dans la Bible. Cet état de corruption ne se limite pas à l’eau, elle touche également l’isotopie /liquide/ relative au sang et aux liquides organiques et atteint donc ainsi l’isotopie /corporel/. Parfois, dans *Je*, le « sang scintille<sup>260</sup> » à l’image des catholiques. Mais, après la mort, vient la pourriture et Denis

---

<sup>255</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 31-32, v. 8-10.

<sup>256</sup> Denis Vanier, « J’ai quitté la plénitude », *Je*, ouvr. cité, p. 18, v. 16.

<sup>257</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 32, v. 27.

<sup>258</sup> Denis Vanier, « Introspection », *Je*, ouvr. cité, p. 17.

<sup>259</sup> Denis Vanier, « Ils m’ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35.

<sup>260</sup> Denis Vanier, « Les épaves tordues », *Je*, ouvr. cité, p. 24, v. 5.

Vanier nous le rappelle en s'en donnant à cœur joie dans ce registre. Certains poèmes sont monstrueux : les corps suintent toutes sortes de substances, les cadavres se décomposent parmi les insectes et le ciel en feu tombe sur la terre. La mort est là et la vie ne tient qu'à un fil, ou ne tient qu'au désir...

Vanier représente le corps dans tous ses états : vivant, mort, sanctifié et putréfié. Il semble évident que cet aspect de la poésie du jeune Vanier évoluera en une violente tentative de réappropriation du corps par le mouvement contre-culturel québécois. Nous retrouvons également cette tendance dans le mouvement féministe, notamment dans la poésie *trash*<sup>261</sup> de Josée Yvon, qui deviendra dans les années 1970 la compagne et muse de Denis Vanier. Pour ces deux écrivains de la branche radicale de la contre-culture, la délivrance des Canadiens français passe indéniablement par une liberté sexuelle synonyme de critique de la dépossession du corps par l'Église catholique. Le Québec ne peut naître en tant que société distincte si ces membres n'ont pas le contrôle de leur propre corps (« Québec a faim de sa chair détruite / la clémence attisée des peuples sans os<sup>262</sup>). Cela explique, entre autres, leur manque d'intérêt pour le mouvement nationaliste.

En somme, nous pouvons affirmer que la forte présence sémantique du catholicisme joue un rôle primordial dans la composition du premier recueil de Denis Vanier, notamment par la reprise de sèmes bibliques, par la surreprésentation des liquides et par cette tentative de repossession du corps que nous venons d'évoquer. Dans son mémoire sur Denis Vanier, Jonathan Lamy résume bien, à travers les paroles du poète, ce lien entre sexualité et religion : « Comme Denis Vanier l'écrit, "le désir c'est la prière". Le sexe et le sacré se touchent, et touchent tous deux à la transcendance<sup>263</sup>. » Au début de ce mémoire, nous avons évoqué le rôle du désir dans la poésie vaniérienne : la souffrance, pour le poète Denis Vanier, c'est aussi le désir. Cette affirmation ne contenait pas encore, au sens propre,

---

<sup>261</sup> Qualificatif utilisé dans Catherine Lalonde, « Tombeau d'une fée mal tournée. Voilà 20 ans que la poète trash Josée Yvon nous a quittés », *Le Devoir* [en ligne], URL : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/410706/tombeau-d-une-fee-mal-tournee>, 12 juin 2014 (p. consultée le 29 avril 2015).

<sup>262</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 32, v. 20-21.

<sup>263</sup> Jonathan Lamy Beaupré, « Je est un autochtone. L'ensauvagement dans les poèmes de Paul-Marie Lapointe, Patrick Straram et Denis Vanier », ouvr. cité, p. 25.

de dimension religieuse. La précédente affirmation de Denis Vanier vient lui donner une tout autre signification. La souffrance n'est pas que besoin inassouvi, elle est également soif de mystères au sens chrétien du terme. Jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à son dernier recueil *Porter plainte au criminel* parut posthume en 2001, Denis Vanier entretiendra cette caractéristique mystique dans son écriture à la fois comme une bénédiction et comme une malédiction :

Je me mange, pourri, dans le futon  
 si Dieu a tué ma langue  
 c'est pour que je n'avale son corps  
 en hostie infectée et noire,

j'ai tant soif de sang divin  
 toute cette dureté durera longtemps  
 brutale et toujours,

je n'ai pourtant blessé  
 le fils de personne<sup>264</sup>.

Ce grand poète, que Patrick Straram avait surnommé « langue de feu<sup>265</sup> » dans le recueil *Le clitoris de la fée des étoiles*, est décédé d'un cancer de la langue. À l'image de sa vie, la mort de Denis Vanier, que l'on pourrait croire prédestinée, aura été tragique, intense, spectaculaire; un véritable don de soi, au sens biblique du terme. Le sacrifice du poète Denis Vanier aura au moins prouvé une chose : même au plus profond de la révolte Dieu trouve sa place.

---

<sup>264</sup> Denis Vanier, *Porter plainte au criminel*, « Une certaine lenteur », Montréal, Les Herbes rouges, 2001, p. 43.

<sup>265</sup> Patrick Straram, « Voyages 2 », dans Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, ouvr. cité, n.p.

**ANNEXE I : GLOSSAIRE I**  
**ANALYSE SÉMIQUE DE FRANÇOIS RASTIER (AJOUT DE DÉFINITIONS)**

<b><u>Convention symbolique</u></b> <sup>266</sup>		
ÉLÉMENT	SYMBOLE	EXEMPLE
Signe	« Signe »	« corps »
Signifié	‘Signifié’	‘corps’
Sème et isotopie	/sème/, /isotopie/	/corporel/
Molécule sémique	/sème 1/ + /sème 2/	/eau/ + /terre/
Opposition	/sème 1/ / /sème 2/	/vie/ / /mort/

**Signe, signifiant et signifié** : « un signe se reconnaît à la présence de ses éléments constitutifs [...]. Dans la conception dyadique saussurienne, les deux parties du signe sont : le signifiant, la partie “perceptible” du signe [...] et le signifié, la partie intelligible du signe, le contenu, le sens associé au signifiant<sup>267</sup>. »

**Exemple**<sup>268</sup> :

Le signe « corps »	Le signifiant <i>corps</i>	Le signifié ‘corps’
Le mot « corps » en tant qu’unité	Les graphèmes <i>c-o-r-p-s</i> ou les phonèmes /kɔʁ/	Les sèmes /corporel/, /sexualité/, etc.

**Morphème** : « [...] signe linguistique minimal<sup>269</sup>. »

<sup>266</sup> Modèle de tableau basé sur Louis Hébert, *Dispositif pour l’analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 175.

<sup>267</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l’analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

<sup>268</sup> Modèle de tableau basé sur Louis Hébert, « Introduction à la sémiotique » dans *Signo* [en ligne], <http://www.signosemio.com/elements-de-semiotique.asp>, date inconnue (p. consultée le 20 février 2012).

**Lexie**: « [...] groupement stable de morphèmes<sup>270</sup>. »

**Exemple** : La lexie « injustice » contient trois morphèmes ( « in » + « just » + « ice »).

**Sémème**: « [...] signifié d'un morphème<sup>271</sup>. »

**Exemple** : « in » = « négation »

« just » = « juste »

« ice » = suffixe pour former un substantif avec un adjectif

**Sémie**: « [...] signifié d'une lexie<sup>272</sup> »

**Exemple** : « injustice » = « Acte, décision, jugement contraire à la justice<sup>273</sup>. »

**Sème**: « Un signifié se décompose en sèmes, un sème étant la plus petite unité de signification définie par l'analyse<sup>274</sup>. »

**Exemple** : les sèmes /eau/ et /froid/ sont présent dans le signifié 'glace'.

**Degré de généralité/particularité d'un sème** : Les sèmes entretiennent entre eux des relations hiérarchiques selon de leur degré de généralité ou de particularité. Un sème peut être général si on le compare à un second sème, mais il peut redevenir particulier ou spécialisé relativement à un troisième sème.

<sup>269</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 257.

<sup>270</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 256.

<sup>271</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

<sup>272</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

<sup>273</sup> Paul, Robert, *Le Petit Robert* [en ligne], URL : [http://pr.bvdep.com/version-1/login\\_.asp](http://pr.bvdep.com/version-1/login_.asp), 2012 (p. consultée le 21 février 2015).

<sup>274</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 259.

**Exemple :**

Degré général	Degré particulier
/liquide/	/liquide organique/
/liquide organique/	/sang/, /sécrétion oculaire/

**Interprétant :** « Un interprétant est un élément du texte ou de son entour (contexte externe) permettant d'établir une relation sémique, c'est-à-dire en définitive d'actualiser ou de virtualiser au moins un sème<sup>275</sup> [...] »

**Exemple :** Dans les vers « Les corbeaux ont tout brisé de cette horde / de mauvais barbares qui possédait la blanche / découverte<sup>276</sup> », la présence du sème /amérindien/ dans 'barbares' et du sème /neige/ dans 'blanche' permet l'actualisation du sème /territoire québécois/ dans 'découverte'.

**Sème inhérent :** « Les sèmes inhérents relèvent du système linguistique, “la langue” [...]»<sup>277</sup> . »

**Exemple :** le sème /liquide/ est inhérent dans le signifié 'eau', car il est presque toujours activé, sauf dans un contexte de virtualisation de ce sème. Par exemple, lorsque l'eau est glacée, le mot qui la désigne perd temporairement son sème /liquide/ pour celui de /solide/.

**Sème afférant :** « [...] sèmes présents [...] uniquement en contexte<sup>278</sup> . »

**Exemple :** le sème /bas/ est présent dans le signifié 'lune' seulement dans le contexte de l'expression « je te descendrai la lune<sup>279</sup> ».

<sup>275</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 », ouvr. cité, p. 49.

<sup>276</sup> Denis Vanier, « Comme un dédale », *Je*, ouvr. cité, p. 26, v. 5-7.

<sup>277</sup> Jean Dubois, Mathé Giacomo et autres, « signe », *Dictionnaire de linguistique*, ouvr. cité, p. 424.

<sup>278</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 177.

<sup>279</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 9.

**Sème actualisé** : « statut présenciel d'un sème lorsqu'il est présent et activé<sup>280</sup>. »

**Exemple** : dans l'extrait « Ils m'ont distillé en eau impotable<sup>281</sup> », le sème /impureté/ est actualisé dans le signifié 'eau' à cause du signifié 'impotable' qui contient aussi ce sème.

**Sème virtualisé** : « Neutralisation d'un sème, en contexte<sup>282</sup>. »

**Exemple** : dans les extrait « soleil en manque de chaleur<sup>283</sup> » et « givre de soleils boueux<sup>284</sup> », le sème /chaleur/ est virtualisé du signifié 'soleil'[s].

**Isotopie** : « la répétition d'un même sème dans au moins deux positions [...] différentes<sup>285</sup>. »

**Exemple** : La répétition du même sème /froid/ dans 'hiver', 'froid', 'glacé', 'crispées' et 'frimas' crée l'isotopie du /froid/ dans le poème « Hiver<sup>286</sup> ».

**Quelques exemples d'isotopies ou d'oppositions importantes de Je liés au catholicisme :**

/catholicisme/ • /liquide/ • /corporel/ / / spirituel/ • /clergé/ • /élévation/ • /ciel/ / /enfer/ • /bien/ / /mal/ • /vie/ / /mort/ • /pureté/ / /impureté/, etc.

**Molécule sémique** : « groupement d'au moins deux sèmes [...] corécurrents (apparaissant ensemble)<sup>287</sup>. »

<sup>280</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr. cité, p. 254.

<sup>281</sup> Denis Vanier, « Ils m'ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35, v. 1.

<sup>282</sup> François Rastier, *Sens et textualité*, dans Louis Hébert, *Claroline* [en ligne], ouvr. cité, p. 281.

<sup>283</sup> Denis Vanier, « Décombres », *Je*, ouvr. cité, p. 16, v. 19.

<sup>284</sup> Denis Vanier, « Québec », *Je*, ouvr. cité, p. 32, v. 27.

<sup>285</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 », *Signo* [en ligne], ouvr. cité, p. 127 (p. consultée le 20 février 2012).

<sup>286</sup> Denis Vanier, « Hiver », *Je*, ouvr. cité, p. 27.

**Exemple :** la molécule sémique formée de /corporel/+/liquide/ dans « [...] l'eau / qui coulera à nos pieds<sup>288</sup> [...] », dans « plateau d'or ruisselant / de tes cheveux<sup>289</sup> [...] » et dans « [...] mon être tout ruisselant / d'immondices humains<sup>290</sup> [...] ».

**Allotopie :** « relation d'opposition induite entre deux sémèmes (ou groupe de sémèmes, une lexie par exemple) comportant des sèmes incompatibles<sup>291</sup>. »

**Exemple :** dans les vers « Les épaves tordues des cieux voguent à la dérive / sur l'immensité d'un cerveau de micas [*sic*]<sup>292</sup> », l'allotopie est causée par l'incompatibilité entre les lexies « liquide » ('épaves', 'voguent', 'dérive') et « solide » ('micas').

**Connexion métaphorique :** « connexion [qui] relie deux sémèmes présents dans la suite linguistique (dans une comparaison, par exemple)<sup>293</sup>. »

**Exemple :** « Ils m'ont distillé en eau impotable / car à tes seins de rivière j'élevais<sup>294</sup> »

**Connexion symbolique :** « connexion entre deux sémèmes (ou groupes de sémèmes) telle qu'à partir d'un sémème (ou d'un groupe) lexicalisé, on puisse lexicaliser un autre sémème (ou groupe de sémèmes)<sup>295</sup>. »

**Exemple :** dans *Je*, les « oiseaux » ou « corbeaux » sont en connexion symbolique avec les hommes d'Église ou le clergé catholique :

---

<sup>287</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr.cité, p. 179.

<sup>288</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 6-7.

<sup>289</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 36, v. 10-11.

<sup>290</sup> Denis Vanier, « Elle seule », *Je*, ouvr. cité, p. 37, v. 14-15.

<sup>291</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr.cité, p. 179.

<sup>292</sup> Denis Vanier, « Les épaves tordues », *Je*, ouvr. cité, p. 24, v. 1-4.

<sup>293</sup> Louis Hébert, *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, ouvr.cité, p. 178.

<sup>294</sup> Denis Vanier, « Ils m'ont distillé », *Je*, ouvr. cité, p. 35.

<sup>295</sup> François Rastier, *Sémantique interprétative*, ouvr. cité, p.272.



« [...] des oiseaux d'ébène pondaient des œufs / couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus<sup>296</sup> [...] »

Traits communs :

/noir/ = le plumage des oiseaux / vêtements du personnel enseignant des collèges catholiques

/influence religieuse sur les enfants/ = « les œufs couleurs d'encens » sur les « têtes d'enfants perdus » / l'enseignement des collèges catholique où la religion était au centre de l'éducation

Trait opposé :

Espèce : animal / humain

**ANNEXE I : GLOSSAIRE II**

**LES RELATIONS TRANSTEXTUELLES CHEZ GÉRARD GENETTE**

**(NOUVELLE SECTION)**

<b><u>5 types de relations transtextuelles</u></b>				
Intertextualité*	Paratextualité*	Métatextualité	Architextualité	Hypertextualité*

**Intertextualité** : « [...] une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes<sup>297</sup>[...] »

**Exemple** : « Je suis celui qui est<sup>298</sup> » / « *One that is what is*<sup>299</sup> » / « celui qui est<sup>300</sup> »

**Intermédialité** : « Dans l'intermédialité, au moins deux formes relevant de médias distincts sont rendues coprésentes [...]»<sup>301</sup>

<sup>296</sup> Denis Vanier, « Déambule », *Je*, ouvr. cité, p.13, v. 6-7.

<sup>297</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>298</sup> École biblique de Jérusalem, « Exode 3 : 14 », *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions de Cerfs, 2000, p. 109.

<sup>299</sup> Jack Kerouac, *The Scripture of the Golden Eternity*, ouvr.cité, p. 23.

<sup>300</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p. 25.

<sup>301</sup> Louis Hébert, Guillaume Dumont Morin (coll.), « Dictionnaire de sémiotique générale. V. 11 », ouvr. cité, p. 121.

**Exemple:** Quatre dessins fait à la plume par Reynald Connolly dans *Je*<sup>302</sup>.

**Paratextualité**: « entourage<sup>303</sup> » de l'œuvre ou « titre, sous-titre, intertitres; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc. ; notes marginales, infrapaginales, terminales; épigraphes; illustrations [...]»<sup>304</sup>.

**Exemple** : La préface de *Je* écrite par Claude Gauvreau<sup>305</sup> ou l'épigraphe de Tristan Tzara « Car par ou j'ai passé a passé le fer rouge<sup>306</sup> » dans le poème « DÉCOMBRES »

**Hypertextualité**: « [...] relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire<sup>307</sup>. »

**Exemple** :

Vocabulaire à connotation religieuse :

« encens », « cieux », « ciel », « célestes », « paradis » et « encensoir », « enfer », « diaboliques » et « apocalyptiques », etc.

Expression à connotation religieuse :

« cicatrice des paumes<sup>308</sup> » dans le poème « SEVEN DAYS »

OU

« être-épouvantail<sup>309</sup> » en référence à Jésus crucifié dans le poème « PETIT COSMOS »

<sup>302</sup> Denis Vanier, *Je*, ouvr. cité, p. 9, 19, 29, 39.

<sup>303</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr.cité, p. 9.

<sup>304</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, ouvr.cité, p. 9.

<sup>305</sup> Claude Gauvreau, « Préface », *Je*, ouvr. cité, p. 7-8.

<sup>306</sup> Tristan Tzara dans Denis Vanier, *Je*, ouvr. cité, p. 16.

<sup>307</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>308</sup> Denis Vanier, « Seven days », *Je*, ouvr. cité, p.38.

<sup>309</sup> Denis Vanier, « Petit cosmos », *Je*, ouvr. cité, p.25.

**ANNEXE II**  
**JE DE DENIS VANIER**

1	L'absence morne des jours sans périples
2	et toi comme un abcès puant à la face des égorgés
3	tu es la neige d'un pôle à reconquérir
4	tant la neige y sent la Terre
5	La guerre a tout détruit
6	sauf ici où il n'y a plus rien à détruire
7	que les trottoirs usés par la marche des
8	chiens
<b>P. 11</b>	

<b>DOULEUR !</b>	
1	un tronçon d'insecte qui vous tord
2	le cœur et nage dans votre sang
3	des alluvions sans fin jouant dans vos lobes
4	un suicide affreux qui depuis bien longtemps
5	a disparu de la mémoire des hommes
6	une fleur que l'on a tenté de ravir à l'univers
7	et qui vous a craché son venin à la figure
8	avant d'avoir pu vous étouffer
9	une plaie qui s'incruste
10	des délires qui croissent comme des plantes
11	jaunies de soleil
12	un vent qui souffle la mort
	.....
13	Un mal d'être (Péloquin)
<b>P. 12</b>	

**DÉAMBULE**

1            Les rues et les trottoirs tournoient aux  
2            yeux des passants affolés

3            et nous nous aimions dans le "China Town"  
4            aux murs et façades décrépis  
5            l'humidité vous broyait les os  
6            des oiseaux d'ébène pondaient des œufs  
7            couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus  
8            que le brouillard dissimulait [*sic*] aux quatre coins de l'univers

9            nos vêtements étaient transis d'eau et de feu  
10           à l'aurée [*sic*] des cercueils multicolores

11           nous fumions des tabacs apocalyptiques  
12           et buvions le poison des fleurs  
13           rêvions  
14           aux fourrures micasiques [*sic*] qui pourrissait face aux arbres  
15           tordus en leur fourrures de veines

16           les rues et les trottoirs tournoyaient aux yeux des  
17           passants affolés

1 Des rivages abandonnés  
2 où gisent errantes, des filles aux ombres de fleurs

3 un souffle solitaire à la bise de ton corsage  
4 des nuits de sang...  
5 des nuits qui râlent un éternel poème

6 Que s'ouvre l'étoile de ta pensée au silex de mon corp [*sic*]  
7 tant de songes en si peu d'années m'ont  
8 fait échouer au sable chaud d'une grève d'amour

9 que les cieux se nouent et meurent en d'innommables culbutes;  
10 trop souvent ils ont accroché nos regards... trop souvent ils ont  
11 broyé nos pensées

12 J'ai vécu à l'ombre de ta chair, si peu de jours m'étaient  
13 offerts pour naître à la vie que j'en suis mort d'impatience

**P. 14**

14 MORT ! vous entendez, je ne t'ai jamais vue,  
15 les rivages abandonnés n'ont jamais existé  
16 rien ne sera autant pour l'homme  
17 que ce cri de joue de ne pas être

18 Je suis mort ! mort ! MORT !  
19 et mon corps se dissèque dans le cerveau d'une autre.

**P. 15**

**DÉCOMBRES**

**"Car par où j'ai passé a passé le feu rouge"  
Tzara**

1 L'ère atomique à l'âge des pustules virugilentes [*sic*]  
 2 des oasis de faim et de cris  
 3 embrassant la pourriture des oranges  
 4 et le sang des rats

5 mieux valait le temps, où nous tordions la blancheur  
 6 de nos boyaux

7 Oh ! blancs décombres de notre jeunesse  
 8 respirant à pleins poumons la radioactivité des  
 9 nuages et la fumée des bas-fonds

10 Les radios cinglant la plainte morbide  
 11 d'un homme perdu

12 des espoirs qui se forment  
 13 des yeux qui cherchent et qui se noient dans l'absurde  
 14 contorsion des muscles

15 Non !  
 16 les pianos sont révolus allez-y de vos mitraillettes  
 17 insérez nos os dans la glace des décembres et de  
 18 l'au-delà

19 soleil en mal de chaleur.

**INTROSPECTION**

1           Je suis le roi vaincu  
2           d'une tangibilité imparfaite  
3           et d'un univers aux rouages diaboliques;  
4           car j'ai aimé des déesses et récolté des monstres

5        je bois le néant des fleurs et des oiseaux  
6           pour vomir des montagnes et des prés;

7        j'ai vécu l'invisible  
8           et touché la grandeur métaphysique de ton corps,  
9           par delà [*sic*] la fumée éternelle des cafés de la colère  
10        et de la honte

11       Des plumes d'aigles formeront la face des pendus  
12        et la pourriture des fruits deviendra le doux miel  
13        dont se nourriront vos entrailles  
14        l'eau de nos corps lavera la poussière des pavés

15       et l'anéantissement final s'accomplira  
16        en une éternelle étreinte  
17        où je reconstituerais  
18        ton âme et tes désirs.

*A Claude Gauvreau*

1 J'ai quitté la plénitude des rois à sol de sexe  
2 s'effleurer à peine  
3 dans le relâchement du muscle cervical  
4 vers des immensités vierges du viol saccadé des yé-yé  
5 verdoyants de terre palpable  
6 j'amorce en effluves de pigeons  
7 les petits ports à navires déchiquetés de chair  
8 véritable comme flamenco hurlant au soleil  
9 trop irradiant pour la nuit dont mon peuple est  
10 peuple coloré à viscères nuptiales  
11 peuple fœtus criant à l'éclosion d'un verbe nouveau  
12 dans la langue des "interdits-de-parole"  
13 qui ont pressenti l'homme avant son envol  
14 peuple démiurge  
15 crucifié dans sa gale et son acharnement  
16 à crever dans la fange des vagins à sec



1 je sape le fiel créateur des grandes randonnées  
2 dans la courte pierre d'un rire anonyme :  
3 Eclat persistant des gorges rouges  
4 d'avoir jour après jour vagué à l'inertie

5 Il est grand temps  
6 de renacler [*sic*] le fumier du déchirement absolu et de  
7 s'introduire dans le dégoût des races canoniques.

**p. 21**

## **ÉCLIPSE**

1 Comme un fleuve dans l'éclipse du temps  
2 je traîne avec moi  
3 les carcasses insondables des corps aimés

**p. 22**

**MA VILLE**

1      Une plaie au cœur même des blessures  
2      à l'encontre des nuits immenses au cœur des vagues célestes  
3      sur un océan de tortionnelles [*sic*] candeurs

4              aux pores des murales encastrées  
5              dans l'abîme sonore des choses  
6              un déroulement san [*sic*] fin d'infinies pétales

7              des cloisons sans ombres  
8              des pics sans rocs  
9              des enfants sans jeunesse

10     une ville sans nuages  
11             ni bicoques  
12             tout soleil

13     Mireille  
14             une solitude sans vertige  
15             des globules éparses [*sic*]... sans flots

1 Les épaves tordues des cieux voguent à la dérive  
 2 sur l'immensité d'un cerveau de micas [*sic*]  
 3 où les membranes et les veines s'entrelacent  
 4 en une douce jouissance sur le mont de ta chair  
 5 où les fouets et le sang scintillent

6 le soleil se fond au rictus de mes pensées  
 7 des fourrures pénètrent le fauve des pommiers  
 8 en transférant la face des laideurs vinaires  
 9 où le pus coule le long de nos bras enlacés.

p. 24

1 Petit Cosmos suant dans tes yeux  
 2 un coup n'attend pas l'autre  
 3 crève ou crache  
 4 escaliers à flancs de cieux grisés d'espace  
 5 les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est  
 6 fonce au fronton d'une pelure  
 7 voguant à source de l'être-épouvantail  
 8 jeune galaxie fusée de plâtre  
 9 tu es poète vieille langouste déjà  
 10 au revers de marbres qui crie "Silex"  
 11 escalade les monts  
 12 de l'érotisme flagrant d'airain causé  
 13 petit cerceau à l'ombre de boue.

p. 25

1        Comme un dédale dans la sueur rouillée du temps  
2        Je me décortique aux quatre coins d'une évasion planétaire  
3                et aux labyrinthes de l'inertie la chaîne  
4                a filé son or

5                Les corbeaux ont tout brisé de cette horde  
6                de mauvais barbares qui possédait la blanche  
7                découverte

8                l'enfer a bien reçu mes membranes d'homme libre.

**p. 26**

## **HIVER**

1        Nous sommes morts  
2                pays de froid  
3        sillons de néant glacé  
4        à l'enchevêtrement des nuits crispées  
5                peuple à effluves de frimas.

**p. 27**

A Claude Gauvreau

1        Quand les rois abaisseront  
 2            leurs lances d'injustice et de haine  
 3            je déploierai ma gorge aux passants  
 4            pour qu'ils hument l'alcôve violette  
 5            de mon espoir

6        je leur ferai visiter le paradis impromptu des hommes  
 7            pour qu'ils en meurent de désespoir,  
 8            et le bonheur  
 9            envahira mes rêves, brisant l'encensoir  
 10          de tous les délires aphrodisiaques.

p. 28

**QUÉBEC**

1            Terre de tronçons imbibés de sang  
 2            où les oiseaux refusent de mourir,  
 3            terre de suffrages où nos corps  
 4            se sont dilapidés sous l'énigme de la puissance  
 5            par delà [*sic*] les vents glorieux de la liberté,  
 6            sol où nos os pourrissent  
 7            dans la honte de la misère,

8        Mais un jour viendra où nous déploierons  
 9        les voiles qui recouvrent nos corps bleuis  
 10        par le froid, et la peine,  
 11        en ce jour, les cieus vomiront la bave  
 12        écumante de nos espoirs sur la terre aride,  
 13        les arbres renaîtront : tronc d'ivoire et  
 14        nids d'argent dans les branches d'hosties  
 15        les filles riront  
 16                    accoudées à l'horizon  
 17        infini de nos mérites.

p. 31

18 Québec en tisons enflammés  
 19 en ciel bas sur la terre de sang

20 Québec a faim de sa chair détruite  
 21 la clémence attisée des peuples sans os  
 22 menées [*sic*] à la torche  
 23 remontés à grands coups d'ailes malaisés

24 La soif de se répandre dans la douceur des vertiges

25 Il y avait une étoile à décrocher  
 26 une étoile grasse à brûler

27 givre des soleils boueux

28 Mahatma tu n'as fait que réprimer le cri des  
 29 rachitiques rizières

30 Colomb ! l'Amérique vomit sur ta tombe

p. 32

1 A peine rendu à la pleine éclosion des fleurs  
 2 nos deux corps se sont dispersés  
 3 dans d'affreux céans où les hommes  
 4 se tordaient sous le poids des soleils

p. 33

A L.D.

1 Je crève le temps de tes yeux de lunes miroitantes  
2 et comme un fleuve dans la charpente des abîmes  
3 l'homme fuit dans le silex empourpré  
4 des astres convulsifs

5 ... fuir le miel empoisonné de vos corps inassouvis

6 crever comme un chien à l'angle de ton ombre  
7 mordre la fleur à grands coups de rictus

8 écumer dans l'île nuptiale de ta beauté

p. 34

1 Ils m'ont distillé en eau impotable [*sic*]  
2 car à tes seins de rivière j'élevais  
3 la menthe des feuilles de chair  
4 aux reflets des  
5 grands étangs.

p. 35

**ELLE SEULE**

1 Tu seras déesse au fronton de mon cœur  
2 déesse sur cimes abruptes des cadavres fous et bariolés  
3 comme dans un cirque  
4 un cirque de chair  
5 en guise de toile

6 je te dirai l'eau  
7 qui coulera à nos pieds  
8 l'amour en perles de neige et de soleil

9 je te descendrai la lune  
10 et la poserai sur le plateau d'or ruisselant  
11 de tes cheveux

12 je t'aimerai pour toi et pour moi  
13 pour les hommes et les choses qui nous regardent

**p. 36**

14 je t'offrirai mon être tout ruisselant  
15 d'immondices humains  
16 pour que tu l'engloutisses en toi et le fasse tien

17 je transformerai ta chair en lamelles de printemps

18 Mireille  
19 Toi seule aux jours des absences  
20 Toi seule, seule dans le temps...  
21 mort comme il est.

**p. 37**



**SEVEN DAYS**

1        Je suis  
2            à l'azur des sourires  
3            au quai des silences  
4            au rendez-vous des torpeurs  
5            au bordel de l'angoisse  
6            au mythe de la vieillesse  
7            à la fleur du désir  
8            à la cicatrice des paumes.



**ANNEXE III  
ILLUSTRATIONS**



FIGURE 1 : illustration tirée du recueil *Lesbiennes d'acid* de Denis Vanier, p. 24.

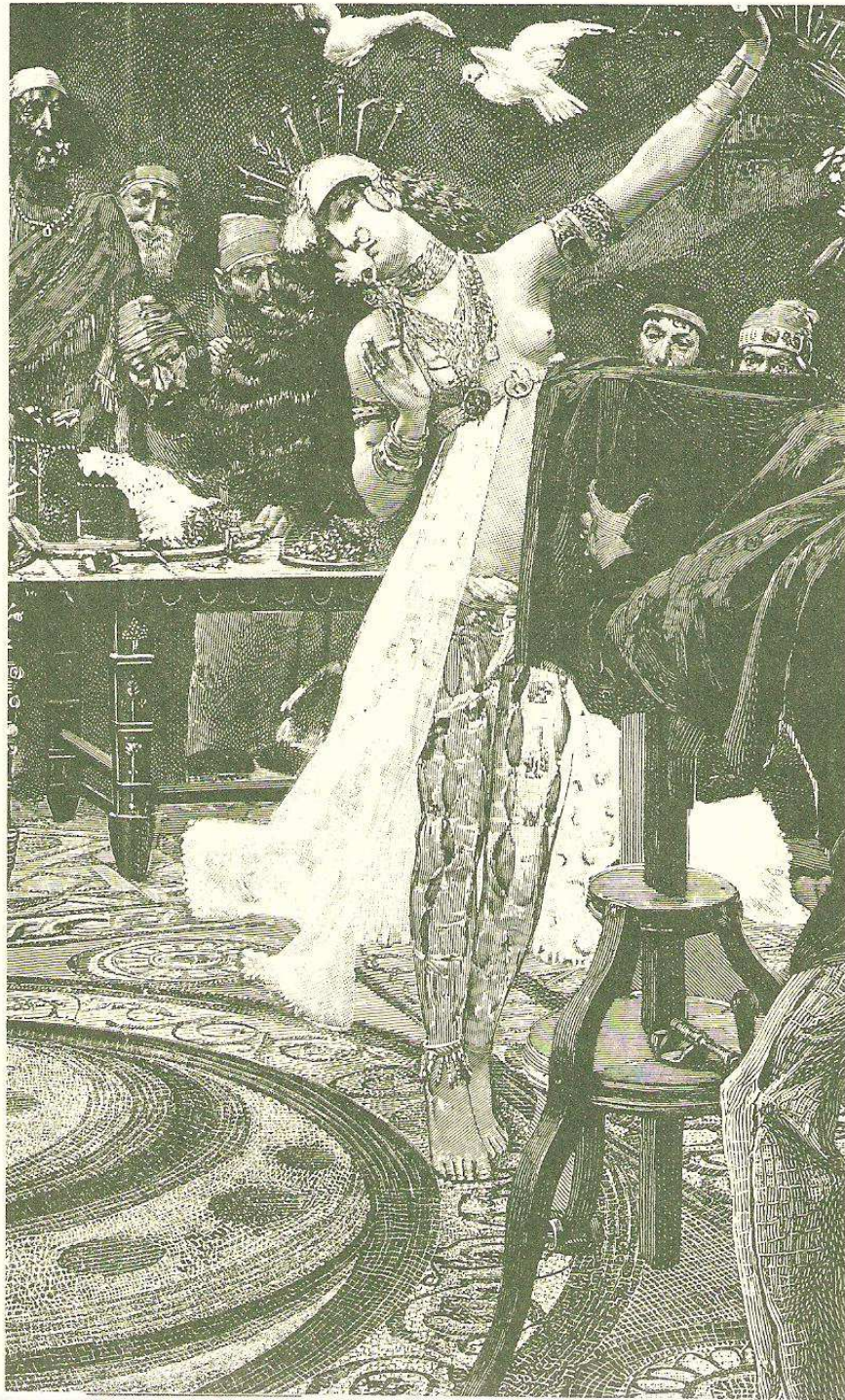


FIGURE 2 : illustration tirée du recueil *Lesbiennes d'acid* de Denis Vanier, p. 38.

**DEUXIÈME PARTIE**  
***SAINTE-SOUFFRANCE* : CRÉATION**

« Avant j'écrivais, aujourd'hui je mutile »

DENIS VANIER, *Porter plainte au criminel*

♪ « Un truc qui m'colle encore au cœur et au corps » ♪

LAURENT VOULZY, *Rockcollection*

## PROLOGUE

Je souffrais d'un complexe de castration intellectuelle. J'étais une machine à décoder et à encorder le savoir. L'université m'avait castrée. Pour guérir, on m'a prescrit des séances de thérapie-écriture et des recueils de Denis Vanier.

*Sainte-Souffrance* est un laboratoire de littérature populaire.

Denis Vanier m'a libérée de cette cage ou tout était trop compliqué, trop philosophique, trop institutionnel. Avec Denis Vanier, la noirceur s'oublie tant le côté sombre de sa poésie reluit d'une lumière divine. Rien n'est gris; tout est noir ou blanc.

J'étais convertie à l'intellectualisme. Mon crâne était tellement plein que je ne pensais plus par moi-même. Je suis de la technicité par tous les pores. À l'université, j'étais un vide soumis dans lequel on balance tout ce qu'on veut.

J'ai commencé à briser ce pacte intrinsèque lors de mes premières visites de l'univers de Denis Vanier, morceau par morceau. Plus j'entrais dans son œuvre, plus j'étais convaincue qu'il y avait *autre chose*.

Le poète a armé sa maison d'une porte double en acier trempé. Mais à l'intérieur, il fait chaud et bon comme chez ma mère.

J'ai appris à lire avec le T.V. Hebdo. Ma famille n'est pas éduquée. Personne ne s'exprimait sur la dynamique de la mémoire involontaire chez Proust à table pendant le souper.

*On parlait volontiers de Rougeau, certainement pas de Rousseau.*

À la maison, il n'y avait que la télévision, des cassettes huit pistes de chansons populaires, des films américains en VHS (surtout d'horreur) et des romans à l'eau de rose que personne ne lisait.

Denis Vanier m'a donné une seconde chance en me rappelant que ma vie suffisait.

Je pouvais tout être à la fois :

- 1- Simple et ordonné comme un paysan
- 2- Radical et engagé comme un militant
- 3- Saint, savant et fou comme un poète

Denis Vanier n'a jamais écrit que pour lui-même. Il nous offre son quotidien réinventé, lui qui n'a pratiquement jamais quitté son quartier.

*Il faut se faire le véhicule du savoir, propager la connaissance autour de soi, ne plus restreindre la culture à une élite intellectuelle.*

Voilà un mode de pensée qui prévaut autant dans ma recherche que dans ma création. Je n'ose penser au ridicule de la situation s'il arrivait par malheur qu'un des fidèles lecteurs de Vanier ne puisse pas lire mon mémoire, puisque ce sont eux, au fond, qui ont permis le mythe vaniérien!

*Sainte-Souffrance* est une cage pour évacuer toute cette violence qui découle de l'étude des textes de Denis Vanier, un mélange de retour aux origines et de nostalgie d'une époque que je n'ai jamais connue; des bombes du FLQ, de la nuit de la poésie du 27 mars 1970 au théâtre Gésû. Comme disait Suzanne Paradis dans la préface de *Rejet de Prince*, recueil de Denis Vanier :

Il y a des poètes de qui on veut parler; d'autres, qui n'ont pas hésité à mettre à feu à sang nos illusions, à *qui* l'on veut parler. À mes yeux, Denis Vanier appartient à cette seconde catégorie, c'est-à-dire qu'on ne peut absolument pas lire ses poèmes sans qu'une réponse, une parole, un aveu ne jaillissent du choc qu'ils provoquent. Denis Vanier sait instinctivement où se terre en chacun de nous la révolte, bête féroce et frileuse, et c'est à elle qu'il s'adresse directement<sup>310</sup>.

*On ne s'embarque pas sans peine dans une telle aventure!*

Pour moi, la « bête » s'est avérée être un monstre pourchassé par des villageois torche à la main. Pour avoir habité toute ma vie à cheval entre Montréal et une minuscule communauté de la Gaspésie, je peux vous témoigner que la nature humaine est plus noire là où il n'y a pas de lumière la nuit. En région, il y a des atrocités que l'on ne peut même

---

<sup>310</sup> Suzanne Paradis. « Préface » dans Denis Vanier, *Rejet de prince*, ouvr. cité, p. 13.



pas imaginer : violence conjugale, vols, cruauté animale, braconnage, viols, inceste, vendettas, meurtres alimentent les cancans du village.

Cet intérêt pour le mauvais côté de l'homme était déjà gravé en moi. Je suis un vampire, je me nourris de la noirceur des autres. Mes influences n'aident pas mon cas :

- Dante
- Racine
- Voltaire
- Poe
- Rimbaud
- Baudelaire
- Flaubert
- Maupassant
- Nietzsche
- Nelligan
- Céline
- Claude Gauvreau
- Gabrielle Roy
- Anne Hébert
- Réjean Ducharme
- Gaétan Soucy
- Christine Brouillet
- Patrick Sénécal
- Stephen King
- Bret Easton Ellis

Etc.

Sans compter une obsession pour les films d'horreur (particulièrement ceux de David Lynch) et une longue étude, au niveau collégial, sur le phénomène du *serial killer* américain. Je suis maudite, *Sainte-Souffrance* est ma rédemption.

\*\*\*

Je devais avoir 8 ou 9 ans, l'âge où l'on apprend, quand ma grand-mère m'a raconté cette histoire : un cuisinier de motel avait kidnappé un petit garçon à Amqui dans les années 1970 et l'avait découpé en morceaux avant de le laisser sur le bord de la route dans un sac-poubelle.

J'ai longtemps été convaincue qu'elle avait inventé cette histoire pour me faire peur parce que je parlais aux touristes qui venaient pêcher l'été au village.

Cette histoire m'a marquée, j'irais même jusqu'à dire qu'elle est à l'origine de mon goût pour le morbide, du livre (dont j'ai oublié le titre) sur les vingt meurtres irrésolus les plus célèbres au Québec que je dissimulais sous mon matelas, de ce besoin inexplicable que j'ai eu très jeune de lire les *Allô Police* que ma grand-mère cachait dans le dernier tiroir d'une vieille commode.

*Je sais aujourd'hui que ce crime a bel et bien eu lieu.*

Il y a quelque temps déjà, j'ai discuté avec quelqu'un. Je lui ai parlé de mes inspirations, du suicide d'un ami qui m'a poussée à écrire *Sainte-Souffrance* et de cette histoire du cuisinier. Cette personne m'a assurée que sa grand-mère lui avait raconté la même chose. Cela m'a convaincu que mon geste était noble, qu'il fallait impérativement déterrer ce crime oublié, et ce, malgré la gravité du sujet.

Pendant l'écriture de ce prologue, j'ai cherché, par curiosité, cette histoire dans les archives et j'ai fini par trouver ce petit article signé par l'écrivain français Stéphane

Bourgoin, auteur qui, soit dit en passant, est pour moi un modèle puisqu'il est spécialisé dans l'étude des tueurs en séries.

En 1970, Roger Pelletier, alors cuisinier dans un motel d'Amqui, a été condamné pour le meurtre du petit Bermont Sirois âgé de 8 ans. Tous les Matapédiens se souviennent de cette horrible histoire qui avait fait la une du journal *Allô Police* de l'époque. Le petit Bermont Sirois, fils d'une famille de 13 enfants, avait été agressé, étranglé et mutilé dans le motel où travaillait le cuisinier. Il avait même été question de cannibalisme dans cette cause. La preuve contre lui étant accablante, l'homme a été condamné et a passé les 35 dernières années de sa vie en prison. Renfermé sur lui-même, Roger Pelletier a toujours refusé de participer aux programmes offerts aux agresseurs sexuels alléguant qu'il ne se souvenait de rien. Il n'a cependant jamais causé de problème lors de ses longues années d'incarcération et s'est toujours dit innocent. Il est décédé au début du mois de novembre à l'âge de 85 ans alors qu'il était le doyen des prisonniers<sup>311</sup>.

**Anecdote croustillante :** même si j'avais déjà lu au moins la moitié de l'œuvre de Stéphane Bourgoin au Cégep, je n'avais jamais trouvé cet article qui décrivait un évènement ayant eu cours dans la ville même où je faisais mes études collégiales, à moins de 30 kilomètres du vrai Sainte-Souffrance; Sainte-Florence, village de mes ancêtres. Le destin fait bien les choses, n'est-ce pas?

J'aurais aimé pouvoir citer l'article d'origine du journal *Allô Police*, suivre les traces de Denis Vanier dans ce domaine<sup>312</sup>, mais, *je me demande pourquoi*, personne n'a pensé à diffuser les archives de cette publication hautement intellectuelle, digne des plus grands philosophes et une source intarissable d'inspiration pour le poète Denis Vanier (J'ironise, mais la relecture de cet archivage serait utile à l'étude de la littérature québécoise, surtout à l'étude de la contre-culture.)

Les personnages de *Sainte-Souffrance* n'ont rien à envier aux déesses et aux monstres de la poésie vaniérienne; aux truands et aux prostituées du journal *Allô Police*.

---

<sup>311</sup> Stéphane Bourgoin, « Un célèbre meurtrier pédophile canadien décède en prison 35 ans après les faits », *Au Troisième Œil* [en ligne], URL : <http://www.au-troisieme-oeil.com/index.php?page=actu&type=skr&news=10028>, 19 novembre 2004. (p. consultée le 15 mai 2015)

<sup>312</sup> Clin d'œil au poème « Allô Police » du recueil *Lesbiennes d'acid* et aux nombreuses photographies du journal reprises par Vanier au fil de ses recueils.

Dans le Sainte-Souffrance de mon imagination, tous les habitants ont un petit vice caché et lorsque l'un d'entre eux commet un péché, les autres s'empressent de le pointer du doigt.

Paumés et perdus, ne devenant religieux que lorsqu'ils souffrent, les héros des récits de *Sainte-Souffrance* pourraient tout aussi bien sortir du fond des ruelles du quartier Centre-Sud de Montréal, là où le poète Denis Vanier évoluait.

J'ai choisi ce lieu éloigné en sachant sciemment que je me détourne de la littérature du Plateau Mont-Royal. Il serait temps de reconnaître la détresse des régions et ainsi détruire l'adéquation entre vices et ville.

L'on se pose parfois la question suivante en philosophie :

*L'arbre qui tombe dans la forêt fait-il du bruit si personne n'est là pour l'entendre?*

*Qu'en est-il de la femme battue par son mari dans le fond du quatrième rang...*

\*\*\*

Il ne faudrait surtout pas prendre ce grave discours au sérieux. Ma devise avant toute chose :

- *Mieux vaut en rire qu'en pleurer.*

Selon Rabelais :

- *Rire est le propre de l'homme.*

Et tant qu'à donner dans les listes et les proverbes douteux, allons-y à fond :

- *Le ridicule ne tue pas,*
- *L'habit ne fait pas le moine,*
- *La fin justifie les moyens.*

Et surtout, surtout :

- *La musique adoucit les mœurs.*

Plus sérieusement Nietzsche affirmait :

- *Sans la musique, la vie serait une erreur.*

*Sainte-Souffrance*, en plus d'être un récit sombre d'horreur humaine, est, plus joyeusement, une *rockollection*; une image en évolution du domaine musical populaire au Québec entre 1960 et 1990.

♪« *Et les Beatles chantaient [...] Et les Beach Boys chantaient [...] Et Bob Dylan chantait [...] Et les Bee Gees chantaient [...] Un truc qui m'colle encore au cœur et au corps*<sup>313</sup>. » ♪

La culture québécoise a quelque chose de profondément kitsch, comme cette chanson de Laurent Voulzy, comme dans nos traductions françaises des succès disco.

Notre belle langue québécoise a même inventé un mot pour décrire ce phénomène. « Quétaine », autant l'adjectif que le nom, peut se définir ainsi :

*Penchant prononcé ou admiration pour le mauvais goût.*

À la différence du kitsch, le quétaine est inconscient, voire collectif. Cette récente liste de vente de l'ADISQ en est la preuve :

---

<sup>313</sup> Laurent Voulzy, « *Rockollection* », *Rockollection* [album], 1977.

1. Artistes variés, *C'est mon histoire-Renée Martel*,
2. Jean Leloup, *À Paradis City*,
3. Louis-Jean Cormier, *Les grandes artères*,
4. 2Frères, *Nous autres*,
5. Ariane Moffatt, *22h22*,
6. Artistes variés, *On a tous quelque chose de Sweet People*,
7. René Simard, *René Simard*,
8. Les Colocs, *Les Années 1992-1995*,
9. Tézé Montcalm, *Quand on s'aime*,
10. André Lejeune, *Mes plus grands succès revisités*<sup>314</sup>.

Dans *Sainte-Souffrance*, la musique populaire est comme les enseignements du clergé à propos de la Bible : elle couvre le véritable sens de l'œuvre.

La terrible violence de la Bible serait-elle convenable sans les indications de l'Église catholique? Je répète la question autrement : sans cet air ridicule, les paroles de la célèbre chanson « Pied de poule » seraient-elles acceptables?

Sortis de leur contexte les récits de *Sainte-Souffrance* sont profondément macabres. Sorties du contexte de la comédie musicale, les paroles de cette chanson sont profondément macabres aussi :

♪ « *A marchait dans rue quand deux individus armés d'un long couteau pointu lui ont sauté dessus. On la retrouvé en mille morceaux. Pauvre p'tite fille*<sup>315</sup>. » ♪

---

<sup>314</sup> Liste tirée de Alain Brunet, « Meilleures ventes francophones artistes québécois », *La Presse+* [en ligne], URL : [http://plus.lapresse.ca/screens/120efeff-6b1d-4aff-89fd-c7dc6e3f80c5l\\_0.html](http://plus.lapresse.ca/screens/120efeff-6b1d-4aff-89fd-c7dc6e3f80c5l_0.html), 15 mai 2015 (p. consultée le 16 mai 2015).

<sup>315</sup> Geneviève Lapointe, « Pied de poule », *Pied de poule* [comédie musicale], 1982.

L'œuvre de Denis Vanier et *Sainte-Souffrance* sont comme cette chanson, derrière le kitsch et les abus de violence, il y a une vérité à atteindre, cette *autre chose*.

Vanier prêchait cette efficacité de la littérature : « Depuis qu'on me lit, j'ai l'impression qu'on fait plus l'amour, qu'on prend plus d'acide, qu'on pose plus de bombes<sup>316</sup>. »

Pendant la rédaction de ce mémoire, j'ai douté, vraiment douté de la pertinence de la prose, de la pertinence même de *Sainte-Souffrance*, qui n'est pas une œuvre légère, j'en suis consciente.

Un récit tiré de *Lesbiennes d'acid*<sup>317</sup> est venu me conforter dans mes choix.

Il semble bien qu'on ne puisse pas se battre contre son destin...

Sur le long chemin qui mène à la vérité, Vanier sera pour moi un modèle anticonformiste d'admiration, une source d'inspiration intarissable.

Vanier alimentera mes textes, j'alimenterai son mythe.

---

<sup>316</sup> Denis Vanier dans André-G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, Montréal, Édition l'Étincelle, 1977, p. 271.

<sup>317</sup> Vous trouverez cet extrait du recueil *Lesbiennes d'acid* à la fin du prologue.

**Extrait tiré de *Lesbiennes d'acid* de Denis Vanier, p. 26 et 28.**

*Quand des policiers s'étaient amenés à l'usine Esmond Mills dans le but d'interroger l'ouvrier Marcel St-Louis, celui-ci préfère sauter par une fenêtre, s'infligeant de légères blessures*

*Le procureur de la Couronne, voulant connaître les raisons de cette fuite, le témoin répond :*

*« Je sais lire dans les pensées, moi, monsieur...*

*En m'enlevant ma job, la police de Drummondville m'a obligé à fuir et à faire des vols pour manger... J'ai passé plusieurs journées sans prendre de nourriture ou avoir de place pour coucher... Ils ne m'ont pas fait perdre mes emplois seulement qu'une fois...*

*C'était toujours à recommencer.*

*Cette fois je pensais que c'était des affaires qu'ils m'avaient fait faire à Cowansville.*

*Le jour de la paye, quand la police est venue à l'usine, je savais que tout serait encore une fois à recommencer.*

*J'avais peur de la police... j'ai couché sur un tas de roches, c'est rien que le lendemain soir que je suis rentré à la maison.*

*Vers 6 heures du matin, je me suis levé, puis j'ai mis le feu à mon char, ma "Comet", que j'ai mis trois mois à remonter.*

*J'ai parlé avec Gaétanne, finalement on a décidé qu'on se tuerait...*

*Je les tuerais toé deux, elle pi[sic] la petite, pis je me tirerais. »*

*La décision de ce pacte de suicide aurait été préméditée par St-Louis la veille, quand il adressait une lettre à la police au sujet de ses intentions, ainsi qu'une autre au juge Marcel Crête, à Shawinigan, qui lui avait déjà imposé 6 mois de prison.*

*« Je tenais la carabine... j'avais les doigts sur la détente mais je ne pouvais pas me décider.*

*Le canon était pointé sur son cœur. Elle a appuyé sur mon doigt et deux coups sont partis... J'ai ensuite tué la petite, et je me suis cherché le cœur... j'ai accoté le bout du canon où ça*



*battait le plus fort et j'ai tiré... je suis tombé à la renverse, quinze minutes après je me suis tiré encore, j'étais pas capable de perdre connaissance.*

*Je sentais du sang me couler sur le corps et me remonter dans la gorge.*

*C'est rien que deux heures plus tard que j'ai demandé à ma belle-sœur de m'apporter un pepsi ».*

*Me Claude Noiseux, voulant en savoir davantage lui demande :*

*« Comment se fait-il que vous ayez trouvé le cœur de Gaétanne et de la petite, et non le vôtre? »*

*St-Louis l'interrompt brusquement en criant :*

*« Passe-moé le gun 2 minutes, tu vas voir comment. De toute façon j'vas mourir pareil. »*

*Pour les choses qu'on ne peut pas changer...*

## **CHÂTIMENTS DES IMPURES**

## **L'argent du bingo**

*À Jo qui aimait les Canadiens*

### ***Sainte-Souffrance en quête de réponse***

*C'est la consternation dans le village de Sainte-Souffrance depuis hier. Trois membres de la même famille auraient été retrouvés sans vie dans ce petit village de la Gaspésie. La police confirme la présence d'une arme à feu enregistrée de type calibre 12 sur le lieu du crime. Pour l'instant, une tentative de vol qui a mal tourné est l'hypothèse la plus plausible aux yeux des enquêteurs. Le suspect, un jeune homme dans la vingtaine, aurait assassiné ses grands-parents avant de s'enlever la vie. Plus de détails à venir...*

***Journal de Mourrial, 11/11/1982, p.3.***

\*\*\*

Les feuilles mortes crissent sous les bottes à cap à Sylvain. Il marche le long de la rue Beauséjour. Son t-shirt d'AC/DC pis sa chemise carottée fripent au gros vent d'automne. Avec sa manche, il essuie la morve qu'il a au nez. Il fait frette à soir. Le soleil s'est couché de bonne heure. Il chantonne la toune d'Offenbach qu'il a dans tête en marchant : ♪ « Je l'sais, faudrait ben que je sorte. Oui, mais mes blues passent pu dans porte... » ♪ Sylvain s'enfarge dans les vieilles décorations d'Halloween du voisin en coupant dans cours du bloc-appartement d'à côté : « Ostie de saint-ciboire de RIP à marde » pis sacre un coup de pied dans une des pierres tombales en carton. Le bichon Bob court vers lui en jappant. Jeanine attend Sylvain sur le perron avec son beau manteau en poil de chat sauvage :

- Tu devrais pas sortir de même avec quasiment rien su'l'dos. Mon doux seigneur tu vas attraper un coup de mort!
- Ben sûr grand m'man, m'a faire attention.
- J'cré ben, on voudrait pas te perdre comme l'autre Ti-Rioux. C'est tu pas assez plate c'qu'y est arrivé...



Jeanine, responsable de la liberté surveillée de son petit-fils, avait l'habitude d'avoir la garde ferme. Mais, à soir, la grand-mère en elle voulait faire une exception. Elle compatissait avec Sylvain pour sa perte, mais elle espérait que ce qui était arrivé à Éric Rioux allait lui donner une leçon de vie; de savoir que la mort est tout le temps là. Elle, qui le savait mieux que personne avec son premier amour parti à guerre pour jamais revenir. Robert, son petit dernier aussi était mort. Il avait eu Sylvain trop jeune, était rentré en prison pour un hold-up à Caisse Pop de Saint-Granit. Sa blonde avait pas tenu le coup pis s'était pendue avec une ceinture dans le garage, bébé Sylvain à côté d'elle. Robert avait fini par crever d'une overdose en dedans. Sylvain était resté à Sainte-Souffrance avec Jeanine pis Henri. Ils avaient remplacé ses parents partis dans fleur de l'âge.

Le soir du drame, aux dires de ses chums, Sylvain portait un t-shirt d'AC/DC, des jeans serrés avec des trous pis une veste BigBill bleu foncé en plus de sa fidèle coupe Longueuil *bleachée* comme le chanteur de Mötley Crüe. La vingtaine avancée, Sylvain était gras dur. Flot gâté pourri : Jeanine lui aurait fait des tartes pour déjeuner s'il l'avait demandé. Malgré tous ses plans de nègre, il s'en était toujours sorti. À 10 ans, il avait fait brûler le champ à Simard, on avait accusé la foudre. L'été dernier, il avait caché une vache volée par son chum Serge. Elle venait de la même ferme. Henri avait failli la trouver... On avait accusé les loups.

Le grand-père à Sylvain avait toujours pourvu aux besoins de sa femme, mais il la prenait pour acquise. Henri avait toujours pensé juste à lui en premier, après ça à Jeanine. Henri avait jamais cru qu'il battait Jeanine plus qu'un autre homme bat sa femme. Chaque fois qu'il levait la main sur elle, il disait à tout le monde, au début, qu'elle l'avait mérité ou, plus tard, que c'était un accident... Henri avait souvent pété sa coche pour rien.

Le monde du village a dit que Sylvain avait tué ses grands-parents pour l'argent, pour se droguer. Parce que Jeanine avait pas voulu lui donner l'argent du bingo. Les chums à Sylvain l'ont défendu. Il avait passé la soirée avec eux autres pis braillé pour Ti-Rioux vers la fin de sa 24. Ils avaient même prévu de regarder la soirée du hockey chez Serge le lendemain soir.

On a repêché le corps à Jeanine sur le bord de la Rivière Sigta. La police a trouvé Henri mort dans cuisine pis Sylvain dans sa chambre, au moins ce qu'il en restait. Les deux s'étaient fait refaire le portrait par une balle de douze. On a dû descendre leur bichon, il paraît qu'il avait commencé à grignoter Henri. Sylvain avait laissé une lettre, mais il a rien à son avantage. Personne sait ce qui s'est passé. Ça regarde que ces trois-là vont enterrer leur secret avec eux...

## JEANINE

Jeanine crie « Bingo » pour la cinquième fois à soir. Ça placote autour d'elle : « Maudit cul béni! », « Chu sûre qu'est arrangée avec Raymond », « Voyons donc, a gagné à toué semaines elle! » Jeanine écrase sa Du Maurier dans le cendrier en plastique pis marche fièrement jusqu'en avant pendant que les pies du village lui dévisagent le dos. Raymond lui tend les cinq billets de 100 \$ flambants neufs de la carte pleine. Elle les met dans sa sacoche, dans son coffre à maquillage, à côté des quatre 50 \$ déjà encaissés. Elle retourne vers Madeleine, qui a son manteau sur le dos :

- Viens-tu prendre un ti-verre de Tia Maria avant de rentrer chez vous ma nouère?
- Ah non, pas à soir Madeleine. J'ai d'autres choses à faire, viens dont me porter chez nous tu suite. J'vas aller à toilette avant.
- C'est toé qui l'sait ma nouère. Dans son Cutlass 1962 couleur marine rouillé, Madeleine va reconduire Jeanine chez eux. Elle la trouve un peu sur les nerfs : peut-être à cause de l'argent qu'elle a mis dans sa brassière en allant à salle de bain ou peut-être à cause de Ginette Reno à radio : ♪ « Comme tu vois. Ça va mieux, ça va mieux. Je ne pense presque plus. À nous deux, à nous deux... » ♪.

Jeanine verse une petite larme en mettant un pied sur la première marche de son perron.

## SYLVAIN

Sylvain se réveille en sueur. Il a perdu ses gros écouteurs. Pink Floyd chante *The Wall* encore pis encore. 11 h 45 sur le radio-réveil digital. Un cauchemar : son ancien directeur d'école lui faisait la morale pendant qu'il menaçait de passer Jeanine au hachoir à steak haché. Il entendait sa grand-mère crier fort, tellement fort...

Sylvain essuie la bave au coin de sa bouche. « Maudite Marde! » Il a dit 11 h à ses chums, il va devoir se taper le chemin de bouette du chalet à pied, tu seul. Le seul à avoir une lampe de poche, c'est Jean-Roger. Maudite chance qu'ils avaient déjà charrié la bière dans l'après-midi, parce que les chars restaient dans cour à soir. Les gars se sont promis de pas chauffer soûl, pour Ti-Rioux.

Sylvain marche sur la pointe des pieds pour pas réveiller ses grands-parents, qui doivent déjà dormir depuis un boutte. Quand elle est pas chanceuse, Jeanine revient vers dix heures et quart du bingo, donne un bec à Henri pis se couche. Si elle gagne, elle va prendre un verre avec Madeleine à l'Âge d'Or.

Henri est assis à table, dans cuisine, les lumières fermées. Sylvain le voit en ouvrant la porte de dehors. Les lueurs du lampadaire dans rue reflètent sur les vitres des lunettes de son grand-père. Sylvain entend rien, au début, rien que le souffle du vent. Puis, la respiration d'Henri devient plus forte. Sylvain referme la porte d'entrée :

- Pepère, ça vas-tu?
- ... Grrr (raclement de gorge)...
- Pepère?

Sylvain, avec la paume de sa main, pousse l'interrupteur vers le haut :

- Mes yeux. Ferme ça câlisse!
- Ok, ok...



— Va-t'en Sylvain, ça va aller, moé. Mon estomac encore. Jeanine est couchée, on f'ra pas plus de bruit pour pas la réveiller. Va rejoindre tes chums, y doivent t'attendre à l'heure qui'est là.

D'un geste subtil de la main, Sylvain prend la veste BigBill de son grand-père sur le crochet. Il fait noir, le vieux remarque pas, ou en tout cas, il chiale pas après son petit-fils. En sortant sur le balcon, Sylvain s'enfarge dans pelle à marde de Bob laissée en plein milieu de la place. Il la prend pis l'accote sur le mur de la maison avant de descendre les quatre marches en bois mou.

\*\*\*

En arrière de la salle municipale, il y a un parc. Pis dans le fond du parc, une pancarte marquée en gros « Privé ». Ça, c'est la *trail* qui mène au chalet à Jean-Roger. La bouette commence là. Après ça, c'est noir comme dans le cul du diable pis Sylvain a juste son zippo. Il arrive sur le perron du *schack* avec le bas de ses jeans mouillé pis bouetteux. Jean-Roger ouvre la porte : « Hey! On pensait pu t'allais v'nir mon chummey. Rentre, rentre. » Sylvain baille, l'air tout endormi. Son chum Serge y dit : « T'as encore les plis d'l'oreiller dans face, mon Sylvain. Ta grand-môman t'a-tu faite coucher à 7 h? » Pis le gros Tanguay y sacre une claque dans le dos quand il passe à côté : « Content de t'voir mon Sylvain. C'tait important à soir. » Les pieds sales, il s'évache sur le divan pendant que Jean-Roger lui tend une Bleue tablette qu'il cale d'une seule gorgée. « Ouain, ça commence fort mon Sylvain » Impressionné, Jean-Roger en donne une autre à Sylvain. Il débouche la bouteille, pli le bouchon entre son pouce et son index, pis le lance à Serge avec une pichenotte.

\*\*\*

Le gros Tanguay a apporté son Ghetto-Blaster. Il passe du country à CFVM : ♪ « Mille après mille, je suis triste. Mille après mille, je m'ennuie. Jour après jour sur la route. Tu ne peux pas savoir comme je peux t'aimer. » ♪ Les gars ont des cassettes de heavy métal dans un sac, mais la musique de Willie rappelle leur chum disparu, les veillées à salle municipale quand ils étaient flots. Un d'eux autres finissait tout le temps par chanter

fort en haut du stage de bingo, plus fort encore que la toune qui grichait des speakers cheaps.

C'était Édith Butler qui jouait dans vieille radio de la grosse Lincoln Continentale quand il s'est planté dans calvette à Saint-Daudet-des-lacs : ♪ « Paquetteville. Paquetteville. Tu peux ben dormir tranquille. » ♪ Sainte-Souffrance avait pas bougé d'un poil, mais Ti-Rioux était parti pis c'était ça la vie asteure. Les gars chantent comme des casseroles des tounes quétaines de leur passé pis, pourtant, c'est le meilleur moment qu'ils ont eu depuis un boutte.

\*\*\*

*Envoye donc mon Sylvain, une p'tite ligne avec tes vieux chums, comme dans l'temps.  
Envoye donc, rien qu'une...*

\*\*\*

Les gars traversent la nuit, paquetés, mais encore deboutes. Comme la tradition le veut, ils marchent dans le chemin de terre, à travers le parc de l'école Bellerive. À 7 h, ils sont devant le dépanneur Chez George, pour une p'tite dernière. En dessous du pont, ils débouchent leur bière qu'ils ont laissée dans le sac en papier brun. Le soleil est déjà pas mal haut au travers de la grisaille. Ils se disent « salut, à prochaine » sur le pont; sur l'unique trottoir du village de Sainte-Souffrance. Sylvain va vers la rue Beauséjour, les gars dans l'autre sens, vers la 132. Il reste un boutte assis, tu seul, à regarder la rivière en face. Des feuilles, que les flos avaient traînées en revenant de l'école, attendaient là, mortes sur le pont. Une grosse corneille cherche de la bouffe en les tassant une par une. La neige se met à tomber. Le sale oiseau s'en va. Sylvain se lève pis part lui aussi. Il traverse la track de chemin de fer de l'autre bord du pont. Il a même pas 500 mètres à marcher après ça.

Il fait frette, le vent souffle plus fort. Sylvain met ses mains dans ses poches. Il sent quelque chose, quelque chose de frette, plus frette que le vent. Il tient la chaîne en argent à Jeanine entre ses doigts glacés. *Qu'est-ce qu'à fait dans le manteau d'Henri?* Il arrive dans

sa cour, une neige fine fond au fur pis à mesure qu'elle tombe par terre. Les lumières de la cuisine sont encore fermées. D'habitude, Henri se lève à 5 h 30 parce qu'il fait des exercices pour son cœur. Sylvain se barre les pieds dans le tapis « *Welcome* » en plein milieu du balcon. Il sort ses clefs, mais la porte est pas barrée. Henri est assis dans le noir. Sylvain voit Bob se lever de sur le divan parce qu'il est blanc. Sylvain tourne la *switch* de la lumière à *ON*. Sur le coup, il voit pas son grand-père, les stores sont descendus, il regarde à terre pis il est trop soûl, de toute manière. En premier, Sylvain voit le douze sur la table de cuisine devant Henri. Pis après, sa face! *Il a dû passer la nuit sur la corde à linge*, se dit Sylvain, qui recule, veut se sauver, mais y repense...

— Jeanine? Est où Jeanine?

— Cherche pas Sylvain, est pu là ta grand-mère. Est partie. A ma laissé pour un autre. C'est fini Sylvain... C'est fini...

Son grand-père pleure. Il essuie ses lunettes avec les replis de sa chemise pis les remet dans sa face. Encore sales, les vitres sont pleines de terre. Henri voit pas que son petit-fils a sa veste Bigbill sur le dos. Sylvain ouvre vite la porte de la chambre de ses grands-parents. Pas de Jeanine. Sa valise est pas dans le garde-robe pis il reste presque pu de linge dans ses tiroirs ouverts. Sylvain a vu son beau manteau en poil de chat sauvage dans l'entrée de la cuisine, elle serait jamais partie sans son beau manteau en poil de chat sauvage. Avec la chaîne dans ses poches, il peut pu se mentir...

Henri est dans le cadre de porte de la chambre, la face en brailant. Sylvain se met à table, son grand-père vient s'écrouler sur la chaise en face de lui. Le douze est entre les deux hommes. Le jeune prend la chaîne pis la tient devant le visage du vieux, assez près pour qu'il puisse sentir l'odeur de métal du bijou. Le cœur d'Henri bat tellement fort, que Sylvain peut presque l'entendre : « Mon p'tit gars, Sylvain, mon gars, tu l'sais que j't'aime hein mon Sylvain. Tu l'sais toé que j'pas mauvais. J'aurais jamais fait exprès d'y faire du mal... J'ai pas faite exprès, j'ai pas voulu. C't'un accident. Mon p'tit gars, Sylvain... »

Sylvain tombe en bas de sa chaise, à cause du coup de 12, quand il tire dans le cœur de son grand-père. PAN! La vieille chair s'éparpille partout sur les murs de la cuisine peints vert pomme pis sur les rideaux motifs épis de blé d'Inde à Jeanine. Bob arrête pas de japper, mais se cache dans un coin. Sylvain perd connaissance en dégueulant sa boisson. Le village dort. À Sainte-Souffrance, dans le temps de la chasse, les coups de feu, ça arrive tout le temps.

\*\*\*

Sylvain se réveille plein de vomi, plein des restes du vieux. On est le soir. Henri est encore là, devant lui, mort. Sylvain se lève pour chercher sa grand-mère partout dans maison pis dehors dans cour. Il trouve du sang dans boîte du Mazda Série B. Bob ne quitte pas Sylvain d'un pas en sillant constamment. Il n'est plus si blanc que ça, il est couvert de sang.

Découragé, sachant pas trop quoi faire, Sylvain va dans son lit au deuxième étage en apportant le douze de son grand-père. En braillant, il prend un stylo Bic. Il écrit ses derniers mots sur un carré de papier :

J'aurais pu tout en  
 C'est lui qui il le ten  
 Le talmanob  
 S qui o faite e deplace  
 Personne va me rendre  
 personne...  
 Adieu  
 Sylvain

Bob jappe dans porte. Sylvain recharge le douze. PAN! Les gros écouteurs sur ses oreilles arrêtent de jouer *Stairway to Heaven*.

**HENRI**

En revenant du bingo, Jeanine a le cœur lourd de quitter Henri après presque 50 ans de vie commune. Elle a toujours attendu le bon moment pis c'était là, à soir. Elle allait faire sa valise pis partir chez sa sœur au Nouveau-Brunswick avec l'autobus.

Henri est devant la T.V avec Bernard Derome au *TVJournal* à Radio-Cadenas. Bob dort sur ses genoux. Jeanine accroche son manteau sur un crochet à côté de la porte. Elle fait pas de bruit, dit « bonne nuit » à son mari pis s'en va dans leur chambre. Henri viendra pas se coucher avant une demi-heure, elle a le temps en masse. Elle prend sa valise rouge achetée aux puces de Sainte-Souffrance pis vide toute le contenu de ses tiroirs : quatre paires de culottes à plis français, trois jupes bleu marin, son chapelet, deux brassières beiges, six paires de bobettes, pareil pour les bas, la carte funéraire du père à Sylvain, deux vestes en laine grises, cinq t-shirts achetés chez Rossy pis une autre robe à fleurs en plus de celle qu'elle a déjà sur le dos. Elle tâte la pile de billets dans son soutien-gorge, bien profond, pis la transfère dans la doublure du bagage. Elle laisse la valise sur le bord de cadre de porte pis sort de la chambre en fermant derrière elle.

— Henri?

— Quessé tu veux Jeanine?

— J'm'en vas, Henri

— À l'Âge d'Or, ça? T'as changé d'idée? Ben vas-y la voir ta Madeleine.

— Non, Henri. Toé pis moé, c't'assez...

Désespérée, Jeanine se dépêche de traîner la valise vers la sortie en espérant que son mari ne la remarque pas trop. Elle tire péniblement le bagage à travers la cuisine. Henri est debout dans le salon, il regarde Jeanine s'en aller. On dirait qu'il a pas encore compris ce qui se passe. Jeanine atteint la pognée. Pressée de partir, elle sort sur le balcon sans son beau manteau en poil de chat sauvage. La porte grande ouverte, Bob se sauve vers le village, mais personne s'en occupe. Le vieux réalise enfin pis court après sa femme. Il pogne la valise pis tire pendant que sa femme a encore la poignée entre les mains. Jeanine perd

l'équilibre, se cogne contre la rampe en bois blanc écaillée. Elle a déjà laissé une dent sur cette rampe-là. Un coup dans l'estomac la fera pas changer d'idée. « Là c't'assez! Fini Henri! » crie-t-elle à son mari. Elle reprend la valise qui cogne doucement entre chaque planche de la longue, longue galerie : TOC... TOC... TOC... TOC... TOC... Henri, sur le balcon, avec la pelle à marde de Bob. PAF! Derrière la tête. Sa dernière volée.

*Mon Dieu, Jeanine, pourquoi tu m'as faite faire ça?* Dans son pick-up rouillé, le vieux a un drap de survie. Il ouvre le panneau arrière du Mazda pour mettre le corps de sa femme dans boîte, le cache avec la couverture en laine, met des affaires pesantes aux quatre coins pis la valise à côté. On voit juste le logo de la Croix-Rouge sur le gris foncé de la laine. Henri prend le tapis « Welcome » pis le met temporairement par-dessus la tache de sang laissée par la tête de sa femme sur le bois de la galerie.

La radio du pick-up griche une toune de Gérard Lenorman quand Henri tourne la clef dans la *switch* : 🎵 « Je viens te chanter la ba... CRIITCH... balade des gens... CRIITCH... » 🎵 Henri baisse tout de suite le son de la radio. En roulant sur le chemin Beauséjour, il arrête pas de regarder en arrière par le carreau. Jeanine bouge pas d'un brin, mais le tissu, qui flotte un peu au vent, donne l'impression. Il se stationne dans cour de la pourvoirie Peter. L'adrénaline lui fait monter l'escalier de douze marches pour traverser la *track* de chemin de fer à pic, le cadavre à Jeanine sur le dos. Au bord du torrent, le mari embrasse sa femme, la serre dans ses bras en la mouillant de ses larmes. Il touche son cou pis tire sur la chaîne en argent. Elle se brise sur la nuque à Jeanine. Henri serre le bijou contre son cœur avant de le mettre dans ses poches de veste BigBill. Il pousse le corps en bas de la falaise, dans le courant, en faisant un signe de croix avec sa main gauche. Henri fait un second voyage pour balancer le gros bagage de Jeanine dans Rivière Sigta. Il ne sait pas que l'argent du Bingo est dedans. Il s'en va, vers le vieux Mazda Serie B, cale le 10 onze de gros gin caché dans le coffre à gant avant d'embarquer derrière le volant. La pourvoirie est à moins d'un kilomètre de la maison des Bérubé. Quand il retourne chez eux, fait rentrer le chien, range son manteau sur le crochet pis s'assit à table : il est 11 h 45 sur l'horloge grand-père du salon.

\*\*\*

***Drame familial à Sainte-Souffrance : le coroner confirme la thèse du double meurtre suivi d'un suicide***

*Le coroner Claude Légaré confirme la thèse du double meurtre et du suicide pour expliquer le drame qui s'est produit à Sainte-Souffrance le 9 novembre 1982. La conclusion est que Sylvain Bérubé était intoxiqué par la cocaïne lorsqu'il a tué ses grands-parents avant de s'enlever la vie. La victime de sexe féminin, Jeanine Bérubé, 67 ans, est décédée des suites d'un coup reçu à la tête avec un objet contondant. Les deux autres victimes de sexe masculin, âgé respectivement de 72 et 24 ans, sont toutes deux décédées d'une blessure par balle. Les empreintes du jeune homme ont été prélevées sur les deux armes du crime. Un bijou appartenant à la victime se trouvait dans la poche du suspect. Bien que Sylvain Bérubé ait laissé une lettre clamant son innocence, les enquêteurs ne croient pas à cette version et le suicide confirme la version de l'entourage : « Sylvain, c'était un menteur pis un manipulateur » lance le frère d'Henri Bérubé, une des victimes, à notre journaliste sur place. Le coroner confirme l'hypothèse du vol qui a mal tourné : plusieurs habitants du village ont témoigné que la victime, Jeanine Bérubé, avait remporté au Bingo une forte somme tout juste avant le drame. Le vol demeure donc le principal motif du crime, mais le suspect a dû dissimuler ses gains avant de s'enlever la vie, puisque l'argent du vol n'a jamais été récupéré.*

***Journal de Mourriial, 13/06/1983, p.17.***

## Christiane et la police

Film « Fait vécu »

### Séquence 5

Derrière le sofa fleuri de la famille Lepage, il y a une bay-window, un des carreaux rouges sur le côté est cassé. Derrière la bay-window, il y a la cour enneigée. Elle donne sur la route Hébert. Dehors, par terre, devant la bay-window, il y a des morceaux de verre écarlates et des fragments de l'assiette bleue d'Adam, celle avec le gros dinosaure violet. De l'autre côté de la rue, il y a des maisons. Des maisons, avec la même bay-Window, des maisons avec le même sofa. Les voisins n'ont pas vu le verre et la porcelaine colorés qui jonchent tristement un morceau de sol à la pelouse jaunie, là où la neige a commencé à fondre.

Dans la maison des Lepage, tout s'est arrêté, sauf le tourne-disque. Il passe en boucle le début du refrain d'une chanson populaire : ♪ « On s'est... On s'est... On s'est... » ♪. La télévision-meuble est éteinte. Une fine poussière s'évapore du tapis rose ancêtre au contact des premiers rayons du soleil. Une chaise berçante grince dans un coin reculé. À côté, un tabouret retient sur son dos un paquet de Player's, un briquet et le seul souvenir de voyage du petit Adam, un cendrier Magic Mountain. Un mégot de cigarette fume toujours au-dessus du logo de la station de ski. L'odeur du tabac, et aussi celle du bois brûlé dans le foyer de brique rouge, sentent fort.

De la vaisselle cassée jonche le sol du salon. La cuisine semble y être au grand complet : des assiettes, des verres, des bols, des fourchettes, des cuillères et des couteaux; toute la porcelaine brisée, mélangée à l'argenterie. Le portrait de famille des Lepage gît au milieu des débris : un homme au front dégarni, aux tempes grisées, dans la quarantaine; une femme rousse, bien conservée, plus jeune et leur fils habillé d'un pull à carreau. Le petit a les cheveux de sa mère. Les trois ont sur la tête un chapeau de fête vert à pompon rose et le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Devant eux, un gros gâteau des anges à deux étages au crémage blanc. Sur le dessus, cinq chandelles bariolées. Les flammes du foyer se



réfléchissent dans la vitre brisée du cadre doré. Une place vide orne la cheminée où se dresse encore la photo d'Adam qui sourit bêtement. Elle est couverte de sang.

Des restes de Froot Loops envahissent la causeuse mouillée d'un lait suri sucré. Un G.I. Joe sans tête baigne dans les céréales multicolores. Une minuscule main tremblante sort de derrière le divan pour l'attraper : celle d'Adam. Les larmes coulent sur ses joues, son petit corps frissonne. Il serre très fort d'un bras la figurine décapitée contre son cœur et se remet en boule derrière le sofa. De l'autre main, il caresse la tête rousse de sa mère. Il ne veut plus la voir dormir. Adam a peur... peur que son père se réveille...

Un liquide épais et visqueux envahit les objets cassés. Les cheveux rougeoyants de Christiane s'étalent autour de sa tête immobile. Elle est face contre terre. Sa robe blanche trempe dans une flaque écarlate. Jacques, son mari, se vide aussi de son sang sur la moquette. Deux corps sur le sol, un 3.57 Magnum au milieu des deux.

### Séquence 1

J'avais dit « Oui! ». Jacques avait tendu sa main vers la mienne. Il était à genoux. La porte de son Maverick flambant neuf était grande ouverte. Moi, assise côté passager. Grand sourire aux lèvres. Une chanteuse country criait à tue-tête dans les haut-parleurs du lecteur 8 pistes. Les paroles enlevaient toute crédibilité à mon Nours. Sa monture vert avocat avait autant de virilité qu'une Westfalia : ♪ « Aimer, souffrir, pardonner, oublier... » ♪ La musique flottait dans l'air au rythme de notre amour fou.

Jacques m'avait serrée dans ses bras forts et velus, m'avait touché le ventre en me disant : « On va t'être ben heureux toué trois, ensemble. » Le soleil s'était caché sous le pont couvert. Nous avons fait ça sauvagement sur le capot.

\*\*\*

En sous-vêtements blancs devant le miroir ovale, je m'étais trouvée grosse. Dans la chambre de mes parents, mon ventre m'avait paru rond pour la première fois.

Ma mère m'avait donné la plus belle robe du monde : sa robe de mariée, sa robe à elle. Mes hanches y avaient glissé comme dans de la soie. « Viscose, Christiane », avait dit Yvette. « Maman, je l'enlève pu jamais. Enterre-moi avec! » je lui avais répondu.

Elle brillait par sa justesse et sa modestie. Si simple...

Ma belle-mère avait jugé que la toilette de ma mère était un torchon, bonne à faire un jupon. À cause de Solange, une immense robe touffue de taffetas épaisse qui cachait mon père m'avait menée jusqu'à l'hôtel.

\*\*\*

Les deux familles avaient dit à ma mère : « Est don' belle dans son costume de mariée. » Un voile long jusqu'aux pieds et immaculé tombait de mes cheveux roux, me barrant la route sur le chemin de mon mariage. Dans le devant de la robe, un bustier de grosses perles dissimulait au moins mon bedon de plus de quatre mois. Entre les manches bouffantes et le col au ras du cou couvert de fleurs, on ne voyait pas mes seins, qui avaient déjà commencé à enfler. Par chance, mon immense bouquet de roses rouge sang cachait cet accoutrement pendant la cérémonie. En sortant de l'église de Sainte-Souffrance, ma belle-mère m'avait mis sur le dos le capot de poil blanc familial des femmes Lepage.

\*\*\*

Mon père, fier de mon mariage avec un policier, s'en était vanté. À la fin de son discours, la parenté avait applaudi avant d'aller s'empiffrer au buffet de la tante Ginette offert par ma belle-famille. Jacques et moi avons coupé le gâteau ensemble après avoir ouvert les cadeaux. Mon Nours m'avait pris pour danser collé sur du René Simard. Papa avait bu cognac par-dessus champagne et mon mari, lui, en tant que gendre, lui avait promis de prendre bien soin de moi.

\*\*\*

Mon Nours m'avait dit « J't'aime » en partant pour notre nuit de noces. Et aussi, que nous étions à lui pour toujours. Nous avons pris un motel dans les Laurentides. Un tout inclus « lune de miel » avec lit king, bain-tourbillon et miroirs au plafond.

Le bruit des cacannes avait suivi un bon bout derrière le Maverick. À mi-chemin, elles s'étaient décrochées d'elles-mêmes.

\*\*\*

Mon mari m'avait tenu dans ses bras pour traverser la porte de la chambre « spécial amoureux ». Il m'avait jetée sur les couvertures rose fuchsia du lit en forme de cœur avant de défaire ma robe de mariée.

Jacques, longtemps, sans me toucher, m'avait regardée étendue toute nue en écoutant du Johnny Farago. À peine lui-même déshabillé, il s'était jeté sur moi comme un animal, m'avait fait l'amour deux fois. J'étais toute à lui. Je m'étais agrippée au chevet en jouissant. Jacques m'avait mis un oreiller sur la bouche pour que mes cris ne déchirent pas les murs de papier du motel. Il s'était arrêté pour fumer une Player's, reprendre son souffle. Il avait fouillé dans les poches de son manteau de cuir en rangeant son paquet de cigarettes. Menottes à la main, il m'avait glissé dans l'oreille : « Hey bébé, ça'tentes-tu? »

## Séquence 2

Après le mariage de Jacques et Christiane, tout avait changé. Jacques avait changé. Les années avaient vu disparaître ces belles balades en Maverick, les vitres baissées, la chevelure au vent. Le mari n'avait même plus de cheveux; une moustache en prix de consolation. Le Maverick était à la scrap. Christiane était fraîche, encore belle. Jacques lui en voulait pour ça. Le petit Adam n'était pas encore à l'école. Christiane faisait de son mieux. Son quotidien était toujours le même : être aux petits soins avec Jacques, s'occuper essentiellement de Jacques, SURTOUT quand Adam était là. Tout faire et se taire pour ne pas lui déplaire.

\*\*\*

Dernier vendredi du mois d'avril. Au souper, Christiane prend un verre de rouge et soupire devant son *Reader's Digest*. Une goutte de vin tache son chemisier bourgogne. Christiane l'essuie, tant bien que mal, puis abandonne. Ton sur ton, ça ne paraît presque pas. Elle pose sa coupe sur le comptoir. Adam vient la rejoindre dans la cuisine, sa casquette de Mickey dépasse à peine le comptoir :

- Maman, j'peux avoir du jus avec les pommes?
- Oui, mon lapin. Enlève ta casquette, ton père va arriver pour souper.

Christiane lui tend un verre de plastique décoré d'une planche de surf et de palmiers fluo et lui prend sa casquette pour la poser sur le crochet dans l'entrée. Jacques doit arriver du poste d'un instant à l'autre. Le souper est prêt. Quand elle passe au salon pour voir l'auto-patrouille à travers la bay-window, son mari est déjà confortablement installé. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Jacques avait enfilé les pantoufles que Christiane avait laissées devant la chaise berçante et lisait le *Allô Police*. En voyant sa femme, il se lève, va vers la cuisine et s'attable, sa tasse « Jacques » à la main et attend.

Christiane lui sert son café et il commence à mâcher. La mère veut mettre du Ketchup dans le pâté chinois de son fils. Elle tape, tape, tape et tape encore sur le fond en vitre. Jacques s'énerve, lui arrache la bouteille de Heinz des mains pour en mettre dans son assiette et la repose sur la table. Elle n'ose pas la reprendre. Jacques grogne entre chaque respiration. La nourriture colle aux poils sous son nez. Adam est silencieux. Il regarde son assiette bleue en prenant de petites bouchées. Il taponne ses patates pilées pour en faire des nuages au-dessus de la tête du dinosaure. Il marmonne : « j'aime pas ça les patates pilées. » Jacques lui envoie une taloche en lui disant de manger plus vite. Christiane ne bronche pas, elle s'y est habituée. Elle se dépêche de finir son repas pour desservir son mari.

Jacques retourne vers la chaise berçante. Il craque une allumette et attise une Player's. Christiane allume la télévision. Elle installe le petit sur le sofa et retourne dans la cuisine pour faire la vaisselle. Adam doit « farmer sa yeule ». Les nouvelles sont sacrées pour son père. Le bulletin terminé, Jacques va dans la chambre à coucher pour ranger le sac de sport

qu'il a laissé sous le rack à soulier de l'entrée en arrivant de travailler. Il revient dans le salon pour faire jouer le tourne-disque et s'évacher sur le sofa. Christiane monte donner un bain à son fils. Une fois propre, elle lui passe un pyjama *one-piece* bleu pâle et le met au lit. Elle le rassure toujours avec une berceuse, la même berceuse : ♪ « Fais dodo, Cola, mon p'tit frère. Fais dodo, t'auras du lolo. Maman est en haut, qui fait du gâteau. Papa est en bas, qui fait du chocolat... » ♪ Elle la chante plusieurs fois d'affilée. Adam ferme les yeux. Elle sort de la chambre sur la pointe des pieds. Christiane verrouille toujours la porte avec une clef. C'est juste au cas où. Elle la range en sûreté avant d'aller rejoindre Jacques au salon.

Son mari l'attend en bobette et en bédaine. Michel Rivard fredonne : ♪ « Méfiez-vous du grand amour... » ♪ Jacques beugle plus fort encore des mots saoulés par la Labatt 50. Il y a cinq ou six corps morts sur la table basse. Jacques rote du plus profond de son estomac le nom de sa femme. « Vient icitte bébé. » Il lui fait langoureusement et ridiculement signe du doigt. Elle recule d'un pas. Il saisit Christiane par le poignet en tirant, l'attirant vers le sofa. De l'autre main, il la tient par la mâchoire en s'y appuyant pour forcer Christiane à ouvrir grand la bouche. Il met tout son poids sur elle pour l'empêcher de bouger. Il baisse ses caleçons blancs, place son sexe à la hauteur de la tête de Christiane et l'oblige à y goûter.

Il jouit une première fois dans le fond de la gorge de sa femme et la traîne par les cheveux jusqu'à leur chambre à coucher. Le mari, comme à son habitude, attache son épouse au lit avec des menottes; ses propres menottes de police. Mais, cette fois-ci, il prend aussi son arme de service cachée dans le sac de sport sous la commode. Jacques l'introduit sauvagement dans le vagin de Christiane en alternant avec son propre sexe. Aucune larme ne coule, Christiane est vide à l'intérieur. Ses yeux sont des trous sans fond. Il n'y a que l'écho de son âme qui lui supplie de mourir. Elle serre les lèvres et réprime ses cris en priant Dieu pour qu'Adam n'entende rien.

Jacques s'endort. Sans bruit, Christiane va dans la salle de bain et éclate doucement en sanglot. Christiane enlève sa robe de chambre en polyester et éponge le sang séché entre ses cuisses. Elle se jure que ce soir, « c'est la dernière fois. »

### Séquence 3

Une nuit presque blanche, deux heures de sommeil à peine. *Levée à 6 h pour préparer du gruau.* Mon mari n'en veut pas. *Faire cuire du bacon. Toujours faire.* Jacques boit son café noir.

Son auto-patrouille recule dans le gravier. Sac de sport sous le siège, Jacques part travailler. Je cours voir Adam. Arrêtée devant sa chambre, j'halète comme un chien. *Pause. Faire comme si tout était NORMAL. Reprise.* « Vient m'aider Adam. » Une valise rouge, ses petites mains qui la remplissent :

- On va où maman?
- Où tu veux mon lapin.

Il prend des jouets et des vêtements au hasard et les met dans sa valise. « Maman, y va falloir aller loin avec toute ça. » *Peu importe où on ira, Jacques nous rattraperas toujours.* Je ferme les deux attaches de la valise.

Adam met son manteau et monte tout seul dans la camionnette, comme un grand. *Je l'aime mon fils. J'irais jusqu'en enfer pour le sauver.* Je pince son petit nez, passe ma main dans ses cheveux. *Ils me rappellent les miens.* Je mets la valise derrière.

Le village de Sainte-Souffrance fond derrière nous. Il longe en serpent la Rivière Sigta. Je retiens mon souffle. « On arrête voir le pont rouge mon chéri? » Adam me crie sa joie par un « Oui! » sonore. À la radio, The Ramones chantent leur rock décadent : 🎵 « *Twenty-twenty-twenty four hours to go. I wanna be sedated...* » 🎵 Il est 8 h 25 sur l'horloge du Westfalia. Je ne sais même pas où je vais et, pourtant, j'ai emprunté cette route des milliers de fois. Le clignotant à droite, deux coups de volant, les pneus crissent sur l'accotement.

Il faut tourner la manivelle pour ouvrir la vitre du Westfalia. Le vent froid caresse mon visage.

— C'est beau l'eau, maman!

— Ferme les yeux, lapin. Imagine-toi les saumons cet été.

Je regarde la descente à chaloupe; côte de terre glacée en vue. *Un accident.* J'appuie. Je freine. *Trop tard.* La voiture passe entre deux plaques de glace. *Mon Dieu, pardonnez-moi parce que j'ai pêché...*

Mes jambes, je suis gelée. Le froid de l'eau me transperce jusqu'à la taille. Des aiguilles arrachent ma peau. Les pointes sont à mes poumons. L'air n'entre plus. Il n'y a plus d'oxygène possible. Mes membres paralysés. La minivan coule lentement, comme une grosse roche en styromousse. Le blanc du capot fusionne avec le blanc de la rivière. J'ouvre les yeux pour regarder la mort, je vois Adam dans le rétroviseur.

Mon fils est bleuâtre, inerte, la tête hors de l'eau. Je fige. La valise rouge flotte derrière le banc. Mes doigts, mes mains, mes bras, mes épaules, tout me désobéit. En me tortillant, j'ai l'air d'une sangsue rongée par le sel. J'enrage. Clic. Plus de ceinture. Le siège d'auto du petit est arraché entre mes mains. Adam passe sous les attaches.

Jeté dans le trou de la fenêtre grande ouverte, le corps de mon fils reste à la surface de la rivière. Je gigote jusqu'à lui pour le prendre dans mes bras. L'air glacial sous mes narines me coupe le souffle. Adam est mou. La brume et la glace mince le recouvrent. *Aidez-moi, Seigneur.* Dans mes oreilles, des mots déformés par l'eau giclent, je ne sais pas d'où ils peuvent venir. Je ne bats pas des bras. Je tiens Adam à la surface, mais mon manteau de laine me ramène vers le fond.

Des pieds sur la rive me tendent une branche. Agrippée, je tire Adam vers moi. On nous traîne au bord. Adam ouvre les yeux. L'homme lâche le bout de bois et enrobe mon fils de son grand manteau. Je le reconnais : Marcel pêchait avec mon père. Mes larmes coulent. J'entoure Adam de mes bras. J'ai mal. Je le serre quand même. La porte du pick-up

de Marcel s'ouvre, la chaleur est belle d'ici. Il met Adam dans la cabine. J'augmente le chauffage à max. « Bougez pôs, j'arviens. » Le gros monsieur court lentement vers le dépanneur en face. Il nous a laissé les clefs du Mazda.

L'ambulance arrive. Le village s'agglutine devant le pont. La route est barrée. Les gyrophares de mon mari se reflètent sur notre civière. Adam est épuisé. Je suis vide; une huître mangée par les mouettes. *J'aurais dû mourir.*

#### Séquence 4

Pas d'hypothermie, pas d'hôpital. Tout le monde s'en sort sain et sauf, sauf la réputation des Lepage. La porte de l'ambulance se ferme sur le freakshow de la famille saumon de Sainte-Souffrance. Jacques tasse les derniers curieux en leur levant son chapeau. La belette en eux rentre dans son terrier devant le regard anormal du Sergent Lepage. Le village quitte peu à peu la scène.

Le mari rejoint sa femme et son fils. Il empoigne Christiane par ses cheveux encore mouillés. « Quessé qui t'a passé par la tête maudite folle!?! » Elle sent les postillons chauds et humides sur son visage et Jacques, qui crie à deux pouces de celui-ci. Adam voit sa mère perdre ses multiples couvertures d'urgence. Elle est nue devant lui.

Adam beugle : « Maaaamaaaannnnn, j'ai frrrreeeeettttte! » Jacques lâche sa femme. Il sort et claque la porte. Christiane et Adam sont laissés à eux même. Les ambulanciers dehors s'expliquent les cris dans l'ambulance par la valeur du Westfalia 78, flambant neuf, dans la rivière. Le moteur du véhicule d'urgence ronronne toujours. À l'intérieur, ils se serrent l'un contre l'autre pendant que tout donne l'impression de s'effondrer autour d'eux. Le fils s'endort contre le sein de sa mère. La peau d'Adam est enfin chaude. Christiane touche son petit cœur qui bat.

La porte de l'ambulance s'ouvre sur leur maison et sur la mère de Jacques, air bête en prime, qui leur tend pyjamas, manteaux, bottes d'hiver. Bien que chétive, Solange porte Adam dans son lit. Jacques est retourné au poste. Les derniers mots de la belle-mère



résonnent dans la chambre lorsqu'elle ferme la porte sur une Christiane seule et apeurée : « Tu devrais faire plus attention à mon gars, ma grande. Il mérite pas ça... » Christiane pleure sous les couvertures. Les larmes chaudes de ses yeux font contraste avec son corps glacé d'effroi. *Et si Jacques voyait la valise... Et si Jacques recommençait ce soir...* Tellement de questions et seulement l'image de cette foutue valise rouge pour y répondre. Les affaires d'Adam devaient la faire mieux paraître, comme si elle n'avait pas voulu... La valise était une autre version, celle qu'elle aurait aimé avoir le courage d'accomplir.

Le son du tourne-disque met fin à son cauchemar. Joe Dassin la réveille en lui soufflant à l'oreille une chanson mielleuse. L'odeur du foyer allumé et de la bouffe de belle-mère lui monte au nez et au cœur. Christiane entend les pneus de la Crown Victoria crisser sur les petites roches de l'entrée. Le sac de sport devance Jacques à sa sortie du véhicule de patrouille, il va récidiver. Christiane inspire l'air dégueulasse de la maison de ses narines pleines. Un mélange de hot chicken (le repas préféré de Jacques), d'eau de rivière séchée et du pot-pourri-parfum bon marché de Solange donne à sa colonne vertébrale une impression de ligne à haute tension. Pas de petit toutou pour Jacques ce soir. Christiane est une bête enragée qui écume la fureur par tous ses pores. *Elle avait raté son rôle de mère.*

Une petite crevette de Matane n'aurait pas fait plus pitié. Son nez renifle deux ou trois coups, ses doigts dans les yeux à la recherche de larmes. Christiane regarde le vide devant le lit qui se réfléchit dans les portes miroir du garde-robe. Une ouverture laisse entrevoir du tissu blanc plastifié. La housse dépasse un brin. Christiane voit sa grosse robe de mariée bouffante, celle de Solange, et se lève pour l'enlever du cintre. Elle déchire le sac, jette le tout par terre et le piétine. Elle arrache les perles cheap du bustier de taffetas. Essoufflée, elle se relève malgré les billes sous ses pieds. La robe de sa mère est là. Intacte. Encore dans son emballage du Grand Jour. Christiane ne l'avait jamais dit à personne. Sans aucun jupon, elle avait marché jusqu'à l'hôtel complètement nue sous son accoutrement de mariée.

Jacques parle à sa mère sur le seuil de la porte. Solange repart chez elle après avoir pris soin d’embrasser son fils. Il laisse ses bottes sur le tapis de l’entrée. Le sac de sport se range sous le rack à souliers. Adam est étendu sur le sofa. Christiane est dans l’escalier. « C’est quoi s’t’e guenille là qu’t’as su’l dos. » L’insulte passe en envolée d’oies silencieuses. Les paroles de Jacques sentent le fort.

La vaisselle faite, le souper sur la table, le feu dans la cheminée allumé. Jacques se sert, lui-même. Il y a deux couverts et l’assiette préférée d’Adam. Le petit n’a pas très faim. Artistiquement, il tente de faire un dinosaure avec ses petits pois en les bougeant avec sa fourchette tout autour de l’image. Christiane voit les trous de nez de Jacques s’agrandir. Sa moustache tressaute, avec une veine sur le front. Rouge, Jacques est ROUGE.

Il prend Adam par les bras et le bourrasse : « Tu vas-tu les manger tes criss de ti-pois. » Épuisé, le petit fait ce qu’il n’a pas l’habitude de faire, il lyre : « EEEEEUUUUUU! » Jacques insulté : « Ah ouain. Tu veux brailler pour que'q'chose... » L’assiette en main, il la lance en frisbee à travers le salon. Elle atteint la mince bay-window et casse un carreau rouge. Elle achève sa course éclatée dans la cour.

L’enfant pleure toutes les larmes de son petit corps, qui en contient beaucoup. Plutôt que d’arrêter Jacques, Christiane, à son habitude, part chercher de quoi consoler son fils. Elle lui ramène un bol de céréales et son G.I. Joe. Adam chigne sur le sofa. Jacques s’allume une Player’s pour se calmer les nerfs. Adam crie presque son assiette perdue, mais il n’ose pas trop quand même. Jacques n’en peut plus : « Vas-tu farmer ta yeule !!! »

Il prend la figurine, en arrache la tête pour la lancer à l’autre bout de la pièce. Adam hurle, le bol de Froot Loops se renverse. Jacques tape trois ou quatre fois sur la face du petit avant la première intervention, À VIE, de Christiane.

Le mari en veut à sa femme pour l’accident. Il ne se doute pas des véritables intentions de Christiane. Jacques ne voit que la valise pleine. *Et si elle voulait partir... Et s’il perdait le contrôle...* Christiane engueule Jacques. Jacques engueule Christiane et pousse Adam de côté. En ouvrant le tiroir, elle se saisit d’un couteau de boucher.

— J'en ai plein mon cass' de tes ostie de conneries.

— Arrête Jacques...

Elle le menace de la pointe du couteau. Jacques la traque dans la cuisine pour qu'elle lâche son arme. Intimidation. Il avance, elle recule. Il lui bloque le chemin vers son fils. Les assiettes de l'armoire dans ses mains, des éclats d'obus. Adam est en boule derrière le sofa. Le scotch du bureau dans son estomac, résultat de la valise rouge, empêche le père de viser juste. Il lance à trois ou quatre pieds de son fils la plupart des objets. « Quin ton beau tigers, quessé tu vas faire asteure. » Christiane fige. Jacques largue la cuisine à son fils. La dernière assiette atteint le tourne-disque au moment où Joe Dassin entame le refrain de *Salut les amoureux*. Plus rien dans les armoires. Le père, vers la cheminée, d'une main se saisit du portrait de famille, de l'autre, emprisonne Adam par le collet de son pyjama à pattes bleu pâle.

À la dernière assiette, Christiane est allée dans l'entrée, sous le rack à soulier, chercher l'arme de service de son mari. *IL ne touchera plus à son fils*. En le rejoignant au salon, elle pointe le 3.57 Magnum vers sa poitrine. Jacques lâche Adam et avance sur Christiane. Elle recule jusqu'au sofa. Le petit est reparti derrière. Jacques parle à Christiane sur un ton mielleux : « Voyons minou... » Elle vise le cœur de son mari à bout portant. BANG! L'arme retournée contre son menton, elle dit : « Je t'aime lapin. » CLIC. Et il n'y a plus rien, sauf la voix de Joe Dassin qui saute sur le tourne-disque : ♪ « On s'est... On s'est... On s'est... On s'est... » ♪

**BIENHEUREUX**

### Denis était un petit garçon heureux

« Un suicide affreux qui depuis bien longtemps  
a disparu de la mémoire des hommes »  
- DENIS VANIER, *Je*.

Il met de l'eau dans ses céréales le matin  
Est assis, fumant un joint à la table en coin  
Un poète fait de jolis alexandrins  
Des yeux bleus, un de ces nez, des cheveux châtain

Seulement dix-huit ans, complètement perdu  
À l'immonde merci d'un amour éperdu  
Bon Dieu l'a puni de l'avoir faite cocue  
Si charmante promise au regard ingénu

À sa fête, ses chums l'ont amené aux femmes  
Isabelle attendait Denis, le cœur en flamme  
L'adolescent aventurier était un homme  
Pis comme les hommes, prêt à chanter la pomme

Mon Denis a mordu dedans à pleines dents  
Dans les grosse boules à Nancy, maudit perdant  
Bye-bye soutien-gorge à paillette pigeonnant  
De son dance pole bébé flash, sacrament

Pour mal faire, Denis avait pas de condom  
Yvon venait juste d'y donner le motton  
Il voulait surtout pas passer pour un tapon  
Dans les isoloirs, Denis demande pardon

\*\*\*

Le forfait All-In Chez Bill comprend l'hépatite  
Avec une bière, du fort pis ton coït  
La plotte à Nancy, carotte, sentait la truite  
Comme sa vieille maison, les rats pis les mites

Sur la chaise en minou, Denis paraplégique  
Fiston vit ses cours de F.P.S. en pratique  
*Jouis pas là, pense à ta guitare acoustique*  
Denis aimait trop les rimes pis la musique

Il entendait : ♪ « Dimanche au soir à Châteauguay... » ♪  
 Quand Marcel, son père, revenait de la pêche  
 Denis entendait : « *I will survive. Hey! hey...* » ♪  
 Quand sa grande sœur, Thérèse, faisait la fraîche

Denis entendait : ♪ « Ma mère chantait toujours... » ♪  
 Quand Jacky, au jour d'école, criait : « Dépêche! »  
 Entendait : « Fait nous voir, ô Seigneur, ton amour... » ♪  
 Quand le dimanche, le curé avait son prêche

Heureux, petit Denis était enfant de chœur  
 À la fin des sermons, Chez George une liqueur  
 Huit cennes pour un Pepsi, c'est ça le bonheur  
 En dessous du pont, les bonbons du dépanneur

Du poil sur le chest, sa poche, des favoris  
 Comme un homme soumis, Denis avait grandi  
 Entouré de femmes, c'était dur en osti  
 Il avait un Toni quand son père est parti

Marcel, dans son char, mort de crise cardiaque  
 Jacky frottait fort son four à l'ammoniaque  
 Thérèse insomniaque, paranoïaque  
 L'ado écoutait du métal démoniaque

\*\*\*

Denis venu, ses souvenirs ont disparu  
 Restait juste lui pis sa danseuse charrue  
 Il était tombé dans la petite vertu  
 Au village, comme ça, aussi peu vêtu

Denis a remis sa chemise, ses culottes  
 Nancy zippait sur ses cuisses ses longues bottes  
 « Chou, c'est cent piasses », idiote pas de jugeote  
 Denis paye cent en cash pis pas de parlotte

Il en a assez vu, des guidounes aux fougounes  
 Des lumières bleues, les gars pètent la baloune  
 Trois heures tapant, le « last call », à leur minoune  
 À soir, Denis a pas été une moumoune

Seul au bord du chemin, noir de sa silhouette  
*Chez nous? Chez Isabelle?* Un peu de girouettes  
 Denis pense à la danseuse, un pied dans la bouette  
 La flaqué reflète un miroir aux alouettes

\*\*\*

Dans le salon, bière à main, le beau-frère, Serge  
 Voit Denis, dans la maison, se gratter la verge  
 À l'église, Denis va allumer un cierge  
 « Bon Dieu, miséricordieux, je ne suis plus vierge »

Le garçon gardait pour elle, pour Isabelle  
 Saint, saint mariage jeté à la poubelle  
 Criss de bibittes qu'il a pognées au bordel  
 C'est ce qui arrive quand on est infidèle

Denis muet se sentait comme l'Albatros  
 Isolé, fatigué, grippé, des galles aux gosses  
 Il avait pas pantoute vu venir la crosse  
 Si Isabelle savait, plus jamais de noce

Denis devait faire impossible, être subtil  
 Quitte à consulter pour des problèmes érectiles  
 Des regards, des ragots; rires des projectiles  
 Résistance, à Sainte-Souffrance, est inutile

\*\*\*

Assis sur un banc vert, dur, dans le corridor  
 Un malade sur civière gros confort  
 Dégage une puante odeur pas inodore  
 Pis tout le reste de la place sent le chlore

« Monsieur Denis Ratté, première salle à droite »  
 En jaquette. TIC-TAC fait l'horloge vert tomate  
 Deux heures vingt-deux pis les mains crissement moites  
 La garde-malade rentre avec de la ouate

« Dans pas bien long, le docteur va venir vous voir »  
 Mon Denis s'en allait tout droit à l'abattoir  
 Avec en mains, un numéro aléatoire  
 Il pisse dans un pot, le docteur l'a fait boire

Denis a mal, ça lui tire dans l'abdomen  
 À la femme, en main, il donne le spécimen  
 « Vous aurez les résultats dans une semaine »  
 Là, reste plus qu'à prier le bon Dieu. Amen!

\*\*\*

Denis rentre, piteux, la queue entre les jambes  
 Dans chambre, Isabelle a des bas collants mi-jambe  
 Elle le rejoint, *baisers*, lui prend l'entrejambe  
 Denis sursaute, recule; en bas, ça lui flambe

L'ombre du store sur ses fesses satinées  
 Denis pensait à sa belle au cœur piétiné  
 Tous ces tracas parce qu'il avait butiné  
 Être avec elle n'était pas sa destinée

Voulant se donner là, pour la première fois  
 Elle lui avait fait une pipe autrefois  
 Ils étaient flos, s'étaient cachés dans un sous-bois  
 En recrachant sur lui, elle avait crié « Pouah! »

« Isabelle, pas à soir » pis s'en va tu seul  
 S'il restait là, c'est sûr, il se pétait la gueule

\*\*\*

Dehors, sur un cheval à ressort, sa filleule  
 Denis couché au seuil des feuilles de glaïeul

Céline dit : « Je t'aime mononque Denis »  
 Thérèse dit : « Téléphone! c'est pour Denis »  
 Le docteur dit : « Hépatite et morpions Denis »  
 Isabelle dit : « Tantôt, c'était qui Denis? »

Serge dit : « Y vas-tu mieux ton paquet Denis? »  
 Jacqueline dit : « Ça feel pas petit Denis? »  
 Le curé dit : « Priez pour vos pêchés Denis »  
 Le seul qui parle pas là-dedans, c'est Denis

\*\*\*



Denis est retourné au bar, squatte Chez Bill  
 Assis au comptoir rouge des rimes faciles  
 Le vengeur à plume massacre l'Évangile  
 À côté, les danseuses à la voix volubile

Entre deux indiennes pis ses trois doigts jaunes  
 à la Bogart. Il décrit la flore, la faune :  
*Dans dix ans, je finirai ma vie près des cônes  
 dans les rues, à Montréal, demandant l'aumône*

Il écrivait son âme souillée au stylo  
 À la damnée main gauche, pas de dactylo  
 Souvent en buvant du Baby Duck au goulot  
 Secrets de beau salaud. Poèmes à la Rimbaud

Denis signait avec son sang tous ces poèmes  
*Comte D. en rouge. Pas son nom de baptême  
 Finir sa vie à l'extrême, maudit saint-chrême  
 J'aime mieux être mort, que taire des blasphèmes*

\*\*\*

Son cœur aimait Isabelle, mais il a honte  
 Elle sera malade, on vit pas dans un conte  
 Vingt-quatre heures, Denis commence le décompte  
 Zéro pis sa blonde sera laissée-pour-compte

*Envoye Denis. Grouille. Fait pas ta tapette  
 Le moment venu, tu pèses sur la gâchette  
 En revenant des femmes, Denis est pompette  
 Des Valiums à Jacky, l'air de Blue Velvet*

Les Ratté étaient tous partis pour la journée  
 Jacqueline, pour rester, s'était acharnée  
 Son petit Denis, au matin, était cerné  
 Ayant passé la nuit à payer la tournée

Manger : céréales, de l'eau, des œufs miroirs  
 Rendu là, Denis s'en fait plus pantoute accroire  
 Où sont les balles? Cuisine, dans le tiroir  
 Où est le douze à pompe? Grenier, dans l'armoire

Il écoute une dernière fois la TV  
*Goldorak*, ses petits bonhommes préférés  
Denis pleure, l'émission va presque achever  
Un complet de Marcel, à son père enterré

Son Zippo, du papier, un feu dans le foyer  
Le garçon lâche pas la crosse de noyer  
Rien qu'un ado, pas le temps de s'apitoyer  
*Moé pis toé Seigneur, on va pouvoir s'tutoyer*

Dernière prière, Jésus lui pardonne  
Pareil à l'église pis devant la Madone  
Les feuilles tombent à la fenêtre, c'est l'automne  
Une fureur en dedans crie au mégaphone

D'un seul doigt, l'index, CLIC, il enlève le cran  
Pleurant quelques larmes, la mort le dévorant  
À la bouteille, le vin mousseux enivrant  
Le petit Denis est déjà devenu grand

Denis sort dans la cour, début octobre est frais  
Tire une balle couleur fraise d'un coffret  
Un coup dans le ventre. Il enterre son secret  
En bas, le Bon Dieu sacrait pis Satan riait

## Sainte-Thérèse

*L'histoire de toute une vie : récit pathétique*

**1962-** Le 13 août en après-midi, Thérèse Ratté vient au monde par un temps pluvieux. Elle est prématurée, bleue pis courte. Pas plus de deux livres, pas plus de six mois dans le ventre à Jacqueline. L'infirmière dit à Marcel, le père de la petite, qu'elle va pas s'en sortir. Il prie le Bon Dieu. Qu'est-ce qui va arriver à Thérèse?

**1963-** Pour sa fête, Thérèse se met à marcher dans maison le visage tout souriant pis plein de gâteau des anges. Sa mère le lui a écrasé dans face au son de *Blue Velvet*, la chanson préférée à son mari. Juste après ça, bébé Thérèse braille dans le salon à côté du divan. Une piqûre pis quatre points de suture pour s'être pété la marboulette sur le coin de la table basse.

**1964-** Pendant l'année, Thérèse déboule l'escalier; met sa main sur un poêle brûlant, se noie presque en allant à pêche avec Marcel pis dans le lac à côté de chez eux; s'étouffe avec une Bazooka Joe, de l'eau, du lait pis du jus. Le bichon des voisins l'a mordu aussi. Pas mal de misère pis de larmes pour une petite fille qui apprend sur le monde pis sur la vie.

**1965-** La pauvre Thérèse est tellement tranquille, sa mère l'oublie à Caisse Pop à Sainte-Granite. Marcel revient trois heures plus tard pour venir la chercher. En arrivant de travailler, il s'est rendu compte de la disparition de son petit trésor. Thérèse écoutait la musique yé-yé sortant des speakers de la Caisse Pop. Avec cinq flots pis un autre en route, Jacqueline sait pu où donner de la tête. Le mari, Marcel, bûcheron, est pas souvent à maison.

**1966-** Michèle Richard chante : ♪ « Hé! Hé! Les boîtes à gogo. Oui, mes amis... Là-bas on peut danser sur des rythmes yéyé... » ♪ Thérèse monte sur une chaise pis imite, pleine d'espoir, la chanteuse avec sa robe psychédélique. Depuis qu'ils ont eu la nouvelle T.V., Thérèse regarde *Jeunesse d'aujourd'hui* tous les samedis pis rêve à sa vie future. Elle dit à ses parents qu'elle veut être une danseuse avec une mini-jupe. Marcel veut qu'elle soit garde-malade.

**1967-** Plus tard, on chantera en chœur : ♪ « En 67 tout était beau, c'était l'année d'l'amour c'était l'année d'l'Expo... » ♪ À Montréal, peut-être. Mais, à Sainte-Souffrance, c'est pas ça pantoute. Toute ce que Thérèse voit vient de la grande ville, de Radio-Cadenas, de T.V.-Monopole. Entre les vieilles vues à Marylin Monroe pis Brigitte Bardot en noir et blanc, en couleur itou, Thérèse sait déjà comment plaire aux hommes! Quand pepère lui demande une imitation des belles chanteuses à T.V., elle peut pas deviner ses intentions. Une fois Thérèse grimpée sur la chaise, Maurice décolle la musique pis admire un peu trop sa petite-fille danser : ♪ « Je suis une poupée de cire, une poupée de son. Mon cœur est gravé dans mes chansons. Poupée de cire, poupée de son... » ♪ Avant même la fin du show, il s'approche d'elle, regarde sous sa jupe-salopette en corduroy rose. Sa main poilue et dodue se glisse dans les sous-vêtements fleuris. En passant sa grosse langue épaisse à plusieurs reprises sur sa noune, Maurice dit que ça sera leur petit secret. *Ça pique*, se plaint la petite.

**1968-** Marcel, au chômage, amène ses plus vieux dans montagne l'hiver. Les deux bébés encore aux couches restent avec Jacqueline. Les cinq flots sont sur un vieux hood de char accroché en arrière du Ski-Doo. Le père les lâche rendus en haut de la côte pis retourne les chercher en bas. Il faut déjà avoir rien eu dans vie pour comprendre leur fun. Marcel n'a rien eu dans la vie. À cinquième ride, Suzette prend une débarque pis braille sa mère à plein poumon. Toute la famille retourne à maison en quatrième vitesse. De toute manière, Jacqueline les attend pour dîner. Dans l'après-midi, Thérèse va patiner sur le lac avec son frère Alain. Ils tournent au milieu de la glace. Mince, elle craque. Alain a juste le temps de se tasser. Thérèse se retrouve dans l'eau glacée. Marcel a entendu son gars gueuler « au secours ». Il sort sa fille de l'eau avec une grosse branche. Aussi bleue que le jour de sa naissance, Thérèse passe deux jours à grelotter en combines sur le bord du poêle à bois.

**1969-** Un cercueil, du monde « bien arrangé »; ils disent ça du mort aussi. Thérèse est habillée en bleu pour aller avec ses longs cheveux blonds. Maurice est étendu, serein, les traits tirés. Marcel pis sa femme posent avec le défunt. Sur les photos, le père à Thérèse sourit dans son complet veston-cravate gris pâle. À messe des ♪ « Gloires à Dieu Notre

Père » ♪ jaillissent du cœur. Une semaine après l'enterrement, Thérèse va à l'église pour se confesser. Même si elle a pas encore le droit, Jésus lui pardonnera. Elle peut pu faire de mal à son pépère là. Elle raconte toute, toutes les fois. Le curé lui dit : « Je comprends ma petite Thérèse... Mais... Tu ne voudrais tout de même pas déshonorer ta famille, ma fille? »

**1970-** Des chips BBQ, du jambon en canne SPAM, des p'tits poudings Laura Secord ou un paquet de douze saucisses à hot-dog Hygrade, des chips ordinaires Yum yum, du Pepsi. À l'école Bellerive, toute la famille Ratté mange à la même table : Sylvie, Thérèse, Alain, Suzette, Nathalie, Michel à maternelle, sauf Denis, encore trop petit. Les six ont la même coupe de cheveux, celle du bol. Des chandails à col roulé pareils, mais pas de la même couleur. Ils ont pas beaucoup d'amis, mais unis, ils sont heureux au moins!

**1971-** Thérèse est pas normale pantoute quand elle dort. Elle se réveille la nuit pis hallucine. Des grosses araignées, du monde à côté de son lit qui font peur pis d'autres terreurs nocturnes. Un soir de pleine lune, elle se lève endormie. Elle rêve qu'elle cherche les toilettes dans l'école Bellerive. Au boutte du corridor, devant la chambre à ses parents, elle baisse ses petites culottes. Perdue, la pauvre petite pisse à terre en plein milieu de la place.

**1972-** En dessous du pont, Thérèse fume des cigarettes en cachette pendant presque toute l'été avec les plus vieux. À la première, elle s'était étouffée. Mais là, ça va... Une fois, elle vole les Du Maurier à Jacqueline pour faire plaisir à ses chums au village. Marcel avertit sa fille : « si j't'r'prends encore avec une cigarette dans yeule, m'a te faire fumer un paquet au grand complet. » Sylvie, la grande sœur à Thérèse la stoole après l'avoir pognée avec le petit Bérubé dans les cabanes de la patinoire. Marcel tient sa promesse : une pis deux pis trois pis quatre... À septième, Thérèse, verte, vomit son déjeuner sur les souliers à son père.

**1973-** Une paire de jeans ultracourte, une mini camisole-chemise fleurie nouée serrée au-dessus du nombril. « Tu t'es amanchée en guédaille pour aller au village », lui dit Marcel. Thérèse doit se changer tu suite. Elle rajoute juste un grand t-shirt par-dessus son linge. Vers onze heures le soir, Thérèse décide de sortir d'en dessous du pont. Il fait noir

dans cour du dépanneur Chez George. Ils sont en train de fermer. Son mononcle Gérard lui offre un lift en passant par là. Il s'en va vers Saint-Martyr-des-Scalpes. En la voyant embarquer, il siffle « Ouain, t'es pas mal belle à souère ma grande ». Elle répond timidement « merci, j'ai frette » pis remet son grand t-shirt avant d'attacher sa ceinture. En chemin, Gérard s'arrête dans une route de cultivateur. « On va jaser. Tu fumes? », qu'il dit en lui donnant une Marlboro indienne. Gérard sort son Zippo pour allumer Thérèse pis fait pareil avec la radio : ♪ « Elle court, elle court, la maladie d'amour, dans le cœur des enfants de sept à soixante-dix-sept ans. Elle chante, elle chante, la rivière insolente qui unit dans son lit les cheveux blonds, les cheveux gris... » ♪ La musique lente joue dans son gros Ford Bronco. Gérard met doucement sa main virile sur la cuisse nue, juste en dessous du jeans, l'autre main un doigt tendu devant ses propres lèvres poilues « chhhhhhuut... » Il remonte le grand t-shirt à Thérèse, jusqu'à voir ses petits totos sans brassière, jusqu'à déboutonner ses jeans serrés. Il détache ensuite son propre pantalon en relevant sa chemise hawaïenne, sort son pénis sous sa bédaine. Thérèse fige, elle glousse quand les gros doigts à mononcle Gérard frôlent son clito. Elle crie, cherche la pognée derrière elle. Mais, trop tard, son oncle a déjà pris sa main...

**1974-** Thérèse est pu la même pantoute. Marcel la reconnaît pu. Elle fugue, elle fume, elle traîne au village avec les bums jusqu'aux petites heures du matin. Toujours le même linge sur le dos : des jeans troués pis sa maudite guénille des Rolling Stones avec la langue pendue. Elle écoute de la musique de drogués, comme la toune à Beau Dommage. Elle l'a passe en boucle sur son tourne-disque Fisher Price : ♪ « Avec tes seins pis tes souliers à talons hauts. T'as mis d'la brume dans mes lunettes. T'as fait de moé un animal, Ginette. Fais moé sauter dans ton cerceau... » ♪ Thérèse, un soir d'avril, touche quelques mots à sa mère sur le malheureux incident du champ. Plus tard, elle entend ses parents se chicaner. Jacqueline pogne les nerfs. Elle parle de Maurice pis de Gérard. Elle jase fort sa mère. Pis, pu rien pendant des mois, elle entend pu parler de son oncle. Un jour, dans le temps de la chasse, le père à Thérèse va tuer l'original à carabine avec son frère. Ils partent tous les deux en pick-up Mazda. Gérard revient pas. Victime d'un accident de chasse, il est tombé sur son douze en s'enfargeant dans une branche.

**1975-** Sylvie est partie parker avec son chum. Marcel, pas là; encore une autre run de bois. Jacqueline, aux noisettes avec les plus jeunes, Thérèse tu seule à maison. Elle chante dans le salon en imitant Freddie Mercury de Queen, la folie en ce moment : 🎵 « *Mama, just killed a man. Put a gun against his head, pulled my trigger now he's dead. Mama, life had just begun. But now I've gone and thrown it all away...* » 🎵 En dansant, Thérèse met le pied sur une grosse souris, qui s'écrapoutit entre ses orteils. *Assez, c'est assez!* Pas la première pis pas la dernière non plus. Pourtant Thérèse est écœurée de cette vieille baraque qui pue, trop froide l'hiver, trop chaude l'été, les petites bêtes, les punaises de lit. Ils sont locataires, si elle brûle, ils déménageront. Certain! Thérèse se saisit des allumettes, des guenilles crottées d'huile. Elle tente d'allumer un feu sous l'évier, mais il prend à peine. Elle se dirige vers la boîte à électricité, enfonce le tissu entre les fuses pis l'imbibe d'alcool à bois, craque une allumette. Elle prend Toto, son Kiki, dans chambre sur le lit, met ses gougounes pis court vers le champ sans se retourner, jusqu'à l'orée de la forêt. En serrant fort son toutou dans ses bras, elle voit au loin un passant entrer dans maison en boucane. Il éteint le feu avec de la P'tite vache. Personne saura jamais ce que Thérèse a fait.

**1976-** « *Destroy* » écrit rouge en arrière de son El Camino blanc bouetteux. Il reste à Saint-Martyre-des-Scalpes. Le premier chum à Thérèse, Stéphane « Cellule » Charest porte bien le nom gravé sur sa froque en cuir noir : show de boucane dans le pont couvert, saut de l'ange sur falaise de dix pieds dans l'eau de la Rivière Sigta, écoute du ACDC, sort de la bière au dépanneur Chez George parce qu'il est majeur, pitch ses botchs en dessous du pont comme un vrai bum. Thérèse est en amour par-dessus la tête. Le soir, ils vont dans le bois pis s'allongent en arrière du char avec une couverture pour « regarder les étoiles ». Thérèse s'est jamais laissée aller en bas de la ceinture avec lui. Elle a bien fait une pipe à Cellule l'autre fois, mais elle veut pas qu'il touche, sauf les totons. Pauvre Thérèse, elle va apprendre qu'un gars avec 18 ans de testostérone sous un neurone peut pas se contenir longtemps. Dès qu'il met sa main dans les bobettes à Thérèse, elle le repousse. Il prend la couverture, la plaque contre la tête blonde au fond de la boîte du char. Il arrache cruellement les sous-vêtements sous la jupe en crépon fleurie pis relève le chandail en laine pour avoir une plus belle vue. Sous la couverture, Thérèse sent la gomme de sapin pis le feu de la veille.

Elle suffoque. Excité par la tournure des évènements, Cellule prend pas plus de deux minutes à venir en elle. Pas un mot sur le dur chemin du retour au son particulièrement blessant de *Love Hurts* à radio. Un mois plus tard, Thérèse a des nausées. Sa mère l’emmène voir une madame qui règle ce genre de problème. Un seul rendez-vous pis fini le mal de cœur.

**1977-** Encore en chicane avec son père, Thérèse lâche l’école pour se chercher une job. Elle vit au Motel-Resto Sainte-Souffrance en attendant de pogner mieux. Elle peut pu endurer la chiotte, entassés à neuf là-dedans. Elle trouve un travail ingrat au restaurant du Motel-Resto Sainte-Souffrance, comme plongeuse. Un soir qu’elle va vers sa chambre, un touriste pêcheur de saumon la suit pour engager la conversation. Il est jeune, un bel homme qui cherche un guide dans cette contrée lointaine. Il vient de « Mourrial » qu’il dit. En gentleman, il l’attend dehors pendant qu’elle va se changer. Elle met sa plus belle robe, celle rose fuchsia. Ils vont au bar Chez Bill prendre un verre. Thérèse commande un daiquiri, on le lui sert sur un napkin motif zèbre, elle trouve ça super chic. L’inconnu lui offre de retourner au motel, il a du gros gin dans sa chambre. Thérèse hésite. Il lui propose une bonne somme pour passer la nuit avec elle. Elle n’a pas trop le choix, elle, qui a vraiment, vraiment besoin d’argent. Sous un air de *Hotel California*, elle vit le plus beau moment de sa vie.

**1978-** Marcel, cardiaque, quelque peu alcoolique, conduit fièrement le char à sa femme sur la 132 vers Sainte-Martyre-des-Scalpes. Son pick-up est en train de sécher. Aujourd’hui Marcel est un héros. Il a sauvé une femme pis son flot des eaux gelées à côté du pont couvert. Le bras à Marcel s’engourdit, il a du mal à tourner le volant à temps pour prendre le croche. La Chevrolet Bel-Air 64 à Jacqueline rentre dans le décor, coincée entre deux sapins, proche de la Rivière Sigta. Marcel est mort surtout à cause de son cœur. Jacqueline a le sien brisé en mille morceaux. Elle est veuve, malade, dépressive, avec cinq bouches à nourrir. Le salaire à Marcel était déjà pas suffisant, ils arrivaient au jour le jour. Jacqueline vend le vieux Mazda série B à un certain Henri Bérubé pour quelques piasses. Pis même après ça, elle a pas moyen de payer son loyer. Jacqueline pis ses flots vont devoir



déménager. Sylvie est partie en ville. Thérèse les accueille dans son minuscule deux et demie.

**1979-** Jacqueline dort sur le divan toute la journée pendant que ses flots ramassent des bouteilles au village, quand ils sont pas à l'école. Mais, Thérèse pense qu'ils ont tous lâché, sauf Denis. La pauvre Thérèse est débordée au resto du motel, mais l'argent rentre jamais assez vite. Un soir, le soir de ses dix-sept ans, Thérèse se présente au bar Chez Bill pour une deuxième job. Elle est jolie, on lui met un string léopard, crêpe le toupette pis le gros de la job est fait. Elle peut pas « danser tu suite la belle Thérèse, pas avant dix-huit ans », lui dit Bill. Elle commence par servir aux tables, les totos à l'air. Elle se fait pincer le gras de fesse par les clients quand elle passe avec son cabaret. Elle en arrache jour et nuite pour faire vivre sa famille. Elle se dit « Un moment donné, j'vas monter su'l'stage avec une toune à Dona Summer leu's'en faire baver à s'te gang de gros cochons, pis là, j'aurai pu jamais à laver leu' vaisselle sale. » À moins de 300 pieds du Motel-Resto Sainte-Souffrance, le bar de danseuses a pas mal la même clientèle de robineux plus ou moins bien nantis.

**1980-** En entendant ♪ « Je l'aime à mourir... » ♪ chanté à radio par Francis Cabrel, Thérèse remarque Serge pour la première fois : Sa veste en tweed brune, ses longs cheveux châtain vagues, ses larges favoris rejoignant sa belle grosse moustache, une comme Thérèse les aime. Dès l'instant où elle se perd dans ses beaux yeux bleus, c'est pareil que dans les vues : l'amour de sa vie! Lorsqu'il lui sourit de tout son blanc dentier, elle se dépêche d'enlever ses gants à vaisselle sales pour se présenter : — Chu Thérèse , qu'elle dit, Thérèse Ratté. — Enchanté, ma pitoune. Moé, c'est Serge, Serge Caron, qu'il répond, en lui baisant la main encore humide d'eau graisseuse. Thérèse remet pu les pieds Chez Bill.

**1981-** La famille Ratté est dans le trou, même si Serge fait de son mieux pour les aider. Ses plans de nègre virent toujours au vinaigre. Toujours la faute à son grand frère Gaétan, comme cette fois-là... Ç'a commencé par un veau ou plutôt par Serge pis Gaétan qui veulent voler un veau dans le champ à Simard. Mais, ça court pis pas à peu près ces petites bêtes-là. Au boutte d'une heure, après avoir planté toute la gang dans bouse, Serge, écœuré,

dit à sa blonde pis à son frère : « *Fuck off*, moé j'en pogne une grosse. On s'ra pas venu icitte pour rien. » Il prend la corde pour attacher les pattes du veau pis la met autour du cou d'une maigre taure meuglante. Thérèse pis Serge tirent sur la corde, Gaétan pousse dans le cul de la vache jusqu'à l'Éconoline. Le gros animal rentre au complet dans l'habitacle spacieux tant vanté par la publicité. Avec Thérèse en Levi's devant la van bleue marin, il manque rien qu'un Coke dans ses mains pour que ça ressemble à une réplique exacte des pubs de Denimachine en 77, sauf que ses culottes sont couvertes de marde. La blonde est en arrière avec la vache pis les deux hommes en avant, Serge chauffe. Quand la vache se met à ruer, Thérèse a la chienne pis saute sur le siège passager, même si son beau-frère est déjà là, au son de Serge qui beugle en chauffant : ♪ « La vertu de mon cul 'crée maudite vache, maudit cochon pis d'la marde de vache. Prends ta botte, perruche, perruche. Prends ta botte, perruche à morpion... » ♪ C'est une chanson à répondre alors Gaétan répète. : ♪ « Prends ta botte, perruche, perruche. Prends ta botte, perruche à morpion... » ♪ Ils se rendent à bon port, mais personne va faire fortune dans cette histoire-là : 20 piasses à leur chum Sylvain pour avoir caché le butin en attendant l'encan pis 150 piasses de commission à Gaétan parce qu'il a trouvé l'idée pis fourni le transport. Ça leur fait quand même 130 piasses pis une bonne histoire à conter.

**1982-** Les Ratté pis les Caron sont enfin réunis sous le même toit. Depuis qu'ils ont emménagé chez les Caron, ce que les enfants Ratté préfèrent, c'est le saumon que Thérèse prépare pour souper. Thérèse pis Serge ont braconné presque toutes les nuites cet été en dessous du pont couvert. La saison de pêche s'achève parce que depuis deux semaines, le matin, Serge peut voir de la givre sur le gazon devant la maison. Hier, il a même neigé. Thérèse pis Serge veulent en profiter pour faire des réserves avant l'hiver. Serge allume la *flashlight* qu'il a dans le front pis sort son filet d'en arrière de l'Éconoline. Thérèse suit pas loin derrière. La lumière éclaire la rivière. Serge part pour lancer son filet là où sont les plus gros, mais il s'arrête... Thérèse lui pointe quelque chose du doigt. Au fond de l'eau, Serge voit une grosse affaire. Il tire son filet vers l'objet pour le ramener au bord. C'est une valise, une grosse valise rouge. Son intérieur contient des affaires de bonne femme : quatre paires de culottes à plis français, trois jupes bleu marin, un chapelet, deux brassières beiges,

six paires de bobettes, trois paires de bas bruns, trois paires de blancs, une veille carte funéraire à moitié effacée par l'eau, deux vestes en laine grises, cinq t-shirts pis une robe à fleurs. Thérèse vide le contenu à terre. La plupart des morceaux de linge partent au vent de fin novembre. Avant de se débarrasser de la grosse valise inutile dans les buissons, Serge prend la peine d'ouvrir la doublure, là où Thérèse avait oublié de regarder : jackpot! Cinq billets de cent piasses et deux billets de cinquante les attendaient.

**1983-** Serge travaille toute la nuit dans l'abattoir à Simard. À part Thérèse, il y a personne dans maison familiale. Les flos sont partis veiller au village. Même Jacqueline est sortie de son veuvage, toute belle, pour aller danser à l'Âge d'Or. Sur le divan, Thérèse mange des Craker Jack en écoutant *Christine*, le char tueur. Elle est complètement folle d'histoires épeurantes depuis qu'elle a vu *Massacre à la tronçonneuse* un soir d'Halloween avec sa sœur Sylvie. Le premier d'une longue lignée. Pour ajouter au suspense, Thérèse entend les bruits du chauffage à l'eau, FLIC, FLOC, FLIC, FLOC. Des pneus crissent dans l'entrée en petite gravelle. Par la fenêtre, elle voit... elle pense voir, en tout cas, une Plymouth Fury se garer dans noirceur. Le rouge de la carrosserie reluit à lumière du lampadaire. Un homme sort du char en claquant la porte. Thérèse se dit : *peut-être un des chums à Serge ou à Gaétan?* Lorsque l'inconnu cogne à porte, la jeune femme est déjà derrière pour l'accueillir. TOC, TOC, TOC, « salut » BANG! Une bague pis des étoiles... En rentrant, Serge la retrouve étendue dans leur lit, presque coma, nue, ses vêtements déchirés à côté d'elle, son entrejambe couvert d'un liquide blanchâtre, visqueux. Pendant une seconde, il la croit morte. Thérèse a la lèvre fendue, un œil au beurre nouère. Elle braille en appelant son homme « Serge, Serge, y'avait quéqun. Y'avait une grosse bague pis pu rien après... » Serge entre dans une chasse à l'homme. Thérèse n'a jamais réécouté de vues d'horreur tu seule pis, depuis ce temps-là, la pauvre rêve toutes les nuits qu'on essaie de la tuer.

**1984-** Au début de l'été, avec un cent piasses qui restait de la valise, le couple décide de transformer leur petite vie. La fille laisse les clefs de la grosse maison rouge à Jacqueline, parce que Gaétan pis sa nouvelle blonde Judy sont aussi du voyage. L'idée est de lui. Il connaît un *Gars* là-bas, proche d'Orlando, avec une business d'orange. Ils ont besoin de

monde pour les ramasser, pis ramener ça dans des beaux ti-paniers pour les touristes. Le *Gars* paye bien, ça l'air. Pis comme il est un *Gars* de par chez nous, il préfère les Tabarnacos, aux Gringos. Les deux veulent changer d'air. Serge a presque battu à mort un jeune fringant propriétaire d'une Plymouth Fury pendant une bagarre Chez Bill. Bien assis dans une grosse Lincoln Continental automatique, ces quatre habitants de Sainte-Souffrance ont roulé des milles pis des milles, après la frontière au Nouveau-Brunswick, dépensé du gaz en écoutant une vieille cassette 8 pistes des Beach Boys. Au début juillet, ils arrivent en Floride. Il pleut, le ciel est toute gris. *C'est loin de Disney World*, se dit Thérèse. À compagnie d'orange, le *Gars* est pas un gars, mais une belle pitoune avec une méchante paire. Elle a juste une job à offrir dans le bureau pis c'est pour Gaétan. Ça, il le savait avant de partir; il avait juste besoin d'argent pour le voyage. Qu'il fasse ça à Judy, ça passe. Mais, eux... Comment il peut faire ça à sa famille! Mais, Thérèse pis Serge auraient quand même dû savoir qu'on ramasse pas d'oranges au mois de juillet... Après 2 semaines, Thérèse pis Serge avaient pu rien dans leurs poches. Pas une cenne noère, sans abris, les tourtereaux mangent rien que du pain en tranches pis du beurre de peanuts pendant trois mois. Ils trouvent pas de job en dessous de la table, à défaut de quoi, ils quêtent dans rue, mais ça rapporte rien. Dans un centre d'achat, Serge, désespéré, s'en prend même à des vieilles madames américaines pour voler leur sacoche. La corde au cou, à moitié morts de faim, ils décident d'aller voir la police. On les amène à l'ambassade du Canada. Thérèse pis Serge font accroire s'être fait cambrioler dans leur char. Trois cents piasses dans leurs poches, on leur prête jusqu'à leur retour au pays. Retour à la case départ : Sainte-Souffrance en plein milieu de décembre sans manteaux d'hiver.

**1985-** Thérèse pis Serge se sont calmé les nerfs à Sainte-Souffrance. Toujours pas de nouvelle de Gaétan. Thérèse est enceinte pis le couple décide de garder le bébé pour rester les deux pieds sur terre. La petite naît, en criant, avec plein de cheveux châains comme ceux à son père. Thérèse choisit le nom : la petite va s'appeler Céline, comme dans Dion.

**1986-** Denis trouve l'armoire à fusils dans le grenier, les clefs de l'armoire à fusil dans le tiroir à cochonneries de la cuisine, avec les cartouches. Derrière la remise, au fond de la

cour, déterminé, il se tue d'une balle de douze dans l'estomac. Avant ça, il allait pas pantoute, c'était clair. Il écoutait toujours *Blue Velvet* sur le vieux tourne-disque à Marcel. Le coup de feu part vers 4 h de l'après-midi. Serge le retrouve trop tard : mort. « C't'à cause des vendeux de droye », dit Jacqueline à l'enterrement de son plus jeune. Depuis ce jour-là, Thérèse pis Serge ont décidé de pu jamais avoir d'armes dans maison.

**1987-** Serge reprend sa job de nuit à l'abattoir à Simard. Thérèse passe ses longues veillées au bingo avec sa fille. Céline fait des dessins en pitoune de bingo pis les efface avec la brosse aimantée pendant que sa mère essaie de rapporter de l'argent. Thérèse s'assit avec la gang des vieilles sacoches, Lisette, Diane pis Sylvie, revenue de la grande ville avec son mari riche. Les soirs où Thérèse gagne, elle amène Serge pis Céline au Restaurant-Motel Sainte-Souffrance pour une pizza pis elle achète toujours un petit quelque chose au dépanneur Chez George.

**1988-** Jacqueline s'est remariée avec un vieux, un certain Richard Gagné. Enfin, elle porte pu le nom des Ratté. Parfois, elle vient garder sa petite fille. Un jour, alors que Céline joue dehors, sa grand-mère lui dit de surtout pas aller sur la 132. Mais, la petite est aussi tête de cochon que son père. « Céline a rien senti parce que le dix roues l'a tuée sur le coup », dit le docteur. Thérèse pis Serge, eux, souffrent terriblement. Surtout lui, qui a dû nettoyer le sang de sa fille à ose en revenant de la morgue. Thérèse est forte. Serge en peut pu, il braille toutes les nuits, il revoit toujours le sang couler dans l'égout.... Un matin, Thérèse retrouve Serge pendu dans le grenier à côté de l'armoire à fusils ouverte, mais complètement vide.

**1989-** Thérèse, au boutte du rouleau, recommence à travailler Chez Bill. Elle a pu rien pantoute, sinon une trop grande maison vide pis en ruine. Les frères pis les sœurs à Thérèse sont toute partis en ville. Il reste rien qu'elle pis ses souvenirs, les meilleurs, comme ceux qui font mal. Thérèse s'est battue pour survivre, pour arracher pis garder pour elle chaque parcelle de vie. Pis là, elle danse toute nue sur des faux airs sexés de *Flash Dance*. Un soir, au bar, en écoutant du Johanne Blouin, la pauvre Thérèse fait une ligne de trop...

## **DAMNÉS CONTRE RÉDEMPTEURS**

## **Cette nausée qui te tue**

*Récit dont tu es le héros*

Tu sais pas trop si on est hier ou aujourd'hui. Avant, dans ta chambre, t'entendais les cloches de l'Église de Sainte-Souffrance sonner. Dans ce lit-là, étroite pis frette, t'as droit au chialage de tes voisins. Ici, c'est Germain qui sonne au petit matin.

Elle : Monsieur Landry, laissez les autres dormir, restez tranquille, là.

Lui : Y'é où mon habit? Faut j'me prépare là, mon gars m'sort betôt...

Elle : Mon bon Monsieur Landry, v'nez vous en, on va vous faire manger, en attendant.

T'es le premier à savoir que son fils viendra pas. Les tiens viennent jamais. T'es as pas vus depuis que t'es tombé dans l'escalier, depuis que tu t'es cassé l'épaule. Marcel veut pu rien savoir de toé, t'as été trop loin.

Lui : Popa, tu vas rester icitte. C'tait ta dernière chance.

Toé : J't'avertis Marcel, tu m'fais pas peur!

Lui : Final bâton! Tu vas crever icitte vieux criss, nous autres on est pu capables.

C'était les dernières paroles de ton gars, ta pénitence pour avoir taponné une femme une fois de trop, ta garde-malade. T'avais pas été capable de retenir tes mains baladeuses dans toilette. C'était de sa faute aussi! Maudite putain dans sa mini-jupe comme celles des danseuses à gogo, mais blanche.

Elle : Ôtez votre main de là, Monsieur Ratté, j'vas commencer à penser que vous faites exprès.

Toé : Viens icitte, plus proche, qu'on s'amuse toué deux. Tu vas aimer ça.

Elle : Arrêtez, arrêtez tout de suite, Monsieur Ratté...

Marcel t'avait arraché à ta maison, à ton Gérard, ton autre fils. Après l'épaule, le docteur avait dit : « cancer du fumeur ». Le reste : un gros bourdonnement dans tes oreilles. La première journée, t'étais tu seul à l'hôpital. Gérard venait de partir. T'avais pissé dans un coin parce que tu trouvais pas les toilettes dans ta chambre.

Elle : Vous auriez dû nous le dire, Monsieur Ratté, si vous aviez envie. Les toilettes sont juste là, Monsieur Ratté.

Toé : Ben non c't'un garde-robe ça, maudite assommée...

Elle : Venez, venez, Monsieur Ratté, J'va vous aider.

Elle t'avait invité aux toilettes, c'était une maudite guédaille. T'as eu le dessus. Même diminué tu seras toujours plus fort qu'une femme. Personne est venu depuis que Marcel t'a manqué de respect. Pas un chat. Ça tombe bien! T'aimes pas grand monde. Peut-être ta mère, mais elle est morte depuis bien des années déjà. Morte de chagrin d'avoir trop subi.

Elle : J't'aime mon gars, mais une mère peut pas endurer ces affaires-là. Ton père, pis là toi aussi. J'ai fini avec toute ça.

Toé : ... (silence)

Elle : J't'enceinte, Maurice...

Ta mère avait été retrouvée nue comme un ver dans la Rivière Sigta. Elle s'était laissée tomber du haut du pont couvert. Ton frère Hector t'avait dit qu'elle savait pas nager. T'avais imaginé le fœtus partir sous l'impact, jeté dans les eaux, perdu à jamais. Ce bébé, tu l'avais voulu. T'es aimais... T'es aimais tellement... Tu y repenses à cause du vieux bonhomme sénile à côté de toé, ton voisin de chambre, qui chante une chanson à répondre : ♪ « Bonhomme, bonhomme sais-tu jouer? Bonhomme, bonhomme, sais-tu jouer... Tu n'es pas maître dans ta maison, quand nous y sommes... » ♪ Ta mère te chantait toujours cet air-là en te chatouillant le ventre. Ta couche est pleine, mais personne vient la changer. Tu rêves à ta femme, elle était pareille comme ta mère. Tu lui as dit ça quand tu la fréquentais au début.

Elle : À quoi tu penses Maurice?

Toé : T'es aussi belle que ma mère avec tes cheveux pis tes yeux noisette. Mais, fais-tu aussi ben à manger qu'elle?

Elle : J'te dis que tu sais parler aux femmes, Maurice Ratté.



Tu l'avais rencontrée tard. T'étais déjà vieux, elle trop jeune. Elle t'avait donné quatre enfants avant de rendre l'âme. Le premier, ton Gérard, est pareil comme toé. Après Marcel, juste des filles : Rolande pis Denise, comme ta sœur qui s'est suicidée. Tu essayes de te rappeler des scènes de leur vie, mais tes souvenirs sont remplis de brume pis t'entends Frank Sinatra dans ta tête à place; des bouttes de sa toune qui passait toujours à radio avant que tu rentres ici : ♪ « *When I was seventeen. It was a very good year... But now the days grow short [...] I'm in the autumn of the year...* » ♪ Tout ce que tu réussis à retenir c'est que tu finissais paqueté, dans les culottes d'une créature ou en train de pisser dehors. Tes meilleurs moments : boire, fumer pis fourrer. Ta vie peut se résumer à ça. Ta femme, ça l'a tuée.

Elle : J'en peux pu d'te couvrir Maurice.

Toé : T'es ma femme, Esther. T'as pas l'choix.

Elle : J't'aime pu Maurice... J'm'aime pu non plus...

T'avais pogné Jacqueline, ta nièce, en train de fumer en cachette dans les toilettes du deuxième. Elle devait avoir à peu près 10 ou 11 ans. T'étais rentré, elle avait jeté son mégot à moitié fini par la fenêtre. Le reste de la famille chantait fort en bas : ♪ « ... pour effacer la tache originelle... » ♪ Tu lui avais offert une Player's. Vous aviez jaser des cadeaux de Noël, de la messe de minuit pis du souper. Elle portait une robe courte en velours vert forêt pis des bas blancs jusqu'aux genoux. T'avais posé ta main entre les deux en caressant sa cuisse mince, si lisse. Tu bandes mou encore un peu en y repensant. Tu te rappelles toutes les fois où tes doigts pis ta bouche ont frôlé ce fruit interdit. C'était aussi bon que celui de ta mère, de tes sœurs, de tes filles pis de tes petites-filles.

Elle : ...

Toé : C'est correct si t'aimes ça...

Elle : ...

Ta femme était venue chercher une Roloids pour ta sœur Winnée. Elle avait vu la petite à Hector assise sur la toilette. À quatre pattes, la tête entre ses deux cuisses, t'avais

les culottes baissées pis t'étais en train de te masturber. Ta femme avait refermé la porte aussitôt. Tu l'avais entendue respirer de l'autre côté, descendre d'un pas lourd l'escalier de bois. T'étais retourné à tes affaires. Jacqueline avait pas vu sa tante. Pis ça avait continué, bien après que ta femme se soit ouvert les veines dans la même salle de bain. Marcel avait gâché ton plaisir en épousant Jacqueline à ses 21 ans.

Lui : Tu mets pu jamais la main sur ma femme, c'est tu compris?

Toé : Quessé tu vas faire le flo? Chu sûr qu'a va être contente que t'ouvres ta grande yeule.

Lui : Non mon vieux criss. M'a juste te colisser une balle entre les deux yeux.

L'infirmière vient changer ta couche. Elle te tourne d'un côté puis te recouche en tapotant l'oreiller, mais pas trop longtemps quand même : ta réputation circule déjà. À radio, il passe une toune des Beatles : ♪ « *Hey Jude, don't make it bad, take a sad song and make it better.* » ♪ Tu te demandes si ta femme était fidèle, si Marcel est vraiment ton fils. Pas comme Gérard, qui t'obéit aux doigts pis à l'œil. Mais lui, il vient pas icitte. L'hôpital, il aime pas ça. Il veut pas voir son père « pourrir » comme ça qu'il t'a dit. Ou « mourir », t'avais pas vraiment écouté ce qu'il avait dit.

Lui : Popa, pour être ben franc, j'pense pas être capable d'r'venir icitte, ça sent la charogne.

Toé : Va-t'en mon ti-gars. Moé, j'ai des belles garde-malades, j'vas t'être correct.

Lui : T'in! Profites-en ben, ça s'ra pas ça mais que tu r'viennes à maison.

Gérard t'avait laissé un paquet de Player's pis du gros gin dans une bouteille de Coke avec juste assez de Coke dedans pour qu'on croie que c'est du Coke. La liqueur s'était laissé boire. Après ça, t'avais chanté à tue-tête une toune des Sultans : ♪ « C'est une poupée qui fait non, non, non, non. Toute la journée, elle fait non, non, non, non. Elle est tellement joliiiiiiie, que j'en rêve la nuuuuuu... » ♪ T'avais cherché les toilettes pour, finalement, te soulager sur le mur qui sentait déjà la pisse. T'as toujours laissé ta marque partout, c'est ça être un homme. Ça, pis ben plus encore.

Lui : Maurice, mon gars, j'vas t'montrer comment on devient un homme

Toé : Ouain, mais popa, j'pas sûr que Denise a veut que j'fasse ça.

Lui : J't'ai déjà dit... écoute moé, Maurice. Envoye, pas d'niaisage.

T'avais pris ta sœur sur l'ordre de ton père pis ta mère plus tard, quand ton père est mort, parce qu'il t'avait appris à contrôler les femmes comme ça. Pis là, t'as mal. T'es pu un homme. T'arrives à peine à lever les bras. Tu peux pu pincer les fesses des garde-malades. Dans quel genre de monde tu vis si tu peux pu traiter les créatures comme il faut. T'es as toujours aimé toé, les femmes, surtout pour leur bouche, avec ta bouche, t'es aimais. Tu leur faisais jamais de mal aux petites filles. C'était juste un jeu.

Toé : Monte su' a chaise, Thérèse. Fais comme la belle danseuse à TV.

Elle : ♪ « Je suis une poupée de cire, une poupée de son. Mon cœur est gravé dans mes chansons. Poupée de cire, poupée de son (*lipsing*) » ♪

Toé : Bouge pas, pepère va r'garder en d'ssous d'ta jupe.

Tu te laisses mourir en espérant que ça soit pas trop pire. Marcel t'as donné des chances pis t'es a gâchées. Il te reste quoi à faire de plus? Peut-être fumer ta dernière cigarette? T'as pas bougé depuis des mois. T'es tu seul. La nausée te tue. Les garde-malades viennent te retourner deux fois par jour pour les plaies de lit. C'est ton seul contact. Aujourd'hui, tu fixes le plafond. Des fois, t'es sur le côté. Ton bord préféré c'est celui qui donne sur le bureau des garde-malades. T'as l'impression d'être comme dans un téléroman pis la radio passe souvent du Jacques Brel : ♪ « Les bourgeois, c'est comme les cochons. Plus ça devient vieux, plus ça devient bête... » ♪ Toé, tu joues une plante dans un coin. Ils viennent t'arroser, ils repartent. Des fois, ils te parlent, c'est bon pour les plantes, ça.

Elle : Ça va bien aujourd'hui, Monsieur Ratté? Voulez-vous que je vous tourne du côté du soleil?

Toé : ...

Elle : Bonne journée, Monsieur Ratté.

Tu détestes le côté du soleil. Tu peux pas fermer un œil. La lumière traverse tes vieilles paupières comme du papier de soie. Quand tu dors, c'est le seul moment où t'as pas trop mal. Ça te ronge de l'intérieur, tu le sens. Tes entrailles te tiraillent. T'as perdu du



## Accident de chasse

*Le roi de la montagne, c'est l'original*

### 13 août 1962

♪ « *Sheerrryyy, Shery baby. Sheerrryyy, Shery baby. Sheeery baaby (Shery baby) Sheery, can you come out tonight. (Come, come. Come out tonight...)* » ♪

Marcel, était assis entre deux chaises, attendant dans salle d'attente avec des vieilles tables jaunies de cigarette pis des magazines *Chatelaine*. En plein mois de juillet, pas un chat à part Marcel en camisole, la goutte sur le front. Jacqueline allait accoucher de leur petite deuxième. Marcel avait débouché son deuxième paquet d'Export "A". L'infirmière était entrée, il avait même pas eu le temps de s'allumer. « Venez, venez vite, monsieur Ratté. Avant qu'il soit peut-être trop tard... »

La petite était toute petite pis toute bleue à travers le plastique, mais elle avait bougé, c'est tout ce qui comptait. Le doigt à Marcel avait cogné doucement sur la vitre, dans l'espoir d'un autre mouvement. Jacqueline était à côté, allongée, toute trempe, dans son lit : « J'y ai trouvé un nom Marcel. Thérèse, comme la p'tite sainte. » Il avait serré très fort la main à Jacqueline entre les siennes. Marcel avait eu les larmes aux yeux; le bébé s'en était sorti pis sa femme était correcte aussi. Il avait regardé Thérèse, elle gigotait dans ses plugs pis ses draps d'hôpital. Elle avait les cheveux à son père, dorés comme les champs à Simard en plein été.

### 4 octobre 1974

Gérard liche ses mèches blondes par en arrière avec de la graisse à cheveux. Il pointe du doigt le portrait d'Elvis en velours accroché à côté de la porte d'entrée pis lui fait un clin d'œil avec claquement de langue comme à chaque fois qui sort de chez eux. Gérard est un homme à femmes. Il peut pas s'empêcher de cruiser les caissières, de checker les craques, de siffler les pitounes pis de pogner le cul aux serveuses. Il monte en mâle dans

son Ford Bronco, pas de marchepied. *C'est pour les tapettes ces affaires-là.* Il va bûcher, Elvis dans le lecteur 8 pistes, avec à ses côtés, l'empreinte de fesses de toutes les demoiselles qui sont passées dans son char.

Demain, ça va être différent. *Demain, on va à chasse.* Son frère Marcel pis deux-trois 24 de 50 l'attendent à Sainte-Souffrance avec l'âme de leur défunt père. Le 12 est déjà dans le Ford Bronco, barré, 365 jours par année. La chasse, ça lui rappelle son enfance, le seul moment de l'année pas de créature pantoute : rien que lui, Marcel pis leur vieux père. Depuis longtemps, Maurice était mort pis Gérard était seul dans la grande maison familiale. Mais, les femmes, elles, étaient restées le hanter...

### **14 février 1961**

Des fois, Marcel faisait des run de van pendant l'hiver. Cette année-là, il était resté pogné à Trois-Piasses à cause de la tempête. Jacqueline était désespérée devant ses bougies rouges, éteintes. Sylvie chignait à côté sur le divan du salon. Il neigeait si fort à Sainte-Souffrance. Pas un bruit, sauf le baragouinage de la floune.

L'ampoule avait éclaté au plafond, sur la tête à Jacqueline. Il y avait de la vitre dans ses longs cheveux épais. Pas d'électricité pantoute, elle avait allumé les trois cœurs en cire sur la table. Peu à peu, étaient apparues, les assiettes lustrées rayées vert lime, les ustensiles argentés, les coupes transparentes, la nappe couleur pomme. La petite avait recommencé à pleurer. Jacqueline avait essayé de la calmer, mais Sylvie avait fait le saut à cause du PAFF! Rien marchait, pas de frigidaire, ni de radio jouant du Chubby Cheker : ♪« *Ee-oh twist baby baby twist. Oooh-yeah just like this. Come on little miss and do the twist...* »♪. Pas de lumière nulle part non plus. Jacqueline était en mini babydoll rose bonbon, elle voyait presque pas dehors tellement c'était blanc. Elle avait pas eu le choix, elle avait pris le téléphone : « Gérard, c'est Jacqueline. Y'a pu d'électricité dans maison, tu passerais-tu m'arranger ça? Marcel est pas encore arrivé de travailler. T'es l'seul qui connaît ça. »

Jacqueline à fenêtre, avec une robe de chambre sur le dos, avait vu arriver Gérard dans son F-350. Il avait pilé dans belle neige fraîche avec ses grosses bottes de travail pis s'était secoué sur le perron avant d'entrer.

Dans l'escalier de la cave, Gérard avait allumé son Zippo. Il savait déjà où était la boîte électrique, chaque année il aidait son frère à faire son bois de chauffage. La petite porte grise avait grincé, la fuse était noire. Gérard en avait prévu une dans ses poches. Il l'avait posée pis avait remis la switch à ON. Il avait souri fièrement.

En haut, Jacqueline avait sorti le souper. Gérard était remonté, elle s'était sentie mal pis l'avait invité. Marcel reviendrait pas. Gérard avait mangé, sans parler, le rôti à Jacqueline. À fin du souper, il s'était attisé une Malboro indienne sur une des chandelles. Il avait roté pis dit « Merci » à sa belle-sœur, ses deux seuls mots du repas.

Jacqueline s'était levée pour s'occuper du bébé. Elle était allée dans le fond du salon pour allaiter Sylvie. Gérard avait vu de loin, à travers la fumée de sa cigarette, la couleur invitante des bretelles du babydoll. *Elle me veut*, avait pensé Gérard. Quand Jacqueline était retournée à cuisine, Gérard l'avait plaquée contre le mur pis l'avait embrassée de force. Elle s'était débattue. Elle avait pas crié, Sylvie venait juste de s'endormir. Elle avait cédé. Elle était habituée à sa belle-famille.

C'était déjà la sienne avant, Jacqueline pis Marcel sont cousins.

### **5 octobre 1974 au matin**

À 5 h du matin, Gérard est devant la maison. Dans véranda, il veut cogner à porte, mais son frère est déjà dehors, à côté, sur sa chaise de patio orange. Marcel botche une Export "A" dans le cendrier mauve faite par Thérèse, sa fille de 12 ans. C'était son projet d'arts plastiques, un cendrier en terre cuite. Gérard pointe Marcel de son doigt en fusil en émettant un claquement de la langue, après son index se dirige sur la poterie : « Don'ben moumoune ça, j'en ai d'autres à maison si t'en as de besoin... Faque, t'es-tu prêt, Ti-Casse? »

Le cadet se lève, prend son 12, le même que celui à son frère. Maurice, leur père, avait achetés ces deux fusils quand ils étaient adolescents, c'était il y a bien longtemps. Gérard ouvre la cabine du Ford Bronco pis débarre son arme en arrière pis claqué la porte. Ils vont prendre le vieux pick-up Mazda à Marcel pour aller dans le bois. Le ciel est encore noir, l'original se cache dans le bois. Il guette le chasseur parce qu'il sent le temps de la chasse. Marcel a toujours pensé que c'était un jeu stupide.

Michel Pagliaro gueule à CFVM : ♪ « J'entends frapper. Mais je n'ai rien oublié. Ce n'est pas seulement la chance. Qui me fera gagner... » ♪ Marcel a pas dit un mot à son frère depuis ce matin. En fait, depuis plus que six mois, il a pas parlé à Gérard. Quand il a préparé son kit de chasse à reculons hier soir, il savait que c'était comme ça pis c'est toute. Qu'il avait pas le choix.

Leur camp était à peu près à cinq milles en arrière de Sainte-Souffrance. Ils roulent en pick-up jusqu'au dernier mille pis font le reste à pied à cause de la rivière pis du vieux pont trop magané pour les chars. Gérard est pas en super forme. Entre deux Marlboro, il crache ses poumons à terre. À croire qu'il va crever comme son père. Sur place, Gérard commence par déboucher une 50 pour se rincer le gosier. Marcel sort une des sandwiches au baloney à Jacqueline. Je t'aime xxx. Jacky Il est écrit sur un boutte de papier rectangulaire roulé à l'intérieur du plat Tupperware. Elle en mettait toujours des petits messages dans le lunch des flots. Il se rappelle alors pourquoi il est là, pourquoi il l'aime autant. Pour une fois, une toute petite fois dans sa vie, il a envie d'être ici.

#### **14 avril 1974**

Jacqueline braillait, la tête sur les genoux, assise sur le piqué tissé des vieilles couvertes à ses grand-mères. Elle sentait l'odeur du sexe, là sous son cul, l'odeur aussi de toutes les mémères Ratté, la fange des vagins, le mal pis toute le reste. « Marcel... Marcel... Tu viendrais-tu icitte une p'tite minute. »



Jacqueline était blême. Blême, bien plus que les draps du lit sur lequel elle était. Avec un nœud dans gorge, comme une grosse boule pis rien à boire, elle avait répondu à son mari :

- Faut qu'on s'parle Marcel...
- Ça va pas Jacky?
- Thérèse, Marcel. A m'inquiète.
- Kossé qu'à la faite encore la p'tite bonyenne.
- Non, c'est pas ça Marcel, à rien faite la p'tite. C'est què'que chose qu'a m'a dit...
- A tu été malpolie avec toé? Parce qu'a va voir... J'vas y montrer le respect moé.
- Nonnon, c'pas ça Marcel. Normalement, j'aurais pas faite plus attention qu'il faut...  
On avait la paix depuis que ton père est mort.
- Vieux criss, une bénédiction du bon'yeu qu'il aille pogné le cancer.
- C'pas ça Marcel, j'veux pas parler de Maurice là... Mais, ton frère. Faut qu'on fasse de quoi avec lui...

Marcel avait les veines rouges sur le front en dessous de ses cheveux gris. Jacqueline avait pris ses deux mains viriles dans les siennes douces pis cassantes : « On va trouver une solution ensemble OK? J't'aime Marcel... »

### **5 octobre 1974 au soir**

« C'était pendant l'été, autour de dix-huit cent trente. Pas loin d'icitte, à què'que milles à pied. L'intendant de c't'époque-là avait engagé un jeune homme pis des bucheux Indiens pour finir le ch'min du roé jusqu'aux États. Les Américains étaient plus barbares que les Iroquois, pis les Anglais avaient peur d'une autre attaque comme celle qu'y avaient eue què'ques années avant... »

Marcel, assis le cul sur une bûche, penche la tête par en avant à chaque phrase qui sort de la bouche de son frère. Gérard répète encore pis encore la même histoire de leur père, encore, après toutes ces années. Toujours la même maudite histoire, en buvant une gorgée de bière aux 30 secondes.

« ... Lui qui avait été engagé pour mesurer le ch'min, un jeune fringant du nom de Frédérick Fournier, savait pas trop qu'y s'en allait dans une contrée sauvage. C'était un intellectuel. À c't'époque-là, c'était ça les arpenteux, ça allait à grande école ça, les arpenteux. Y venait d'la grand ville, le flo. C'tait pas du p'tit monde comme moé pis toé dans c'te grande ville-là. N'empêche que Fred, de ses jeunes 22 années de haut, à peine du poil au menton, était courageux comme cinq hommes ben plus gros que lui.

Un jour qu'y mesurait son ch'min, un messenger est v'nu pis y'a dit que les Mohawks attaqueraient au coucher du soleil. Fred pis ses bucheux micmacs voulaient s'en aller vers la grande ville pour être sains et saufs. Les indiens à Fournier braillaient leur mère à cause qu'y avaient peur des autres indiens. C'était le matin, y se sont mis à couper du bois, suer eau pis sang. Y'ont fini le radeau, y'avaient pas le temps de faire un canot. Attachés avec leurs guenilles, les billots ont pas t'nu longtemps. Y'ont passé le Lac Sigta vers la Rivière Sigta. Rendu au ruisseau Sauvage, un peu trop d'remous pis c'était fini, les quatre gars étaient à l'eau. Deux Indiens s'en sont sortis de peine pis de misère parce que, tout le monde sait ça, un Indien, ça sait pas nager. Le troisième lui savait nager en p'tit chien, y'était draveur depuis ses 13 ans. Mais le pauvre Fred, quelle idée y'avait eu de s'embarquer dans une aventure de même, lui qu'y avait peur de l'eau d'son bain. Y'a pogné un dernier bouillon pis y'a couler à pic.

Les Indiens ont retrouvé son corps tout nu què'que semaines après. Son seul linge sur le dos, c'était une bague pris dans son doigt, en or parce qu'y'était riche. C'était gravé "F.F" dessus. On y'a coupé la main pour l'envoyer au curée d'la grande ville, pour son père pis sa mère pis on l'a enterré où c'est qu'y s'était nèyé.

Ben des années plus tard, quand le ch'min du roé a été fini, ses pauvres parents ont voulu l'ramener dans leur cimetièrre. Y sont arrivés avec une calèche pis un cercueil pour la dépouille du jeune. Y disaient : "On va le mettre en bière convenablement." J'ai jamais compris de quelle sorte de bière popa parlait, mais en tout cas... Une fois la boîte à mort dans le corbillard-calèche, les ch'vals sont dev'nus fous comme d'la marde. Comme possédés par le y'able Lucifer. Y'ont pas avancé d'un pouce les maudits ch'vals. Même pas

en leu' donnant du foin. Même pas en leu' fouettant l'derrière. Le cadavre du p'tit Fred a pas bougé. À boutte, le vieux avait demandé à des sauvages de ramener son fils en canot, mais eux autres non plus arrivaient pas à r'monter la rivière avec le corps à Fred. Y'ont abandonné pis y l'ont remis à sa place avec une grosse croé nouère, pour rappeler au monde qu'y fasse attention au ruisseau Sauvage. C'te croé-là est encore là, avec une plaque.

On peut y lire :



Son âme hante encore la montagne. Le souère, on peut l'entendre...

Marcel, Marcel, dors-tu? »

## 20 décembre 1965

« *Ma pauvre p'tit chouquette ta moman t'a oubliée ici, que tu dis* » Thérèse acquiesce de sa petite tête trop blonde, de ses grosses bajoues roses pis de ses plus beaux yeux bleus. « *Oh, my god, a va sûrement revenir dans pas long ta moman...* » Thérèse écoute la musique yé-yé sortant des speakers de la Caisse Pop : 🎵 « *Manon, viens danser le ska. Montre-moi le nouveau pas. Y'a personne qui bouge comme toi. Dis Manon, viens danser le ska...* » 🎵

\*\*\*

« Sylvie, Thérèse, Alain v'nez manger! » Les deux plus jeunes étaient déjà sur leurs chaises hautes en bois, une rose pour Nathalie, une verte pour Suzette. Elles avaient commencé à salir leur bavoir Mickey Mouse avec de la purée tiède.

Marcel était rentré, avait secoué ses bottes d'hiver sur le tapis. Il les avait enlevées pour les déposer proche du poêle, à côté du sapin de Noël. Sylvie pis Alain étaient passés devant lui en courant vers la cuisine. Ça sentait le ragoût de boulettes, Marcel avait souri. Il s'était assis, jouant avec son couteau pis sa fourchette en attendant que Jacqueline finisse de mettre la table. Les enfants s'étaient installés aussi autour de leur père. Marcel avait froncé les sourcils :

- Thérèse, fille, vient manger!
- ... (Pas de réponse de Thérèse)
- Thérèse?
- ... (Silence de Jacqueline)
- Thérèse, j'te le répèterai pas dix fois! ...
- Ah, mon doux seigneur. Marcel, Marcel, je l'ai oubliée...

Jacqueline s'était levée avant même d'avoir pris une bouchée pour fouiller frénétiquement dans sa sacoche :

- Sont où mes clefs? Sont où mes clefs de char?
- Kossé qui va pas Jacky?
- ... Marcel, j'pense que j'ai laissé la p'tite à Caisse Pop de Sainte-Granite tantôt...
- Quand est-ce ça?
- ... tantôt... en allant faire les commissions pour les fêtes... vers... (raclement de gorge) 3 h là... (gêne)
- Tabarnak, Jacqueline, tu pourrais faire attention. On en r'parlera quand j'r'viendrai... Pour tu suite, surveille les p'tits, moé m'a aller chercher ma fille...

Marcel avait claqué la porte en sortant pis claqué encore la porte de son Mazda Série B. Il était parti vers Sainte-Granite, rien que sur une gosse. Le pick-up flambant neuf avait jamais roulé plus que 80 milles à l'heure auparavant. Pourtant, il avait dépassé 90 en passant devant le cimetière de Sainte-Souffrance. En arrière du banc de neige, caché dans son char de bœuf, un jeune fringant faisait ses débuts dans police. Marcel l'avait pas vu tu

suite dans son miroir, trop pressé de trouver Thérèse. En tournant dans le rang vers Sainte-Granite, il avait remarqué la sirène pis les flashes rouges/bleus/rouges/bleus...

Il s'était arrêté avant la côte qui montait vers le village voisin. Il avait baissé sa vitre, tendu la main pis son permis en attendant son ticket. Il avait pas le temps de niaiser.

- Vos pap... Merci monsieur... (regarde les papiers) Ratté c'est bien ça. Saviez-vous à quelle vitesse vous rouliez Monsieur Ratté?
- Ouioui, donnez-moé le votre ticket, faut j'aille chercher ma fille pis vite, vite.
- Calmez-vous la Monsieur Ratté, sinon j'va être obligé de vous faire sortir de votre véhicule.
- Nonnon ça peut pas attendre.

Marcel avait sorti une photo de son portefeuille en cuirette brune :

- R'gardez monsieur l'agent. R'gardez comment est-belle...
- Pourquoi vous êtes si pressé, Monsieur Ratté?
- Ma femme, maudite tête folle, a l'a oublié à Caisse de Sainte-Granite C't'après-midi. Tu dois comprendre ça, toé, les créatures? C'est quoi ton p'tit nom?
- Jacques... Jacques Lepage, monsieur.
- C'est pas de sa faute à ma Jacqueline, a l'avait les affaires de Noël à acheter. A n'en a déjà cinq su'é bras pis un sixième dans bédaine, que le docteur lui a dit cette semaine. Là faut j'monte avant qu'aille pu personne dans place, fac, donne-moé le ton ticket, pis niaise pas trop avec ça.
- Pauvre de vous. J'vous comprends don... Monsieur Ratté? Vous savez quoi? Laissez faire ça, on va prendre ça comme un avertissement pis passez des belles fêtes avec votre famille.
- J't'r'vaudrai ben ça un jour le kid.

Thérèse, c'était plus que la prunelle de ses yeux, c'était sa princesse. Il avait compris ça en l'entendant crier « Papa! » pis en la voyant sortir de derrière le comptoir, où la caissière avait pris soin d'elle pendant trois heures. Marcel s'était excusé pour son

épouse pis avait voulu payer la femme pour son dédommagement. Elle avait refusé les billets d'une piasse pis de deux piasses offerts par Marcel.

Jacqueline avait couché les flots avant le retour à Marcel. Il faisait noir quand le pick-up était arrivé à Sainte-Souffrance. Thérèse dormait sur le siège passager, brûlée de toutes ses aventures. Une fois dans cour, Marcel l'avait prise doucement dans ses bras pis l'avait montée jusqu'au grand lit des filles, à côté de Sylvie. Il lui avait enlevé ses bottes d'hiver, laissé sa soute de ski; il faisait frette ce soir-là chez les Ratté.

Marcel était redescendu, Jacqueline pleurait sur le divan : « Chu une mauvaise mère, Marcel! » Marcel avait été sévère avec elle. Ils s'étaient disputés toute la nuit. Jacqueline avait prononcé des mots... des mots que Marcel avait jamais pu oublier.

#### **6 octobre 1974**

Marcel est deboute aux aurores pour voir le soleil se lever. Du givre recouvre la pelouse. Gérard ronfle à travers les planches de bois mince du shack. Il fait peur a à peu près toute ce qu'on pourrait chasser aux alentours : un lièvre, une perdrix, un chevreuil, même les truites arc-en-ciel du ruisseau se sauvent. Mais, surtout l'original, le plus surnois, le lion des animaux de bois. *Peut-être qu'un ours, ça s'accorderait ben avec Gérard*, se dit Marcel. Mais, de toute manière, Marcel aime pas ça, chasser.

À midi, Gérard, sur le balcon, est en bédaine pis s'étire comme s'il était matinal avec le bâillement de l'animal sauvage. Le soleil est déjà haut. Marcel est assis sur la table de pique-nique, il mange le reste des sandwiches au baloney à Jacky. Il laisse les croûtes dans le fond du plat pour les donner aux oiseaux. Il se lève, égraine le pain un peu sec pis le lance à un couple de perdrix, qui se bat pour l'avoir. Gérard ressort du chalet, son 12 entre les mains, pis pointe en direction de son frère : BANG! BANG!

Il a abattu les deux oiseaux, il reste pu rien d'eux autres, à part quelques plumes pis du sang sur la veste de chasse orange à Marcel. « Ça va te faire un bon souper ça, Ti-

casse. » Il rit, Marcel est rouge. Ses lèvres bougent toujours pas. Gérard essaye de le tenter, essaye de le faire parler. Rien marche.

Gérard, dans le chalet, remplit son Thermos à café. Il met son linge. Son dossard fitte pas pantoute avec le camouflage du costume, mais c'est ça la chasse. Il sort, Marcel finit de se déplumer pis remet ses gants. Ils s'enfoncent dans le bois, le plus vieux devant, le cadet derrière. Marcel attend rien qu'une chose. Il entend dans sa tête les paroles à Jacky, des paroles vieilles de plusieurs années : *Marcel, Marcel! Pourquoi tu t'inquiètes comme ça? La p'tite est même pas de toé, Marcel...*

Dans un soleil d'après-midi d'octobre, Marcel crisse une poussée dans le dos de son frère. Gérard se plante par en avant, son pied s'est pris dans une grosse racine « Quessé tu fais là innocent! » Marcel prend le 12 à Gérard tombé à côté pis le tient en joue. Les veines lui pètent dans le front : « Ostie de crotté. Thérèse... c'est ta fille. » L'horreur dans les yeux à Gérard : « Jésus Chri... Marcel... » BANG!

*C't'ait un accident. Il s'est enfargé dans une branche. Le coup est parti tu seul. Je l'ai traîné jusqu'au chalet. J'ai rien pu faire...*

## Le keclown

*Avertissement : cœurs sensibles s'abstenir*

Une mitaine près d'un banc de neige, des gyrophares et la peur au ventre. C'est tout ce qui subsistait dans l'esprit des St-Onge. Le dernier souvenir qu'il leur restait de Thomas, il était dans ce bout de tissu rouge. La police avait bien beau chercher, il n'y avait aucune trace autour du motel en forme de L. Seulement, cette mitaine...

\*\*\*

Je lui file un verre trop plein. Il a vite fait de tout renverser avec ses petites mains bouffies et molles comme des beignets. L'eau l'épargne, mais éclabousse tout sur son passage. Devant lui, ses parents trempés le grondent et lui prient d'être sage. Sa mère lui frotte la tignasse d'une main. *Qu'il est mignon tout plein!* Ils filent aux chiottes.

Blondie braille dans les haut-parleurs grassex. Je claque des ongles sur le comptoir. Pas très bavard le môme. J'accélère mes doigts, de plus en plus. « Allez! Au trot! » : cataclap, cataclap, cataclap, cataclap... J'imité le hennissement du cheval : « Hiiiiii! Hiiiiii! » Puis, du cowboy « Hi! Ha! » en claquant la langue. Le petit lard se bidonne, la bouche toute grande ouverte. Dans la poche de mon jeans, j'ai toujours un bidule rien que pour les appâter. La tronche joufflue du petit s'illumine et sa gueule est grande ouverte, il lui manque ces deux jolies dent d'en avant. Des fossettes se creusent en haut de sa délicieuse bouche. Ses deux grandes noisettes suivent, en haut, en bas. Le jouet monte et redescend. Le gamin lâche son stylo et son napperon gribouillé de bleu et se ramène :

— C'est quoi ton nom, Monsieur?

— Gilles de Rais. Tu peux m'appeler Gilles. Et toi gamin... Comment t'appelles-tu?

Une main dans sa tignasse

— Thomas St-Onge... Gilles... Je peux-tu l'essayer ton yo-yo?

*Il ne s'est pas fait prier.*



Je lui file le jouet et, derrière la caisse enregistreuse, je prends une sucette à la craie. Il la regarde avec un appétit vorace en mâchouillant l'intérieur de ses joues bien grasses et il me balance en crachant la salive qui écume : « Merci... Merci, monsieur Gilles, mais mes parents vont m'chicaner. Chu supposé être au régime. » Je lui offre autre chose : « Tu aimes les chiens, mon petit? » Il hoche la tête de haut en bas. J'ajoute des bons-becs à la mise.

Ses yeux de petit boudin changent d'air. Il ne sourit plus. Je crois un instant qu'il se rappelle les conseils que ses vieux lui ont déblatérés à propos des inconnus. *Il faut pas parler aux étrangers, fiston, blablabla... Ça peut être dangereux, blablabla...* Mais, je laisse mon enfant seul dans un lieu public... que des sales connards... Et puis ça pleure par-dessus le marché. Ouf! Ce genre de comportement de mes deux, ça me met en pétard, ça me dépasse... N'empêche que le gamin, il m'a rassuré en une seule parole. C'était pas ça son problème : « C'est-tu un ti-chien? » Un peu honteux : « Parce que j'ai ben peur des gros. » Pas de soucis pour nous deux, tout est sous contrôle, Pon-pon est un petit papillon...

En hiver à Sainte-Souffrance, il fait un froid de loup. Je le sape en quatrième vitesse dans la cuisine du resto. Dehors, la fermeture éclair de son manteau est encore détachée. J'ouvre la portière de mon Cutlass 1962, acheté pour 500 dollars à une vieille pie. La rouille grince et le clébard aboie en voyant le petit lard : « T'inquiètes, il mord pas, tu peux, vas... » En fait, j'en sais que dalle. Des bobards, ha, ha, ha! Je l'ai pêché à la fourrière de Sainte-Granite. Marrant! Cette semaine, il a à peine bouffé deux tranches de mauvaise viande bon marché, comme ils disent par ici, du « baloney », et pourri en plus. Le tout, gracieuseté Resto-Motel Sainte-Souffrance. À quoi bon lui donner de quoi becqueter, il va finir crevé et à la décharge comme les derniers.

Le petit gros s'approche de la porte arrière et gigote en se bidonnant. Le sale cabot gigote lui aussi, il tourne en rond et se décide à avancer pour barbouiller de bave la tronche rondouillarde. *Bon chien, bon chien...* Dans ma poche, un mouchoir de coton. Je me planque en douce pendant que le gosse est de dos en train de bichonner le clebs.

Le tissu devient bleu foncé au contact du liquide qui sort de la bouteille de vitre. Il se répand jusqu'à ma main. C'est froid, ça sent fort. Ça m'excite. La patte grasse caresse toujours l'animal surexcité. Ils ont l'air de sourire tous les deux. S'il en avait une, probable que le mioche, il remuerait aussi sa queue. Je plaque le tissu humide contre sa bouche rose. Le petit lard tombe dans les pommes. Le cabot jappe et gronde. Un seul coup de pied dans le bide et il se blottit en boule sous le siège passager de la vieille bagnole. Le petit gros est lourd. Ses bottes balayent la neige épaisse, elles laissent des sillons. J'ouvre grand le coffre, je le pousse dedans et referme. Je laisse mes traces par-dessus celles du gamin. Je vois une mitaine par terre. Je la fourre vite dans mes poches en regardant autour de moi. Je m'assois dans ma caisse et la balance sur le siège arrière. Il neige vachement plus que tout à l'heure. Derrière le volant, je tourne la clef glacée. En premier, je mets les essuie-glaces, puis j'allume la radio qui rugit : 🎵 « *I'm on the hunt, I'm after you. Mouth is alive with juices like wine. And I'm hungry like the wolf...* » 🎵 Je gare ma caisse au fond et je retourne bosser. Nickel!

\*\*\*

Thomas m'a demandé de couper ses spaghettis en petits bouts. Il se bourrait de pain pis mon couteau grinçait dans son assiette. Mon gars a toute gobé en 30 secondes, pas plus. Il a fait les yeux doux à sa mère pour en avoir d'autres.

- Y'en est pas question. J'ai dit non!
- Mais m'man, j'ai faim!
- NON Thomas! Pis toé, j't'avertis, essaye pas non plus.

Le gros cuisinier efféminé est venu chercher l'assiette vide pis ça a été le dernier espoir pour mon gars d'avoir autre chose à manger. Il a pris son crayon dans sa poche en commençant à barbouiller sur le napperon, son crayon pour les devoirs à distance quand on est en char.

En tout cas... En dessinant, Thomas a renversé son verre d'eau partout sur la table. Sur nous autres aussi. Mes culottes pis la belle froc beige à Gisèle étaient toutes mouillées.

Gisèle a chicané Thomas. Il s'est excusé. On est allés à toilette. En revenant, pas de Thomas dans place. Le gros monsieur français était occupé en arrière. Il avait vu notre gars aller dehors, vers notre chambre, qu'il pensait. Là, j'ai décidé de vous appeler. Ma femme braillait, criait à s'en arracher les cheveux. Il était pas dans le motel, ni dehors. Je voyais rien que les lumières qui flashaient Chez Bill à travers la vitre de notre chambre de motel...

— Avez-vous des photos de lui? me dit monsieur l'agent

— Calvince, non, on voyage trop pour ça. On a même pas d'Kodack. Mais y'é facile à r'connaître. Grand comme ça, assez baquet, blond; il r'ssemble pas mal à ma femme.

J'allume une cigarette avec mon Zippo.

— Il portait quoi votre p'tit gars, Monsieur St-Onge?

— Une tuque rouge avec des flocons blancs. Des jeans... sa soute est bleue, mais ma femme a collé une grosse patch d'*Albator* en avant, là. Ses bottes sont vertes pis ses mitaines sont rouges, comme sa tuque, avec les mêmes flocons.

— Comme celle-là?

La mitaine est dans un sac en plastique.

— Criss! Où c'est vous l'avez trouvée?

Le sergent pousse le cendrier sur la table, mais la cendre de l'Export "A" tombe sur le tapis moisi. Gisèle se lève pas pour ramasser.

— Dans le stationnement... Monsieur St-Onge...

\*\*\*

Le parking du motel est loin derrière nous, avec les parents et l'emmerdeur « Monsieur l'agent ». Dans le rétro, j'aperçois encore, juste un tout petit peu, l'enseigne « Chez Bill » qui clignote au loin. Le cabot sous le siège passager, il ne grouille pas d'un poil, mais je l'entends chanter et souffler sa douleur tout bas. Je mets les gaz juste assez

pour atteindre la limite de 90. L'écriteau « Bienvenue à Sainte-Souffrance » nous dit « Au revoir ». Les CLIC, CLIC, CLIC, CLIC, CLIC, CLIC, CLIC du clignotant se mélangent au son de CFVM FM : 🎵 « J'ai trente ans, qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce que j'ai fait? Je m'arrête ou j'continue? J'ai trente ans, où j'en suis? À la fin ou au début? Stop (stop) ou encore (encore). Je marche à voile ou à vapeur? Je m'paye une toile ou bien une sœur? Je fais semblant ou bien j'y crois? J'ai des enfants ou bien des croix? » 🎵 Je siffle. Pas de connerie, je chante même peut-être un peu et je souris, pour sûr, en tournant vers le pont couvert.

En pleine cambrousse, à moins de deux kilomètres du bled perdu, la fraîche craque comme du pain sec sous les roues de ma vieille caisse dans l'allée longue, longue, qui semble ne jamais se terminer. Je fous mon Cutlass derrière la baraque. La lumière de l'entrée est grillée, depuis toujours, en fait. À la noirceur, la lampe-torche reflète la couleur marine de mon tas de ferraille. Une fois le coffre ouvert, je constate que le petit gros est toujours dans les vapes. C'est moche, je vais devoir me taper tout le chemin tout seul. Je fou la lampe torche au fond du coffre, je balance le gamin sur mon épaule comme avec les sacs de pommes de terre du resto. Mes pompes s'enfoncent dans la fraîche, je traîne de la patte... Scritch, Scritch, Scritch, Scritch... *Putain, on s'les gèle. Merde, j'suis un couillon!* Mes putains de clefs sont dans les poches de mon jeans. J'appuie le croupion du petit lard contre le mur glacé. *Mais, putain, il pèse. Il gigote. Magne-toi putain!*

La chaleur, une fois la porte grande ouverte, est envahissante. Ça assomme le gamin. Du bois achève de brûler dans la cheminée. Des tisons rougeoient dans le fond du foyer. Ça sent le feu. L'escalier, escaladé avec l'enfant sur le dos, est un vrai calvaire. Je suis vanné. *Je devrai en plus m'occuper du chien après.*

Une fois pieuté dans la chambre froide, je le désape, mais pas complètement. Je le borde tout doucement. Je ne veux pas l'abîmer; un si joli garçon; ses joues comme des pommes rougies par le froid et le manque d'oxygène. Je reluque une dernière fois le plumard avant de fermer à clef derrière moi. Si parfait, si appétissant. Encore quelques heures de sommeil et il sera à point...

\*\*\*

Mes runnings d'intérieur usent le tapis vert moisi devant le lit, des botchs envahissent le cendrier en verre transparent, la cendre traîne partout autour. Ma femme braille sur la vieille chaise craquante : les yeux vides, humides, mais rouges, tellement rouges. Ma pauvre Gisèle si forte d'habitude. *On a pas mérité ça, ciboire!* Moé pis ma crise de job sale. Pas capable de rester en place deux secondes. « Ça va-t-être le fun », que je leur ai promis, avant de les paqueter dans vieille *Bertha station wagon*.

Le linge à Thomas sur la commode, son jeu d'Opération sur le divan-lit déplié, sa brosse à dents sur le bord du lavabo. Toute est là pour me le rappeler, sauf lui. Dans une main, ma femme tient son chapelet et dans l'autre, elle serre une Bible des Gédéons bleu poudre contre son cœur en murmurant des « Je vous salue Marie... » *Je laisse notre destin dans les mains de Dieu. C'est lui qui va choisir ce qui va arriver.*

Plus les heures avancent, plus nos faces s'étirent. La fatigue joue sur les paupières à Gisèle, les rendant presque noires. Elle me dit, entre un boutte de catéchisme pis une toune de Nicole Martin à radio : « Je voudrai pu jamais manger. » ♪ « Il était une fois des gens heureux, qui disaient toutes choses avec les yeux. Leurs yeux doubtaient de confiance en l'univers immense qu'ils disaient béni de Dieu... » ♪

On s'est rendu au lendemain soir. Je lui ai pas donné le choix.

Mes bottes d'hiver dans les pieds, ma froque sur le dos, la chambre barrée à clef. D'un faible pas à travers la neige vers le restaurant, je pousse la porte en vitre : DI-DI-DI-DI-DI-DI-DING. Personne sur les banquettes en cuir brisé. Un vieux aux cheveux grisonnant sur un banc près de la machine à café. Il en tient un dans sa main, noir. Je sens son odeur âcre se fondant dans les murs de la pièce, avec la friture, le tabac, la pisse pis plus si affinité. Je laisse une place de politesse pis je m'assis à côté. Signe de tête « pour savoir t'es qui », pis ça s'arrête là. Un grichage des Classels flotte dans les airs : ♪ « La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la. Avant de me dire adieu... » ♪ La tapette revient des cuisines, mais reste derrière le comptoir, surpris : « Bonjour, monsieur St-Onge. Ça baigne?

Vous avez retrouvé votre môme? » Ma face piteuse fait signe que non. « Vous inquiétez pas. Il doit pas être bien loin votre gosse » Il dépose l'assiette devant le vieux : « Si vous êtes ici... Pardon... Je ne voulais surtout pas... Vous devez crever la dalle. On a du cipâte au menu ce soir. »

Mon reflet dans bébelle à napkins me renvoie un double, que j'aime pas pantoute. Mes yeux pleureront jamais assez pour Thomas, mais là, j'ai l'impression qu'ils vont me sortir de la tête, les osties. Mes mots se font rares. Voulant être poli, je dis au cuisinier : « Ca va-t-êtré correct, merci. »

*Dieu nous a domptés tabarnak. Juste un p'tit gars... Traîner comme ça, tu seul, dans toutes les places...*

Le banc est vide, aussi vide que quand je suis sorti des toilettes hier. Le vieux cuir a encore la trace de ma main mouillée d'eau chaude pis de savon cheap. Ding! La cloche du comptoir, un sac en papier brun pis la grosse pédale sourit de toutes ses dents jaunes pis presque pointues : « La maison qui offre, ça va faire plaisir. »

Je ravale mes larmes en quittant la banquette des yeux, prenant le souper entre mes bras, comme si c'était Thomas. En me retournant, un poids sur mon épaule, je sursaute : « J'ai oublié les ustensiles. » Il me tend deux fourchettes pis deux couteaux à beurrer en plastique en me disant : « Vous allez voir, le pain est moelleux comme des fesses de bébés. » Avec son meilleur accent français pis son meilleur sourire, les meilleurs qu'on puisse avoir dans une situation comme ça, il rajoute : « Merci et bon appétit. » Je sors, il siffle.

Dehors, un gros bateau bleu est parké comme un igloo couvert de neige devant la porte du resto. Une négresse en mini-jupe sort de Chez Bill à l'autre boutte de la cour. Elle s'allume une cigarette en attendant son lift. J'échappe les ustensiles, ils sont partis au vent. Penché : du rouge, il y a du rouge par la vitre du Cutlass déjà déneigée de quelques traces de doigts. Du rouge pis des flocons, la mitaine de Thomas on dirait... « Quessé tu

niaises? » Gisèle est sur le perron du motel, pas de froc sur le dos, juste à côté de la vieille minoune. Devant la porte 11, notre porte, Gisèle s'était embarrée dehors...

\*\*\*

*Trop, trop! vilain garnement! BANG, BANG, BANG...*

*Gilles, arrête de toujours sourire comme un con... Abruti! Moi, je te jure que tu n'arriveras jamais à rien dans la vie. BANG, BANG, BANG... CRAC!*

Mon sang perle sur le cadre en bois. La voix; celle qui me traitait de tarlouze; celle qui se foutait de ma gueule; celle de ce vieil enculé, en habit militaire, qui me défonçait à en crever quand j'étais même; cette foutue voix; elle est disparue à travers les fissures du miroir quand je m'y suis fracassé la tronche.

Aux chiottes, la lumière du plafond clignote et s'agite au bout de sa longue cordelette molle. Du P.Q. pour éponger la blessure. Des gouttes épaisses et écarlates sur ma main, je les lèche. Ça a le goût des vieilles pièces d'un franc. J'asperge le tout d'eau du robinet et d'Aqua Velva.

*J'ai vu pire, je survivrai.*

Assis sur le vieux fauteuil à bascule, près de la fenêtre, j'entends les pleurs du petit morveux entre deux grincements de bois. À travers la mince cloison, il chlingue, le mignon porcelet. *J'ai déjà essayé le chaperon rouge et démoli deux maisons. Le dernier des petits cochons doit être drôlement bon.*

Une porte est dissimulée là, derrière l'armoire. Hier, en arrivant du boulot, j'avais mis le gosse sur mon lit. J'avais poussé le gros meuble sur le côté qui cachait l'ouverture dans le mur. La porte de la chambre froide était cadénassée depuis un long moment, elle attendait.... Mes mains, toutes excitées, avaient échappé le trousseau et enfin déverrouillé la serrure. Puis, j'étais allé chercher mon invité qui dormait tranquillement.

Hier, ma malle était encore toute poussiéreuse quand mes doigts l'avaient enfin tirée de sa cachette. Aujourd'hui, j'ai eu chaud avec le père au resto en arrivant du taf alors, j'ai tout de suite ressorti la malle du placard, histoire de me calmer les nerfs. Pas une minute à perdre. Mon costume, enfin libre, traîne sur le lit baldaquin. Sa prison, la malle, à côté sur le lit, dessine une poudre brunâtre sur mes draps pistache. Je tiens l'aiguille du phono poussiéreux pour la poser sur un disque. Les notes grésillent à mes oreilles. J'augmente le volume pour enterrer ma voix beaucoup trop grave pour chanter du France Gall : ♪ « Musique. Et que chacun se mette à chanter... Musique. On est trop faible pour s'entretuer... » ♪ Je tournoie en serrant fort contre mon cœur les morceaux de tissus multicolores. J'enfile le tour de cou bouffant autour de ma tête et je me prends pour une grande chanteuse. *Le violet me va si bien.*

La poudre blanche couvre à peine mes poches sous les yeux et cette plaie encore fraîche, aussi rouge que mon bec faussement cousue et barbouillée de crayon gras. Ce maquillage me donne un petit air de Gene Simmons. Maquillés de longues lignes effilées, mes grands yeux pers dominant le portrait dans la glace toujours intacte de ma chambre à coucher. Moi, je suis en caleçon et mes fringues m'attendent sur le lit. Quelle joie de les retrouver enfin : ce froc rayé de bleu et de blanc accouplé de ces ridicules bretelles couleurs poussin soutenant le surplus de tissu, le jaune se mariant au vert de la chemise et aux boutons de manchette en forme d'étoile. Et puis, au fond de la malle, j'aperçois des gants blancs, mes anciens gants de maître d'hôtel français. Sur ma boule à zéro, je dresse une perruque presque chauve. Trois mèches : une pointue sur chaque côté et une touffue au-dessus. Frisé et miteux, le postiche est assorti à mon nez et à mes lèvres. Il ne faudrait surtout pas oublier mes fameuses godasses, du 49 de pointure, dont je suis particulièrement fier.

La nuit dernière, le gamin ne s'est pas réveillé. J'en ai eu marre. J'ai attendu, guetté, à chacun de ses souffles, à chacun de ses mouvements, l'oreille contre le mur de lattes. Rien, que dalle, je suis allé bosser en claquant du bec. Mais là, il chiale sa mère comme seul un enfant peut le faire.



Jour de congé aujourd'hui, c'est l'heure de faire joujou avec le petit cochon!

Le costume me colle à la peau, le maquillage commence déjà à fondre avec la chaleur du feu de bois. Le miroir de la chambre en mille éclats de soleil me reflète une tronche déformée, horriblement clownesque, à la limite, un cauchemar, qui vous buterait, instantané.

*Gamin, j'aimais bien faire becqueter les lapins dans ma main avant de leur écraser le cou. Après, je les dégustais avec mamie Jeanne.*

La poignée tourne dans mes doigts chauds et humides sous le gant blanc. Je vois son derrière potelé. Le merdeux est en position fœtale sur le matelas crasse, là où je l'ai laissé la veille. Pleurnichant, il a trempé ses draps d'urine et se replie dans le coin encore sec du plumard. *Petit porcelet malpropre.*

J'ai un Jos. Louis dans ma poche, question de l'aguicher. Il en a reniflé l'odeur ou il a reconnu le bruissement de l'emballage entre mes doigts parce qu'il se jette, tout de go, devant moi lorsque je le sors. Il me lorgne, les yeux béants d'espoir, il a les crocs, comme avec sa conasse de mère, comme avec la putain d'assiette de spaghettis : « Un keclown! »

Il est tellement bouffi de partout. J'imagine sa vieille qui l'affame depuis des mois et lui qui se bâfre en douce. Là, ça fait 48 heures qu'il a pas bouffé; je pourrais lui bourrer le crâne de n'importe quoi, rien que pour ce foutu petit gâteau. Il pourrait même me sucer la bite, mais je veux juste le voir s'empiffrer : « Pas touche, gamin. Croque. » Il s'amène vers ma main gantée. Il entrouvre ses lèvres charnues, je peux voir ses dents toutes menues. Il mord une fois, puis, une seconde sans même avaler la première bouchée. Trois, quatre, s'étouffant quasiment avec la cinquième. À la sixième, il a déjà tout bouffé. La trinque, je vous dis pas. Au contact de ses délicieuses babines sur ma peau à travers le gant blanc, je sens un fluide tout visqueux se répandre dans mon slip. C'est chaud et je suis bien.

Il en quête d'autres avec sa mine de chien battu. Je lui file quelques bons-becs au beurre, du jus de fruit en poche et le laisse savourer son butin, seul. Derrière moi, je

referme la porte à clef. En bas de l'escalier de bois, vers la cuisine, m'attendent les ingrédients de son dernier gueuleton.

\*\*\*

*Rien qu'une, rien qu'une bière Chez Bill pis je retourne voir Gisèle après. Promis.* Le bar est ouvert tard. *Oublier. En attendant. Il me reste rien que ça, oublier.* Un doigt dans les airs à barmaid : « Ça va t'être une 50, mamzelle. » Débouchée, sur le comptoir, la bière sent déjà la bière d'ici. Elle la pousse vers moi, avec ses mains, avec ses seins à l'air, avec leurs mamelons brun pâle. Après, je regarde surtout le fond de ma bière, elle vibre au son du disco épais : 🎵 « *See that girl, watch that scene, dig in the Dancing Queen...* » 🎵 Deux danseuses essaient d'avoir l'air sexy en mimant ABBA sur la scène, les vêtements en moins. Je focusse sur ma bière pis sur la T.V noir et blanc ploguée au plafond : un vieux film à Radio-Cadenas. Je pense que c'est Brigitte Bardot qui joue dedans.

Gisèle a pris ses pilules après les nouvelles, elle est bonne pour une couple d'heures. *Un fort, rien qu'un fort mon homme pis après, tu t'en vas.* Un autre doigt : « Fille, amène moé une autre bière pis met moé un London dry gin *on the rocks*. Tu s'rais ben fine. » Un autre, pis un autre après : « *Honey*, ça va t'être le dernier. *Last call* chéri. » Une dernière gorgée, pis je suis déjà dans le parking à regarder à terre. À regarder le vieux Oldsmobile pourtant parti. Pis ça me fait chier de me rappeler que le vieux Oldsmobile était là tantôt, que le vieux Oldsmobile était là hier.

\*\*\*

TIC, TAC, TIC, TAC, TIC, TAC, DING, DING, DING... L'horloge grand-père du salon indique onze heures. La sonnerie du four chante que tout est fini. TING! J'ai trimé dur. Avec tout ça, je vais bien l'engraisser. Après avoir fait un feu de cheminée, je dresse une table dans la porcherie du fond de la cour. En apportant les plats dehors, un fumet succulent se dégage du plateau, passe sous mon nez et se perd à travers les froideurs de l'hiver.

Dans la dépense, je trouve le gosse toujours recroquevillé sur le lit souillé. Il se déplie en me revoyant travesti en clown. Accompagné de quelques gambadettes, d'une voix nasale et canardeuse, je lui dis : « Viens Thomas. J'ai une surprise pour toi. Mais, rassure-moi... tu ne vas pas faire le Jacques? » Je lui tends ma main gantée, tachée du Jos. Louis de la veille. Il la prend en disant : « Je l'aime pas ben ben mononque Jacques. Y'a voulu me montrer sa bizoune pour que j'y montre la mienne après... » Je ne fais pas attention à ses bobards à propos de son tonton vicieux. Je lui bande les yeux avec un long foulard de fête bleu poudre. Il sent encore ma dernière tournée des grands-ducs à Paris; la dope, les beaux gosses et l'alcool coulaient à flots. Mais, tout ça c'était avant Montréal et surtout avant que je me tire dans ce trou perdu, le bled le plus paumé de tout ce satané univers.

Une fois le petit lard habillé de pied en cape, on déboule, quatre à quatre, l'escalier menant à la cuisine. « Ça sent bon icitte » et moi je lui dis « Attends ». Le petit gros est un pigeon mal dans sa peau, plus docile encore que le clébard attaché dans la porcherie.

De la merde blanche gelée tombe sur nos manteaux d'hiver et le bonnet du mioche paraît encore plus rouge. En route, le sale gamin éternue dans sa main saucissonnée et la dégrasse sur son jeans couvert de pisse. Une fois la porte grande ouverte, le petit cochon ne peut plus se contenir. Je lui mets la main au collet avant qu'il ne décampe vers le banquet. « Tutututututut, les bonnes manières, fiston. » Il a toujours de la vigueur malgré la saleté, la peur, la fatigue et le manque de nourriture. La faim contrôle tout. Mon père disait : *affamez-les et vous aurez les meilleurs enfants du monde.*

Je lui cause doucement à l'oreille : « Il faut se débarbouiller et faire la prière avant. Tu voudrais pas faire chialer le petit Jésus, hein? » Il fait signe que non. Je lui refile un seau, il obéit aux ordres du Seigneur en trempant ses saucissons dans l'eau froide et savonneuse. Une serviette et il est tout propre. Assis à table, il joint ses deux mains en murmurant, mais je lui dis :

- Plus fort. Pour être bien certain que Dieu t'entende.
- Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien...

— Bien! Tu peux t'arrêter. Mange maintenant, doucement.

Le sac à puce a entendu prier le mioche et il gueule dans la boucherie. Rassuré, le petit emmerdeur veut voir le sale cabot. En la détachant de la table métallique, la foutue bête s'écrase et pisse. De reculons, il traîne de la patte, la laisse l'étrangle puis il se décide à courir vers la voix du merdeux, avant d'être stoppé net encore par la même foutue laisse. *Bordel de clebs à la con!* J'attache sa corde sur un crochet à cochon rouillé qui pend du plafond. Le petit cochon continue à se goinfrer pendant une bonne demi-heure. J'ai mis le paquet pour sa bouffe. Je suis presque dégoûté par son orgie de met traditionnel québécois (entendre, ce que je sers au resto) c'est-à-dire : pâté chinois, spaghettis, steak, pommes de terre, croque-monsieur, poulet frit, oreilles de Christ, Pepsi, pets de sœur, bonbons aux patates, beignets au sucre en poudre, pouding chômeur, verre de lait, dans cet ordre. Rot sonore. *Chez Gilles, on s'en met plein la panse.*

Il s'est calé les joues et bouge à peine. Son pif, aux narines arrondies, expire l'air comme celui d'un porc. *Pas de maison pour les petits cochons. Ici, dans la porcherie, on les abat.* Mes mains derrière sa nuque. Il sent la vanille. Sa peau, douce et blanche, se raidit au contact de mes doigts rudes. Je lui serre le cou aussi fort que possible. J'adore... J'aime la sensation de la chair écrasée. C'est comme avec les lapins, mais mieux. Le môme se débat, hurle, mais personne ne l'entend. Il griffe mes gants blancs et puis il me regarde, la tête penchée vers l'arrière, morte. Ses yeux globuleux sont rouges avec de minuscules taches de sang, là où les vaisseaux sanguins ont explosé. La pression d'avoir essayé de crier sans rien qui passe, pas même l'air. Son corps se détend. Tout s'est fait sans boucan. Il est encore plus lourd qu'avant. À cet instant, je sais, toutes les fois, non pas qu'il ne souffrira plus, mais que je dois recommencer. Un jour, ça sera fini. Un jour, j'aurai bien le courage de me faire cramer la cervelle. Une fois mort, je serai bien heureux.

Sur une table de boucher, une bêche attend le cadavre encore frais. J'approche du cabot, toujours beuglant sur le sol, et l'accroche définitivement sur le crochet. Des ordures sanglantes, plus un son dans le sac-poubelle. Il pèse un silence de mort. Le gamin patiente sagement. La clef du vieux congélateur où je range mes « affaires » est dans la poche de

mon jeans. Je prends mes outils, un à un. Je commence par tailler ses vêtements aux ciseaux, sans jamais abîmer sa chair molle. Une éponge sert à enlever les traces de pisser entre ses deux cuisses grasses. Je le retourne, écarte ses fesses. En défaisant mon froc de clown, je le tire vers moi par les pieds. Je fou ma bite déjà dure dans son cul. J'y vais à fond. Si rapidement, qu'en un clin d'œil je balance la purée. J'y vais par en dessous, je passe ma main entre ses jambes couvertes de sang et de sperme. Je coupe son pénis riquiqui au scalpel. Je remets le corps face à moi. Je fais la même chose avec ses joues, et hop! Les trois bouts de viande dans deux Tupperwares. Avec un feutre noir, je marque sa peau comme celle des cochons, mon couteau qui attend dans l'autre main. Il faut bien séparer les miches pour avoir la chair délicieuse en entier. Je tranche, au scalpel encore, les résidus de son trou de balle. Je regarde ce qui reste du gamin en mâchouillant sa rondelle caoutchouteuse. J'ai bien bossé, mais j'ai du sang plein la gueule, évidemment.

Une scie et un hachoir, pour l'os, complètent le boulot. Le corps est démembré dans une valise aussi rouge que le sang qui dégouline des membres sectionnés. J'ai essayé d'épargner l'estomac bien trop rempli, mais il a fini par éclater et j'en ai mis partout. La tête me donne du fil à retordre; la colonne est toujours dure à débiter, mais, tout de même, plus tendre chez les jeunes enfants. CRAC! C'est moche, mais je m'en tape. Je fous les lambeaux de ses loques dans la pochette supérieure de la valise rouge, je l'ai trouvée dans un buisson sous le pont couvert un jour que je revenais de bosser. Le bonnet de neige du gamin tombe maladroitement sur sa tronche un brin raidie par la mort et la perte de sang. Un visage sans joue digne d'un portrait de Picasso. Avec le boyau d'arrosage, je lave les restes du petit cochon, du sang, de la nourriture mâchée, jusqu'à ce que le ciment soit impec. Je crame la bâche dans le poêle à bois, et, hormis le bagage fermé, il n'y a plus aucune trace. Sauf celle que je me garde dans le frigo.

Il va falloir casser la croûte bien vite pour ne pas gâcher toute cette belle viande fraîche. Mes mains gantées, encore tachées de sang, glissent sur la poignée de la porte d'entrée. Je pose les miches saignantes du gosse sur le comptoir de la cuisine. J'en ai mis partout en revenant vers la maison, mais la tempête va faire le travail. Je préchauffe le four

à 180 °C. Le surplus de gras enlevé avec le Rapala a l'aspect du maïs en crème, tout jaune et tout granuleux. Une fois coupé, il reste un filet rose et tendre, que je barde de lard avant de mettre à cuire pour au moins trois heures.

Après avoir réglé la minuterie en forme d'œuf, je retourne à la porcherie pour chercher les joues dans le frigo, mon petit amuse-gueule. J'y laisse le second Tupperware, il est pour le dessert.

Dès mes premiers pas dehors, la tempête fait rage sur Sainte-Souffrance.

Avec une poêle, du beurre, du poivre, du gros sel et du basilic, j'apprête les deux bouts de chair. Pas besoin de couteau, ça fond dans la bouche comme le poulet. À table!

\*\*\*

La maudite mitaine!

Sur le siège en arrière de son vieux Cutlass. J'ai pas rêvé quand même. Je suis soûl, mais pas fou encore. Je peux pas rester de même à rien faire. Thomas a besoin de moé. Faut que je fasse de quoi. Faut que j'aille y parler dans face à ce gros osti-là. Gilles de Rais : son adresse doit ben être dans le bottin.

Il reste où le chemin Matalik. Sur ma carte, c'est en allant vers Saint-Martyr-des-Scalpes. Je prends mon char, en tabarnak. Rendu en dehors du village, ma vitre dégèle. Je la laisse ouverte pour enlever l'odeur de mon haleine épicée par le fort. Je suis proche du pont couvert, je passe sur la *track* de chemin de fer en avant pis je rentre dans le pont. Le parking est de l'autre côté. Les bancs de neige de l'entrée sont épais pas mal partout à cause de la tempête, mais la vieille *Bertha* en a vu d'autres, pas mal d'autres. Elle passe au travers sans misère. Je la laisse là. Il neige. Je marche le long du rang glacé de noir pour atteindre le début d'un cul-de-sac. La charrue a pas ramassé dans ce chemin-là. Sacrament! La neige rentre en dessous de mes jeans, dans mes bas de laine. En arrivant dans cours, la lumière d'un bâtiment au loin flash au vent.

Le soleil montre sa face en illuminant les nuages aussi blancs que la nuit que je viens de passer. Des empreintes de bottes immenses ont survécu à poudrerie, on dirait celle d'un géant. Au bout de la piste, du sang sous le portique d'une porcherie. Des traces de pas mouillés sur le plancher en ciment. À l'intérieur, pas de bête. Osti! *Pis si c'était celui de mon gars?*

Quand je les touche avec mon index, les gouttes sur le porche sont humides pis me salissent les doigts en rouge. *C'est pas du sang de cochon ça, côlisse.*

En dedans, des restants de bouffe encore frais sur une table à banquet, mais seulement deux chaises. Un sac-poubelle dans un coin, un frigo pis des crochets à cochon rouillés. Je tends ma main vers la porte du vieux Frigidaire pis tire sur la poignée en métal. La seule chose dedans, un Tupperware avec un boutte de viande... CÔLISSE!

Le plat s'ouvre en éclatant sur le plancher. Le pénis de mon gars traîne par terre dans poussière. Des larmes envahissent mes yeux, qui continuent à chercher : « Thomas, mon p'tit gars t'es où? »

*Je vas te trouver mon tabarnak pis je m'en vas te tuer! Quessé que t'as faite de mon gars, mon ostie de tapette!*

Dans l'autre pièce, un congélateur jaune, barré avec un cadenas, un comptoir à boucher, une grosse masse au milieu de la place. Du sang s'écoule de l'objet vers un drain. C'est une valise, une valise rouge éclairée par la faible lumière dans cour, coupée par les pales du ventilateur. Les deux attaches de métal ne sont pas fermées, le bagage est entrouvert.

Je sens rien. J'ai pas mal. J'arrête de vivre quand j'ouvre le couvercle pis je vois l'intérieur du bagage. Je retiens mon souffle.

*Un flocon, deux flocons, trois flocons, pis quatre, cinq pis encore, six. Non, pas un autre flocon de neige.* Sous la tuque, des petits yeux, ses petits yeux à lui. Je me pitche à

terre, les bras autour du tapon ensanglanté. « Non, non, non Thomas j't'aime, non, non, non... Mon Dieu. Non, j'te laisserai pas icitte, j'te jure. » Je ferme la valise, malgré moi.

Le poignée gluante glisse entre mes doigts gelés par le frette. La valise est aussi lourde que Thomas. À mon premier pas dans neige, je cale jusqu'aux genoux. Au loin, la lumière du portique en arrière est allumée, la fumée sort de la cheminée. Je dis : « Bouge pas mon gars, popa va revenir tu suite. » Je retourne dans porcherie chercher un crochet à cochon. Je cours vers la maison, en silence. Sans bruit, la poignée de porte, pleine de sang, mais pas barrée, tourne.

Dans l'entrée, une salle de lavage. TING! TING! TING! TING... Dans cuisine, le bâtard de chien sale, son gros cul de pédale déguisé en clown, les culottes baissées, la tête dans le four qui sonne : ♪ « Y'en a qui prennent un p'tit coup, moi je mange. Y'en a qui fument des p'tits bouts, moi je mange. Y'en a qui lèchent les vitrines, moi je mange. J'aime mieux rester dans ma cuisine pis j'mange... » ♪ Sur la table; une assiette mangée, une fourchette. Sur le comptoir, des restes de sang pis de chair jaunâtre. La pointe du crochet atteint son corps au moment où je vois des morceaux cuits de mon gars. Je gueule plus fort que la sonnerie du four : ARRRRRRRGH! Par en arrière, j'y plante le pic juste en bas de son double cou, là où s'arrête le maquillage fondu. Je recule, je le checke se vider, mais il se passe rien. Son corps tombe sur le côté. Une grosse partie de sang était déjà par terre, j'avais juste pas remarqué. Déjà mort, il a un couteau dans le cœur pis la face calcinée par le poêle à *broil*.

Dehors, je ramasse la valise avec mon fils dedans. Elle est lourde pis mouillée de neige fondante, mais je marche avec quand même, toute le long du rang, jusqu'à mon char. Je tasse les boîtes pis le dépose tranquillement en arrière du *station*, recouvert d'une serviette. Le sang tache mes tracts de balayuses Rainbow. Avant de refermer la porte, je flatte la valise de mes doigts gelés pis je donne un bec sur le cuir frette.

\*\*\*



Une femme ordinaire, une femme comme les autres. Pendant que son homme sort de Chez Bill, elle est dans l'eau chaude à regarder la minuscule pilule blanche sur le rebord du lavabo. *Xanax* : c'est marqué sur le flacon dans la pharmacie. En sortant du bain, elle prend soin de faire partir l'eau devenue rosâtre. Comme un automate, elle lave du mieux qu'elle peut son manteau taché avant de se mettre en boule dans les couvertures miteuses, elle, qui d'habitude, ne veut même pas y toucher. Malgré la chaleur, elle grelotte. Tout son corps tremble. C'est la panique.

Elle revoit la mitaine sur le siège arrière du vieux Cutlass, puis, elle se revoit, le couteau entre les mains, comme si elle avait été quelqu'un d'autre. Ce moment où elle avait hurlé sa sainte colère revenait sans cesse. Elle avait souri lorsque le couteau couvert du sang de son fils avait atteint la poitrine grasse. Le four avait sonné : TING, TING, TING... Elle avait vu les restes de chair, ceux de son gars. Une mère peut ressentir ces choses-là. Elle avait torturé ce gros porc sale avec plaisir. Être là, on aurait pu voir un air satisfait sur son visage angélique.

Elle avait pris entre ses mains le pénis et les testicules ensanglantés de l'homme à moitié mort devant elle, les avait tenu à la hauteur de ses yeux beurrés de maquillage fondu avant de lui ouvrir la gueule est de fourrer cette chair molle au plus profond de sa gorge. Elle avait pris l'énergie qui lui restait pour trainer le clown jusqu'au fou et lui mettre la tête dedans à *broil*. Après ça, elle avait quand même cherché Thomas dans la maison, mais en vain... ça sentait le rôti quand elle est partie.

La femme est maintenant couchée dans le lit du motel, mais le four sonne encore dans sa tête : TING, TING, TING, TING, TING, TING... Ses dents se mettent à claquer quand elle entend son mari entrer dans la chambre. Il se dirige vers la salle de bain. Elle prie pour qu'il ne voie pas le *Xanax*, le manteau et, surtout, le sang.

L'homme s'allonge près de sa femme, prend ses mains entre les siennes. Elle remarque le sang sur ses avant-bras, et lui, ce qui reste entre ses ongles manucurés à la

française. Il dit : « C'est fini mon amour, ton p'tit mari va toute t'arranger ça. J't'aime, fais-toé s'en pas. » Il l'a quitte avec un bec sur le front.

Le père laisse son fils sous le balcon de l'église de Sainte-Souffrance. Puis, un mot pour sa femme, pour le reste, pour les autres, pour toute régler pour elle. Il embrasse la valise, son gars, une dernière fois sur Terre : « On va s'revoir, ça s'ra pas long. Popa t'aime en mosus, tu le sais? » Il sourit et pleure en parlant à son fils décédé.

L'homme retourne dans le fond du rang, dans le cul-de-sac, avec son char, une canisse pleine et son Zippo. En mettant le feu à ce qui reste de la cuisine déjà passablement cramée, il détruit les preuves. Personne ne doit savoir que c'est Gisèle qui a fait le ménage.

Avec un boyau de laveuse comme passager sur le siège avant de la grosse Bertha, l'homme roule sur ses pas sans même ralentir en passant devant le motel en forme de L. Près de Sainte-Granite, il s'arrête sur le bord du chemin. Une fois le tuyau en place, il ajuste la radio en s'allumant une dernière Export "A". Après les parasites, la chanson joue :  
♪ « CRIITCH... On l'reverra jamais plus. Pauvre ti-cul. » ♪ Il n'entendra jamais la fin de *Pied de poule*.

<b>VOLET RECHERCHE</b>
------------------------

**Corpus**

VANIER, Denis. 1965. *Je*, Longueuil, Image et Verbe.

**Autres recueils**

VANIER, Denis. 1968. *Pornographic delicatessen*, Montréal, Éditions Estérel.

VANIER, Denis. 1972. *Lesbiennes d'acid*, Montréal, Parti Pris.

VANIER, Denis. 1974. *Le clitoris de la fée des étoiles*, Montréal, Les Herbes rouges.

VANIER, Denis. 1980. *Œuvres poétiques complètes*, Montréal, VLB Éditeur/Parti Pris.

VANIER, Denis. 1983. *Rejet de prince*, Montréal, VLB éditeur.

VANIER, Denis. 1985. *Cette langue dont nul ne parle*, Montréal, VLB éditeur.

VANIER, Denis. 1991. *Hôtel Putama. Textes croisés, Longueuil-New-York, 1965-1990*, Québec, Éditions de la Huit.

VANIER, Denis. 1992. *Une Inca sauvage comme le feu*, Québec, Éditions de la Huit.

VANIER, Denis. 1994. *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges.

VANIER, Denis. 1999. *L'urine des forêts*, Montréal, Les Herbes rouges.

VANIER, Denis. 2001. *Porter plainte au criminel*, Montréal, Les Herbes rouges.

**Denis Vanier (documentation)**

BAILLARGEON, Normand. 15 octobre 1996. « Denis Vanier : le poète de la souffrance », *Le Devoir*, p. B1.

BEALIEU, Étienne. 2011. « *L'Épilepsie de l'éteint et Les stars du rodéo* » dans BOIVIN, Aurélien, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome VIII (1986-1990)*, Montréal, Fides.

BISSONNETTE, Thierry. 2003. « *Koréphilie* et autres recueils de poésies de Denis Vanier et Josée Yvon » dans BOIVIN, Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome VII (1981-1985)*, Montréal, Fides.

- BOURASSA, André-G. 1977. *Surréalisme et Littérature québécoise*, Montréal, Éditions l'Étincelle.
- BROCHU, André. 1982. « En état de poésie », *Voix et Images*, volume 8, numéro 1, p. 159-167.
- CHAMBERLAND, Roger. 1978. « JE et PORNOGRAPHIC DELICATESSEN, recueils de poésies de Denis VANIER » dans LEMIRE, Maurice, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, p. 455-458.
- FORTIN, Steve. 2004. « Denis Vanier à l'aune de la contre-culture » [Mémoire], Ottawa, Université d'Ottawa.
- FRÉCHETTE, Jean-Yves. 1987. « *Lesbiennes d'acid et Le clitoris de la fée des étoiles* » dans LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome V (1970-1975)*, Montréal, Fides.
- GERVAIS, André. 1988. « Comment découper le corps certain et s'en sortir avec passion. Entretien avec Roger Des Roches », *Voix et Images*, volume 13, numéro 2 (38), p. 217-244.
- HAREL, Simon (dir.) et Jonathan LAMY (dir.). 2006. « Denis Vanier » [dossier], *Voix et Images*, Volume 32, numéro 1 (94), p. 8-114.
- HAREL, Simon, LAMY, Jonathan, « Denis Vanier, un monstre dans la ruelle », p. 8-18.
  - MAVRIKAKIS, Catherine, « Nier son nom : les dispositifs du reniement et de l'affirmation de soi dans l'oeuvre de Denis Vanier », p. 25-36.
  - BRASSARD, Denise, « Vers l'affranchissement du regard : Denis Vanier autoportraitiste », p. 37-47.
  - BISONNETTE, Thierry, « Une Pentecôte pour Judas : blasphème et baptême dans la poétique de Denis Vanier », p. 49-61.
  - PAQUIN, Jacques, « Vanier anatomiste : figures de l'écorché », p. 63-77.
  - CHAMBERLAND, Paul, « La violente pureté du juif mohawk », p. 79-91.
  - LAMY, Jonathan « Bibliographie de Denis Vanier », p. 93-114.
- HÉBERT, François. 1977. « Lefrançois, Beaulieu, Nepveu, Vanier », *Liberté*, vol. 19, n° 6 (114), 1977, p. 93-99.
- LABELLE-HOGUE, Simon-Pier. 2010. « Denis Vanier. Une poétique de la déjection. », *Voix et Images*, volume 35, numéro 3, (105), p. 117-132.

- LAMY-BEAUPRÉ, Jonathan. 2006. « Je est un autochtone. L'ensauvagement dans les poèmes de Paul-Marie Lapointe, Patrick Straram et Denis Vanier » [Mémoire], Montréal, Université du Québec à Montréal.
- LAURIN, Danielle. 8 avril 1995. « Saint-Vanier-de-la-Croix », *Le Devoir*, p. D5.
- MIRON, Isabelle. 2009. « Américanité, corps et quête de sens en littérature québécoise moderne (1953-1970 » [colloque] dans *Fabula* [en ligne], URL : [http://www.fabula.org/actualites/americanite-corps-et-quete-de-sens-en-litterature-quebecoise-moderne-1953-1970\\_33068.php](http://www.fabula.org/actualites/americanite-corps-et-quete-de-sens-en-litterature-quebecoise-moderne-1953-1970_33068.php).
- NADEAU, Jean-François. 8 octobre 2005. « Denis Vanier, rebelle et pour cause », *Radio-Canada* [en ligne], URL : [http://ici.radio-canada.ca/emissions/macadam\\_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=13545](http://ici.radio-canada.ca/emissions/macadam_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=13545).

### **Littérature et culture**

- BEAU DOMMAGE. 1974. « La complainte du phoque en Alaska », *Beau Dommage* [album].
- BERCOT, Martine et André GUYAUX (dir.). 1998. *Dictionnaire des lettres françaises. Le XXe siècle*, Paris, Librairie générale française.
- BERGERON, Marc-André (dir.) et Vincent LAMBERT (dir.). 2014. « La littérature québécoise et le sacré » [dossier], *Québec français*, numéro 172, p. 28-56.
- BIRON, Michel, François DUMONT, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE. 2007. *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal.
- BORDUAS, Paul-Émile. 2006[1948]. « Refus global », *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo.
- BOUCHARD, René (dir.). 1980. *Culture populaire et littérature au Québec*, Saratoga, Anna Libri, coll. « Stanford French and Italian Studies ».
- BOURRASSA, André G. 1977. « Gauvreau et la critique baroque », *Voix et Images*, volume 3, numéro 1, p. 19-31.
- CHAMBERLAND, Paul. 1964. *Terre Québec*, Montréal, Éditions de la Librairie Déom.
- CHAMBERLAND, Paul. 1974[1962]. *Genèses*, Montréal, L'Aurore.
- CHAMBERLAND, Paul. 1976. *Le prince de sexamour*, Montréal, l'Hexagone.
- DESCHARNES, Robert. 1972[1960]. *The World of Salvador Dali*, New York, Viking Press.

- DUMONT, François. 1989. « L'Hexagone et la nationalisation de la poésie québécoise », *Voix et Images*, volume 15, numéro 1 (43), p. 93-101.
- DUMONT, François. 1993. *Usages de la poésie. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises ».
- DUMONT, François. 1999. *La Poésie québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express ».
- DUPONT, Louis (dir.) et Jean Pierre AUGUSTIN (dir.). 2005. « Culture urbaine », *Géographie et culture*, Paris, L'Harmattan, numéro 55.
- ÉVANTUREL, Eudore. 1979[1878]. *Premières poésies*, Montréal, LEMÉAC.
- GAGNON, François. 2012. « Refus Global », *L'Encyclopédie canadienne* [en ligne], URL : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/refus-global>.
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC. 2010. « Paul-Émile Borduas et le Refus global », *Révolution tranquille 50 ans* [en ligne], URL : [http://www.revolutiontranquille.gouv.qc.ca/index.php?id=104&tx\\_ttnews\[tt\\_news\]=19&cHash=9c056ed3164a6cbf005bda01ab7a5a16](http://www.revolutiontranquille.gouv.qc.ca/index.php?id=104&tx_ttnews[tt_news]=19&cHash=9c056ed3164a6cbf005bda01ab7a5a16).
- HARAUCCOURT, Edmond. 1882. *La légende des sexes dans Gallica* [en ligne], Bruxelles, URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8618380c/f45.image>.
- KEROUAC, Jack. 1994[1960]. *The Scripture of the Golden Eternity*, San Francisco, City Lights.
- LALONDE, Catherine. 12 juin 2014. « Tombeau d'une fée mal tournée. Voilà 20 ans que la poète trash Josée Yvon nous a quittés », *Le Devoir* [en ligne], URL : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/410706/tombeau-d-une-fee-mal-tournee>.
- LAMY, Jonathan. 2004. « Sacré poème. Le *Vierge incendié* de Paul-Marie Lapointe », *Postures* [en ligne], URL : <http://oic.uqam.ca/fr/system/files/garde/2598/documents/lamy-sacre-poeme.pdf>, p. 46-61.
- LAPOINTE, Paul-Marie. 1998[1948]. *Le Vierge incendié*, Montréal, Éditions Typo, coll. « Poésie ».
- MARCOTTE, Gilles. 1964. « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine », *Recherches sociographiques*, volume 5, numéro 1-2, p. 167-176.
- MARCOTTE, Gilles. 1969. *Le temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, Éditions HMH.
- MIRON, Gaston. 1963. « La vie agonique », *Liberté*, volume 5, numéro 3 (27), p. 210-221.

- MIRON, Gaston. 1970. « L'Octobre », *L'homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Prix de la revue Études françaises ».
- NARBOUT-LAFARGE, Élisabeth. 2001. *Réjean Ducharme : une poétique du débris*, Saint-Laurent (Québec), Fides.
- NELLIGAN, Émile. 1996[1903]. *Poésies*, Montréal, Boréal.
- ORFILA, Thierry, « Les voies d'accès à la transcendance chez Baudelaire » [Mémoire], Nantes, Université de Nantes, 1998.
- PARADIS, Swann. 2001. « Le réalisme du non-figuratif automatiste surrationnel : Claude Gauvreau », *Québec français*, numéro 121, p. 79-82.
- PÉLOQUIN, Claude. 1976[1963]. *Le premier tiers. Œuvres complètes (1942-1975). Tome 2*, Montréal, Beauchemin.
- PLOURDE, Michel (dir.), Pierre Georgeault (dir.). 2008. *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides/Conseil Supérieur de la langue française.
- POULAIN, Martine. 2000. « L'art à l'époque de la "Grande Noirceur" : le Refus global », *Histoire Québec*, volume 5, numéro 3, p. 15-20.
- ROGER, Thierry, « Mallarmé et la transcendance du langage : lecture du Démon de l'analogie », *Littérature*, Paris, Armand Colin, numéro 143, mars 2006, p. 3-27.
- ROYER, Jean. 2009. *Introduction à la poésie québécoise. Nouvelle édition revue et augmentée*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- ROYER, Jean. 30 octobre 2010. « L'Octobre des poètes », *Le Devoir* [en ligne], URL : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/309902/l-octobre-des-poetes>.
- VAN MAELE, Martin. 1970. *The Satirical Drawing of Martin Van Maele*, New York, Cythera Press.
- VOLTAIRE. 1992[1759]. *Candide ou l'optimisme*, édition de Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique ».

### **Religion et politique**

- ARCHIDIOCÈSE DE RIMOUSKI. Date inconnue. *Variété de prières* [en ligne], URL : <http://www.diocesisrimouski.com/lit/spir/prieresusu.html>.
- ARMENGAUD, Françoise et Daniel POIRION. Date inconnue. « BESTIAIRES », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/bestiaires/>.

- ASSOCIATION INTERNATIONALE DES GÉDÉONS. 1967. *Nouveau Testament avec Psaumes* [version Louis Segond], Philadelphie, National Publishing Company.
- BIENVENUE, Louise. 2003. *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal.
- BURNET, Éliane et Régis BURNT. 2006. *Pour décoder un tableau religieux. Nouveau Testament*, Paris, Les Éditions du Cerf/Les Éditions Fides.
- COLIN, Didier. 2006. *Dictionnaire des symboles, des mythes et des légendes*, Paris, Hachette.
- CORNELLIER, Louis. 10 novembre 2007. « Notre littérature et le catholicisme » dans *Le Devoir* [en ligne], URL : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/163901/notre-litterature-et-le-catholicisme>.
- DEBRAY, Régis. 2003. *L'Ancien Testament à travers 100 chefs-d'œuvre de la peinture*, Paris, Presses de la Renaissance.
- DEBRAY, Régis. 2003. *Le Nouveau Testament à travers 100 chefs-d'œuvre de la peinture*, Paris, Presses de la Renaissance.
- DESJARDINS, Gaston. 1997. « Une mémoire hantée : l'histoire de la sexualité au Québec », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, numéro 49, p. 10-14.
- DUROCHER, René. 2012. « Révolution tranquille », *L'encyclopédie canadienne* [en ligne], URL : <http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/revolution-tranquille>.
- ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM. 2000. *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf.
- EID, Nadia F. 1981. « Faut-il oublier l'histoire religieuse du Québec », *Critère*, numéro 32 (automne), p. 143-156.
- FERRETTI, Lucia. 1999. « La Révolution tranquille » [dossier], *L'Action nationale* [en ligne], URL : [http://www.action-nationale.qc.ca/index.php?option=com\\_content&task=view&id=315&Itemid=36&searchresult=1](http://www.action-nationale.qc.ca/index.php?option=com_content&task=view&id=315&Itemid=36&searchresult=1).
- GAGNON, Alain-G. (dir.) et Michel SARRA-BOURNET (dir.). 1997. *Duplessis. Entre la Grande Noirceur et la société libérale*, Montréal, Québec Amérique.
- GAGNON, Bernard. 28 septembre 2012. « La laïcisation des prêtres québécois dans le sillon de la Révolution tranquille. Le cas du diocèse de Rimouski » [communication], *79e Congrès de la société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Rimouski.



- GARDIN, Nanon et Guy PASCUAL. 2005. *Guide iconographique de la peinture. Identifier les personnages et les scènes de la peinture*, Paris, Larousse.
- GAUVREAU, Michael. 2008. *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, Montréal, Fides.
- GODIN, Pierre. 1991. *La fin de la Grande Noirceur. La Révolution tranquille vol.1*, Montréal, Boréal.
- HÉBERT, Pierre. 2010. *La littérature québécoise et les fruits amers de la censure*, Montréal, Fides.
- LACROIX, Benoît. 2004. *Trésor des prières catholiques*, Montréal, Fides.
- LAROUCHE, Jean-Marc (dir.) et Guy MÉNARD (dir.). 2001. *L'étude de la religion au Québec. Bilan et prospective*, Québec/Saint-Nicolas, Presses de l'Université Laval/Distribution de livres Univers.
- LE GALL, Dom Robert. 1999. *Les symboles catholiques*, Paris, Éditions Assouline.
- LEMIEUX, Raymond et Jean-Paul MONTMINY. 2000. *Le catholicisme québécois*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC, coll. « Diagnostic ».
- LEMIEUX-MICHAUD, DENISE. 2006. « Religion et littérature québécoise. Littérature et imaginaire religieux, une coexistence insolite », *Encyclopédie de l'Agora* [en ligne], URL : [http://agora.qc.ca/Documents/Litterature--Religion\\_et\\_litterature\\_quebecoise\\_par\\_Denise\\_Lemieux-Michaud](http://agora.qc.ca/Documents/Litterature--Religion_et_litterature_quebecoise_par_Denise_Lemieux-Michaud).
- LODWICK, Marcus. 2004. *Visite guidée. Déchiffrer les tableaux classiques, comprendre l'histoire qu'ils racontent*, Paris, Hachette.
- MARCHAND, Suzanne. 2012. « Cachez ce sang que je ne saurais voir. Les menstruations au Québec (1900-1950) », *Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française*, volume 10.
- MENNIG, Miguel. 2005. *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Eyrolles.
- MOUNIER, Emmanuel. 1961[1949]. *Le personnalisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? ».
- NEPVEU, Danielle. 1982. *Les représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires de niveau élémentaire 1950-1960*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- THÉRIAULT, Jean-Yves. 2006. « Quand la bible s'ouvre à la lecture sémiotique », *Protée*, volume 34, numéro 1, p. 67-75.
- TILLINAC, Denis. 2011. *Dictionnaire amoureux du Catholicisme*, Paris, Plon.

VANDERPERLEN-DIAGRE, Cécile. 2007. *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Éditions Nota bene.

VOISINE, Nive. 1971. *Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970)*, Montréal, Fides.

### **Méthodologie**

COURTÉS, Joseph. 1991. *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Hachette Université ».

COURTÉS, Joseph. 1976. *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, coll. « Hachette Université ».

DUBOIS, Jean, Mathé GIACOMO, Louis GUESPIN, Christiane MARCELLESI, Jean Baptiste MARCELLESI et Jean-Pierre MÉVEL. 2002. *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

GENETTE, Gérard. 1982. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».

GREIMAS, A.J. 1966. *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

GUILBERT, Louis. 1973. « Théorie du néologisme », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, volume 20, numéro 25.

HÉBERT, Louis. 2007. *Dispositif pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

HÉBERT, Louis et Guillaume DUMONT MORIN (coll.). 2012. *Dictionnaire de sémiotique générale*, version 1.9, dans Louis, Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], URL : <http://www.signosemio.com/documents/dictionnaire-semiotique-generale.pdf>.

RASTIER, François. 1987. *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.

RASTIER, François. 1989. *Sens et textualité*, Paris, Hachette.

RASTIER, François. 2000. « Topoi et interprétation », *Études Françaises*, volume 36, numéro 1.

ROBERT, Paul. 2012. *Le Petit Robert* [en ligne], URL : [http://pr.bvdep.com/version-1/login\\_.asp](http://pr.bvdep.com/version-1/login_.asp).

TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE. Date inconnue. *Trésor de la langue française informatisé* [en ligne], URL : <http://atilf.atilf.fr/>.

<b>VOLET CRÉATION</b>
-----------------------

**Anglophonie****Littérature :**

ELLIS, Bret Easton. 1998. *American Psycho*, traduction de l'anglais par DEFOSSÉ, Alain, Paris, Seuil, coll. « Domaine étranger ».

FAULKNER, William. 1965[1929]. *Le bruit et la fureur*, traduction de l'anglais de COINDREAU, Maurice-Edgards, Paris, Gallimard.

KING, Stephen. 1995. *Anatomie de l'horreur* (tome 1), *Pages noires* (tome 2), traduction de l'anglais par BRÈQUE, JEAN-DANIEL, Monaco, Éditions du Rocher.

KING, Stephen. 1986. *Différentes saisons*, traduction de l'anglais par ALIEN, Pierre, Paris, Albin Michel.

KING, Stephen. 1993. *Dolores Claiborne*, traduction de l'anglais par DILL, Dominique, Paris, Albin Michel.

KING, Stephen. 1989. *Misery*, traduction de l'anglais par DESMOND, William, Paris, Albin Michel.

KING, Stephen. 1994. *Rêves et cauchemars : nouvelles*, traduction de l'anglais par Desmond, William, Paris, Albin Michel.

LYNSAY, Jeff. 2005. *Ce cher Dexter*, traduction de l'anglais par LUCAS, Sylvie, Paris, Seuil.

POE, Edgar Allan. 1992[1845]. *The Raven and other poems*, Scholastic, New York.

RULE, Ann. 2002. *Un tueur si proche*, traduction de l'anglais par PERRET, Xavier, Neuilly-sur-Seine, Éditions Michel Lafon.

**Cinéma :**

CIMINO, Michael. 1978. *The Deer Hunter* [film], États-Unis, 183 min.

DEMME, Jonathan. 1991. *The Silence of the Lambs* [film], États-Unis, 118 min.

GILLIAM, Terry. 1998. *Fear and Loathing in Las Vegas* [film], États-Unis, 118 min.

HARRON, Mary. 2000. *American Psycho* [film], États-Unis, 102 min.

HITCHCOCK, Alfred. 1960. *Psycho* [film], États-Unis, 109 min.

- KUBRICK, Stanley. 1971. *A Clockwork Orange* [film], Grande-Bretagne, 137 min.
- LYNCH, David. 1985. *Blue Velvet* [film], États-Unis, 120 min.
- LYNCH, David. 1980. *Elephant Man* [film], États-Unis, 124 min.
- LYNCH, David. 2006. *Inland Empire* [film], États-Unis, 180 min.
- LYNCH, David. 1990-1991. *Twin Peaks* [série télévisée], États-Unis, 30 épisodes.
- LYNCH, David. 1990. *Wild at Heart* [film], États-Unis, 125 min.
- MENDES, Sam. 1999. *American Beauty* [film], États-Unis, 121 min.
- NISPEL, Marcus. 2003. *The Texas Chainsaw Massacre* [film], États-Unis, 98 min.
- REINER, Rob. 1986. *Stand By Me* [film], États-Unis, 89 min.
- SHARMAN, Jim. 1975. *The Rocky Horror Picture Show* [film musical], États-Unis, 96 min.
- TARANTINO, Quentin. 1994. *Pulp Fiction* [film], États-Unis, 154 min.

### **Musique :**

- ABBA. 1976. « *Dancing Queen* », *Arrival* [album].
- BEATLE, The. 1968. « *Hey Jude* », *Hey Jude* [simple].
- CHUBBY CHECKER. 1960. « *The Twist* », *Twist With Chubby Checker* [album].
- DURAN DURAN. 1982. « *Hungry Like the Wolf* », *Rio* [album].
- FOUR SEASONS, The. 1962. « *Sherry* », *Sherry & 11 others* [album].
- GAYNOR, Gloria. 1978. « *I Will survive* », *Loves Tracks* [album].
- LED ZEPPELIN. 1971. « *Stairway to Heaven* », *Led Zeppelin IV* [album].
- PINK FLOYD. 1979. « *The Wall* », *The Wall* [album].
- QUEEN. 1975. « *Bohemian Rhapsody* », *A Night at the Opera* [album].
- RAMONES. 1979. « *I Wanne be Sedated* », *Road to Ruin* [album].
- SINATRA, Frank. 1965. « *It Was a Very Good Year* », *September of My Years* [album].

## Francophonie

### Littérature :

BARBE, Jean. 2004. *Comment devenir un monstre*, Montréal, Leméac, coll. « Babel ».

BAUDELAIRE, Charles. 1963[1857] *Les Fleurs du mal*, Paris, Éditions L.C.L..

BROUILLET, Christine. 2000. *Soins intensifs*, Montréal, La Courte échelle.

BUTOR, Michel. 1973. *La modification*, Paris, Bordas.

CÉLINE, Louis-Ferdinand. 1988[1932]. *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Futuropolis/Gallimard.

DICKNER, Nicolas. 2005. *Nikolski*, Québec, Alto.

DUCHARME, Réjean. 1984[1973]. *L'hiver de force*, Paris, Gallimard.

FLAUBERT, Gustave. 1983[1857]. *Madame Bovary : mœurs de province*, Paris, Le livre de poche.

GAUVREAU, Claude. 1992[1956], *La charge de l'original épormyable*, Montréal, Éditions L'Hexagone.

HÉBERT, Anne. 1950. *Le torrent*, Montréal, Beauchemin.

HÉBERT, Bruno. 1997. *C'est pas moi, je le jure*, Montréal, Boréal.

LACLOS, Pierre Choderlos de. 1996[1782]. *Les liaisons dangereuses*, Paris, Flammarion.

MAUPASSANT, Guy de. 1973[1885]. *Bel Ami*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique ».

MOUTIER, Maxime-Olivier. 1998. *Marie-Hélène au mois de mars*, Montréal, Tryptique.

ROY, Gabrielle. 1993[1977]. *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Beauchemin.

ROY, Gabrielle. 1996[1984]. *La détresse et l'enchantement : autobiographie*, Montréal, Boréal.

SAINT-PIERRE. 1993[1787]. Bernardin, *Paul et Virginie*, Paris, Bookking International, coll. « Classiques français ».

SÉNÉCAL, Patrick. 2008. *Le vide*, Québec, Alire.

SOUCY, Gaétan. 1998. *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal.

TREMBLAY, MICHEL. 1972. *Contes pour buveurs attardés*, Montréal, Éditions du jour.

**Cinéma :**

- AJA, Alexandre. 2003. *Haute tension* [film], France, 91 min.
- BOIVIN, Patrick. 2008. *Le Queloune* [court métrage], Canada, 11 min.
- CHAPIRON, Kim. 2006. *Sheitan* [film], France, 94 min.
- CÔTÉ, Ghyslaine. 2004. *Elles étaient cinq* [film], Canada, 82 min.
- PEARSON, Jean-Philippe. 2011. *Le bonheur des autres* [film], Canada, 101 min.
- PELLETIER, Gabriel. 2012. *La peur de l'eau* [film], Canada, 122 min.
- ROBY, Daniel. 2011. *Funkytown* [film], Canada, 132 min.
- TESSIER, Éric. 2003. *Sur le seuil* [film], Canada, 97 min.
- TROGI, Ricardo. 2009. *1981* [film], Canada, 102 min.
- VILLENEUVE, Denis. 2009. *Polytechnique* [film], Canada, 77 min.

**Musique :**

- ARSENAULT, Angèle. 1977. « Moi, j'mange », *Libre* [album].
- AUTEUR INCONNU. Année inconnue. « La perruche à morpions », album inconnu [chanson à réponse issue du folklore québécois].
- BEAU DOMMAGE. 1974. « Harmonie du soir à Chateauguay » et « Ginette », *Beau Dommage* [album].
- BEAU DOMMAGE. 1975. « Le blues d'la métropole », *Où est passé la noce?* [album].
- BREL, Jacques. 1962. « Les Bourgeois », *Les Bourgeois* [album].
- BUTLER, Édith. 1979. « Paquetville », *Asteure qu'on est là* [album].
- CABREL, Francis. 1979. « Je l'aime à mourir », *Les chemins de traverse* [album].
- CLASSELS, Les. 1964. « Avant de me dire adieu », *Les Classels* [album].
- DARAICHE, Julie et Bernard DUGUAY. Année inconnue. « Aimer, souffrir, pardonner, oublier », Album inconnu.
- DASSIN, Joe. 1972. « Salut les amoureux », *Joe* [album].

- GAGNON, ERNEST. Année inconnue. « Bonhomme, bonhomme », album inconnu [chanson à réponde issue du folklore québécois].
- GALL, France. 1965. « Poupée de cire, poupée de son », *Poupée de cire, poupée de son* [album].
- GALL, France. 1977. « Musique », *Dancing Disco* [album].
- LAMOTHE, Willie. 1972. « Mille après mille », *Le soleil se lève avec papa Willie* [album].
- LAPOINTE, Geneviève. 1982. « Pied de poule », *Pied de poule* [comédie musicale].
- LAUTREC, Donald. 1965. « Manon, viens danser le Ska », *Découverte '65* [album].
- LENORMAND, Gérard. 1975. « La balade des gens heureux », *Le funambule* [album].
- MARTIN, Nicole. 1981. « Il était une fois des gens heureux », *Il était une fois des gens heureux* [simple].
- OFFENBACH. 1978. « Mes blues passent pu dans porte », *Traversion* [album].
- PAGLIARO, Michel. 1972. « J'entends frapper », *PAG* [album].
- PLASTIC BERTRAND. 1980. « Stop ou encore », *L'album* [album].
- RENO, Ginette. 1979. « Ça va mieux », *Je ne suis qu'une chanson* [album].
- RENO, Ginette. 1982. « Ma mère chantait toujours », *Ginette Reno en concert* [album].
- RICHARD, Michel. 1966. « Les boîtes à gogo », *Action '66* [album].
- RIVARD, Michel. 1977. « Méfiez-vous du grand amour », *Méfiez-vous du grand amour* [album].
- SARDOU, Michel. 1973. « La maladie d'amour », *La maladie d'amour* [album].
- SULTANS, Les. 1966. « La poupée qui fait non », *Les Sultans* [album].
- VOULZY, Laurent. 1977. « Rockollection », *Rockollection* [album].

### **Autres**

#### **Littérature, art et cinéma étranger :**

- GARCIA MARQUEZ, Gabriel. 1982. *Chronique d'une mort annoncée*, traduction de l'espagnol par COUFFON, Claude, Paris, Grasset.

ALIGHIERI, Dante. 1968[1472]. *La Divine Comédie*, traduction de l'italien par CIORANESCU, Alexandre, Lausanne, Éditions Rencontre.

MORGNETHALER, Anders. 2006. *Princess* [animation], Danemark, 83 min.

### **Ouvrages théoriques et articles consultés :**

BOURGOIN, Stéphane. 19 novembre 2004. « Un célèbre meurtrier pédophile canadien décède en prison 35 ans après les faits », *Au Troisième Œil* [en ligne], URL : <http://www.au-troisieme-oeil.com/index.php?page=actu&type=skr&news=10028>.

BRUNET, Alain. 15 mai 2015. « Meilleures ventes francophones artistes québécois », *La Presse+* [en ligne], URL : [http://plus.lapresse.ca/screens/120efeff-6b1d-4aff-89fd-c7dc6e3f80c5|\\_0.html](http://plus.lapresse.ca/screens/120efeff-6b1d-4aff-89fd-c7dc6e3f80c5|_0.html).

MÜLLER, Jürgen (ed.). 2008. *100 classiques du 7<sup>ème</sup> art de Taschen*, Paris, Taschen.

AQUIEN, Michèle. c2006. *La versification*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? ».

MILLY, Jean. 2008. *Poétique des textes*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus ».